



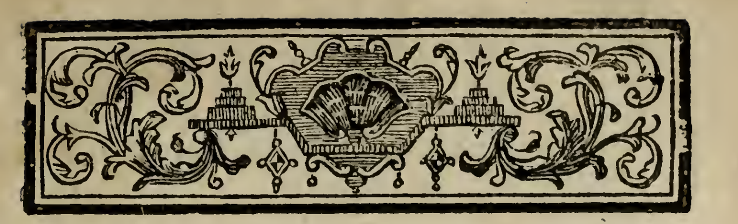
LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MONSIEUR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL,

Ecrite par lui-même, & traduite de l'Anglois par l'Auteur des Mémoires d'un Homme de Qualité.

TOME TROISIE'ME.



A AMSTERDAM,
Chez J. RYCKHOFF, 1744.



LE PHILOSOPHE ANGLOIS, OU HISTOIRE DE MR CLEVELAND, FILS NATUREL DE CROMWEL.

LIVRE QUATRIE'ME.

E Miniſtre ayant aſſez reconnu que rien n'étoit capable d'ébranler la conſtance de Gelin & de Johnſton, il crut qu'après avoir réuſſi à les mettre mal avec leurs Compagnons, ils étoient trop foibles par le nombre, pour mériter deſormais d'être ménagez Il changea les maniéres douces & obligeantes qu'il avoit affecté de prendre à leur égard.

On lui raporta quelques emportemens qui étoient échapez à Gelin, en aprenant le mariage infâme de nos Compagnons : il en prit droit de le traiter avec une hauteur, qui lui fit comprendre aisément à quoi il devoit s'attendre dans la suite, & qu'il n'avoit plus dessein de garder de mesures avec lui. Cependant, l'affection qu'il me portoit, eut le pouvoir de lui faire souffrir cette insulte avec modération. Il m'a dit dans la suite qu'il avoit peine lui-même à concevoir comment il s'étoit trouvé capable de tant de patience ; jamais le Ministre ne fut si proche de recevoir le traitement qu'il méritoit. Mais l'amitié de ce généreux François eut bien-tôt une matiére plus juste, & en même-tems plus triste à s'exercer. Elle lui fit exposer sa vie en desespéré, pour sauver la mienne. Plus touché de la générosité que du bienfait, je confesse qu'elle lui a acquis sur moi des obligations, ausquelles tout le sang qu'il m'a conservé, ne sera jamais capable de satisfaire..

Le terme de la grossesse d'Angélique étant arrivé, elle mit au monde le fruit de mon amour. Malheureux Pere ! Hélas ! j'étois alors languissant dans ma Prison, & accablé sous le poids de mes chaînes. J'ignorois jusqu'à la captivité de mon Epouse. A peine fut-elle hors de ses premiéres douleurs, que le Ministre, qui croyoit n'avoir plus rien à ménager, fit assembler le Consistoire pour presser l'exécution de leurs premiéres délibérations. J'ai déja dit, que la grossesse de mon Epouse avoit servi de prétexte pour la retarder

retarder. Les ſentimens des Anciens ſe trouvérent les mêmes, malgré tous les efforts que Gelin & Johnſton avoient faits pour les fléchir. On réſolut de faire attacher dès le lendemain à la porte de l'Egliſe, la Liſte de mes crimes, avec le Jugement du Conſiſtoire. Gelin n'aprit cette nouvelle qu'avec le Public, c'eſt-à-dire, par la lecture de l'Ecrit fatal. Il ne tarda à l'arracher & à le mettre en piéces, qu'auſſi long-tems qu'il en eut beſoin pour le lire, & pour s'aſſurer qu'il y étoit queſtion de moi & de mon Epouſe. Cette action hardie fut raportée au Miniſtre, & elle donna lieu à une nouvelle Aſſemblée du Conſiſtoire; mais on jugea à propos, pour éviter de nouveaux troubles, de la laiſſer impunie, en faiſant ſemblant de l'ignorer. On n'en convoqua pas moins l'Aſſemblée générale de la Colonie. Elle ſe tint à l'Egliſe peu de jours après. Le Miniſtre, qui redoutoit l'éloquence de Gelin, & qui s'attendoit bien qu'il ne manqueroit pas de tenter dans cette occaſion ce qui lui avoit déja ſi heureuſement réuſſi, obtint ſans affectation un ordre du Conſiſtoire, qui portoit défenſe à mes cinq Compagnons de paroître à l'Egliſe le jour marqué pour ma Sentence; & il commanda particuliérement aux Portiers de ne les pas recevoir. Gelin & Johnſton employérent toutes les forces & tout leur tems, juſqu'à ce jour, pour tourner l'eſprit du Peuple en ma faveur, & pour animer les Parens & les Amis de leurs Epouſes & de la mienne, à entrepren-

dre quelque chose pour ma défense. Leur zèle fut inutile : on leur répondit, que la Loi étoit claire & précise, que le crime étoit notoire & avéré, & que l'exemple de Guiton & de sa Maîtresse ne permettoit ni interprétation ni adoucissement. A l'objection qu'on pouvoit leur faire naturellement en ma faveur, que je me croyois réellement marié avec Angélique ; & qu'en suposant même la validité de mon mariage du Sort, je n'étois coupable que d'une erreur, puisque je n'en avois jamais eu cette opinion ; on repliquoit, que c'étoit une excuse sans vraisemblance, puisque trois de mes Compagnons venoient de faire connoître en se réunissant à leurs Epouses, qu'ils n'avoient point ignoré leurs véritables engagemens, & qu'il n'y avoit point d'aparence que je les eusse ignoré plus qu'eux. Ce fut ainsi que la lâcheté de ces trois perfides contribua, plus que toute autre chose, à ma perte. Gelin m'a dit néanmoins, qu'il leur avoit été facile de reconnoître à la maniére dont le Peuple se défendoit contre ses instances, que cette prévention étoit l'ouvrage du Ministre, qui s'étoit sans doute efforcé sourdement pendant trois mois de détruire tout le penchant que les Habitans de l'Isle eussent pu avoir à la pitié.

Enfin, le jour de l'Assemblée générale étant venu, mon Procès fut instruit réguliérement On produisit mes aveux & ceux de mon Epouse : on entendit la déposition des Témoins ; toute ma Cause fut expliquée par un

un Ancien : & lorſque le Peuple eût témoigné qu'il étoit ſuffiſamment informé, on en vint aux voix, qui ſe donnérent ſuivant la méthode établie. Plus de deux tiers me furent contraires. Je dis à moi & à ma malheureuſe Epouſe : car on ne mit point de différence entre nos Cauſes. Nous fûmes déclarez coupables du même crime que Guiton, & condamnez au même ſuplice. Le jour de l'exécution fut marqué au lendemain ; & pour finir cette cérémonie d'une maniére digne de toute la procédure, le Miniſtre fit un diſcours touchant, dans lequel il marqua une vive compaſſion pour mon ſort, & il exhorta toute la Colonie à profiter de l'exemple de ma mauvaiſe conduite & de ma condamnation.

A quoi penſez-vous que je m'occupois dans ma Priſon, pendant qu'on décernoit ſi cruellement contre ma vie & contre celle de ma chére Epouſe ? Hélas ! je commençois à me flâter d'un meilleur ſort. Ma crédule eſpérance ſe fondoit ſur la longueur de ma captivité, & ſur la bonté des Habitans de l'Iſle, que je ne prenois point encore pour des hommes barbares & ſans pitié. Je n'avois preſque vû perſonne depuis trois mois que je portois mes chaînes. Le Miniſtre ſeul m'avoit viſité quelquefois. Ses premiéres viſites avoient toujours eu quelque choſe de rude & d'inſultant ; mais j'avois remarqué depuis peu, que ſes maniéres s'étoient adoucies. Sa joye cruelle venoit aparemment de la proximité de ma condamna-

tion & de mon ſuplice ; & moi dans ma folle ſimplicité, je l'expliquois comme un retour de bonté, qui m'annonçoit ma délivrance. Cette opinion s'étoit ſi bien imprimée dans mon eſprit, que j'avois ceſſé depuis quelques jours de me livrer aux plaintes & aux gémiſſemens, qui avoient fait juſqu'alors ma ſeule occupation. L'image même de mon Epouſe, dont la preſence continuelle m'avoit fait verſer tant de larmes, commençoit à ſe preſenter à mon eſprit ſous une forme moins lugubre. Je la verrai, diſois-je, il me ſera permis de la revoir & de l'aimer. Chére Angélique ! on ne s'opoſera plus à l'amour le plus tendre & le plus innocent qui fut jamais. Je te poſſéderai tranquilement, & je paſſerai le reſte de ma vie dans tes bras. Oüi, dans le tems même qu'on portoit contre moi l'Arrêt d'une mort injuſte & cruelle, je me faiſois ainſi des idées chimériques de bonheur ; j'étois le jouet de cette même Puiſſance maligne, qui m'a rendu malheureux dès ma naiſſance, & qui n'a pris ſoin de conſerver ma vie, que pour en faire un exemple de miſére & d'infortune.

L'ombre de ſatisfaction qu'elle m'accordoit fut payé bien cher, avant la fin du jour. L'obſcurité ne faiſoit que commencer, lorſque j'entendis un bruit terrible à ma porte. Je m'avançai pour prêter l'oreille. Je crus démêler la voix de Gelin, qui crioit d'un ton furieux & menaçant : Ouvre, ou je t'étrangle de mes propres mains. Le tumulte qui continuoit

continuoit me fit croire qu'il étoit accomgné de plusieurs personnes, & je ne pouvois comprendre à quoi devoit aboutir cette étrange scène. Ma porte s'ouvrit : je vis entrer Gelin, Johnston, mes fidèles Compagnons, mes chers Amis ; & j'avois à peine eu le tems de les reconnoître, qu'ils me tenoient dans leurs bras, en me serrant de la maniére la plus tendre & la plus empressée. Ils étoient suivis de quinze hommes, qui remplirent ma chambre en un instant. Leur presence, & les marques qu'ils me donnoient de leur amitié, s'accordoient si bien avec les agréables idées dont je m'étois entretenu tout le jour, que je fus persuadé pendant un moment qu'ils m'aportoient la nouvelle de ma liberté. Dites-moi, chers Amis, m'écriai-je en leur rendant leurs embrassemens, suis-je libre ? L'êtes-vous ? Comment se porte ma chére Epouse ? Quelques soupirs, qui échapérent à Gelin avant que de me répondre, me firent trop connoître qu'il n'avoit rien que de triste à m'aprendre. Ah ! Bridge, me dit-il d'un ton funeste, je viens te percer le cœur. Je te connois, je t'aporte le coup de la mort. Et sans me donner le tems de repliquer, il ajouta que dans l'état où étoient les choses il n'y avoit point de ménagemens à garder en m'aprenant mon malheur. Vous êtes condamné à mourir demain, continua-t'il en versant quelques larmes, vous & votre chére Angélique. Tout ce que je puis faire, mon cher Ami, c'est de vous défendre jusqu'à

la derniére goutte de mon ſang, avec Johnſton & ces quinze braves gens qui m'ont promis leurs ſecours. Il n'y a point un moment à perdre. Il faut du moins périr en gens d'honneur de courage.

Ce diſcours ne peut vous paroître auſſi étrange, qu'il fut terrible & accablant pour moi. Gelin vouloit délier ma chaîne & me faire ſortir ſur le champ avec lui. Non, non, lui dis-je en le repouſſant d'une main tremblante; non, cher Gelin, je veux être informé promptement de tous mes malheurs. Au nom de Dieu, ne me cachez rien. Si Angélique doit mourir, ah!... Mais ne me cachez rien, repris je en m'interrompant: ſi elle eſt déja morte, il n'eſt pas beſoin que j'aille plus loin pour mourir. Il m'aprit alors en peu de mots une partie de ma miſérable avanture, & le peu d'eſpérance qui me reſtoit ſi je n'entrois promptement dans les vuës qu'il avoit pour ma défenſe. Je ſçus de lui que mon Epouſe s'étoit délivrée heureuſement d'un Fils, & que mes barbares Ennemis avoient à peine attendu pour la condamner à mourir avec moi, qu'elle fût remiſe de la douleur de ſes couches. Cette nouvelle idée, jointe à l'horreur de ſa condamnation & de la mienne, me mirent dans un état dont il eſt impoſſible qu'il y ait jamais eu d'exemple avant moi. Mon cœur étoit en proye tout à la fois à la tendreſſe & à la fureur; déchiré par l'une, & touché par l'autre juſqu'à verſer un ruiſſeau de larmes, en recommençant mille

mille fois d'embraſſer mes chers Amis, je ne trouvois point de paroles qui puſſent ſuffire à ces deux tranſports : la fureur empêchoit ma tendreſſe de s'exprimer ; & ma tendreſſe ſembloit arrêter toutes les expreſſions de ma fureur.

Johnſton & Gelin étoient pénétrez de pitié, en voyant l'excès de ma douleur & de mon deſeſpoir. Ils me dégagérent de mes chaînes, & ils m'expliquoient leur deſſein. C'étoit de nous armer avant que de ſortir du Magaſin, pour aller d'abord à la Priſon d'Angélique, & la tirer des mains de nos ennemis ; & de-là à la maiſon de leurs Epouſes, qu'ils vouloient avoir auſſi avec nous. Enſuite nous devions retourner au Magaſin, nous y enfermer comme dans une Forteresſe, & ne mettre bas les armes qu'après avoir fait avec la Colonie des conditions qui puſſent établir notre bonheur & notre tranquilité. Mon premier projet, me dit Gelin à l'oreille, n'étoit pas de traiter nos Ennemis avec autant de modération ; mais je n'aurois point obtenu, ſans cette promeſſe, le ſecours des gens que je vous améne. Allons, chers Amis, leur dis-je en commençant un peu à reſpirer, allons nous mettre en poſſeſſion de nos Treſors. Pour ce qui regarde nos Ennemis, ajoutai je en parlant bas à Gelin, nous ne laiſſerons pas au Ciel tout le ſoin de nous venger. Je formois effectivement un deſſein qui eût ſervi à punir le Miniſtre par l'endroit le plus ſenſible, en humiliant ſon humeur fiére & orguëilleuſe ; car

toute mon indignation n'étoit point capable de me faire penser à tirer une autre vengeance de lui. Je voulois le prendre dans sa maison, l'amener avec nous au Magasin, & le contraindre pendant quelques jours à fléchir devant nous, & à être le témoin des caresses que nous ferions à nos Epouses. Connoissant comme je faisois son caractére, j'étois sûr qu'il eût préféré la mort à cette espéce de châtiment.

Nous ne perdîmes point de tems à nous armer, & nous ne nous contentâmes point de prendre des pistolets comme la premiére fois, nous prîmes chacun une épée & un fusil. Nous sortîmes du Magasin en bon ordre, en y laissant trois hommes pour nous en assurer l'entrée à notre retour. A peine eûmes-nous fait quatre pas, que nous entendîmes le bruit confus d'une foule de Peuples qui paroissoit assemblée au long des maisons. Il n'y avoit point à douter que ce ne fût à notre occasion. Mes Compagnons se souvinrent qu'il leur étoit échapé une précaution, dont le défaut nous pouvoit exposer à de grands embarras : ils avoient oublié de s'assurer du Géolier, après être entrez au Magasin. Nous jugeâmes que ce misérable en étoit sorti pour avertir le Ministre & les Anciens, de la violence avec laquelle Gelin & sa Troupe s'y étoient fait introduire ; & que le bruit qui s'en étoit aussi-tôt répandu, causoit de la crainte & de l'émotion parmi les Habitans. Cependant, comme ce n'étoit point une raison qui pût nous empê-

cher d'avancer, nous continuâmes notre marche. Cinquante pas plus loin nous reconnûmes le Miniſtre qui venoit vers nous, un flambeau à la main, à la tête d'un gros d'environ cent hommes : & ce qui nous ſurprit le plus, fut de les voir armez la plûpart de bâtons, ou d'inſtrumens domeſtiques. J'avouë que dans le premier mouvement que me cauſa la vuë de mon cruel ennemi, je me ſentis porté à le mettre d'un coup de fuſil hors d'état de renouveler jamais ſes trahiſons & ſes injuſtices. Je doute que le Ciel m'eût puni d'un crime, qui eût empèché ce méchant homme d'en commettre peut-être une infinité d'autres. Je me fis néanmoins violence pour le laiſſer vivre, & pour redevenir bien tôt l'objet de ſa perfidie. Malgré la hardieſſe avec laquelle il s'avançoit, il parut s'effrayer tout-d'un-coup lorſqu'il ſe vit abordé par quinze hommes armez d'épées & de fuſils. Ses gens parurent auſſi déconcertez que lui. Gelin prévint quelques paroles mortifiantes que j'avois deſſein de lui dire ; mais ce ne fut pas pour le traiter avec plus de douceur. Arrête, malheureux, s'écria-t'il en lui preſentant le bout du fuſil, & rends graces au Ciel qui nous a fait plus honnêtes gens que toi. Tu mériterois la mort, que tu préparois à donner à mon Ami. Nous voulons te laiſſer vivre pour ta propre punition ; car la vie doit être un fardeau pour un méchant qui a tant de crimes à ſe reprocher. Cependant, ſi tu l'aimes, il faut commencer dès ce moment à réparer

tes injuſtices. Ce diſcours, qui ſembloit devoir achever d'effrayer notre Ennemi, ou l'irriter davantage, ne produiſit ni l'un ni l'autre de ces deux effets. Il eut le tems de ſe remettre en l'écoutant, & ſe croyant certain, par la maniére dont Gelin s'étoit exprimé, que nous n'en voulions point à ſa vie, il eut aſſez d'adreſſe & de preſence d'eſprit pour ne marquer ni crainte ni colére. Il répondit tranquilement à Gelin, qu'il ne concevoit pas pourquoi il le traitoit ſi mal. J'ai ſollicité votre liberté, lui dit-il, & je l'ai obtenuë. Si je n'ai pas rendu le même ſervice à votre Ami, c'eſt que nos Loix, la Juſtice, & le Jugement du Conſiſtoire & de la Colonie ne l'ont point permis. Mais il y a bien loin de la Sentence au Suplice; & quoiqu'on en ait marqué le jour à demain, c'eſt une formalité qui n'entraîne point néceſſairement l'exécution. En un mot, ſi l'on n'a pu s'empêcher de condamner votre Ami, on peut lui faire grace après la condamnation. Je vous avouë même, continua-t'il, que je m'étonnois de ce que vous ne penſiez point à la demander; & loin de vous ſçavoir mauvais gré de ce que vous entreprenez pour ſa délivrance, je vous promets de me joindre à vous pour l'obtenir. Votre action eſt hardie : mais elle marque un naturel excélent : & j'aurai ſoin de la repreſenter du côté le plus favorable. Pour vos Compagnons, ajouta-t'il (je parle de nos Habitans que je vois armez avec vous) je confeſſe qu'il ſera difficile de les excuſer.

C'eſt

C'eſt un attentat inoüi, qu'on ne leur pardonnera jamais ; & pour moi je leur déclare dès ce moment, que je les ſépare de notre Communion par le droit de mon Miniſtére, à moins qu'ils ne mettent bas les armes à l'heure même. Je prévois ce qui arrivera, reprit-il en s'adreſſant à eux, nous allons faire grace à Bridge, & vous êtes en danger d'être punis à ſa place. Quand vous pourriez éviter le ſuplice, vous voyez bien que vous allez vous rendre odieux & vous deshonorer à jamais dans la Colonie. Le repentir eſt encore de ſaiſon : croyez-moi, reportez vos armes au Magaſin.

Ce diſcours adroit & trompeur cauſa notre ruïne. Il eſt vrai qu'il attira au Miniſtre le châtiment qu'il méritoit ; mais de quelle utilité peut être à des malheureux la punition d'un perfide ? Nos foibles Compagnons d'armes s'étant conſulté un moment, reprirent le chemin du Magaſin, malgré nos inſtances & nos reproches. Gelin ſe deſeſpéroit. Il n'eſt pas queſtion, me dit-il, de nous laiſſer tromper par de nouveaux artifices. Il faut périr ou ſortir avec ſuccès de notre entrepriſe. J'aprouvai ſon avis. Nous nous ſerrâmes, lui, Johnſton & moi ; & faiſant connoître à notre air que nous ne nous laiſſerions aprocher de perſonne, nous continuâmes notre route vers la priſon de mon Epouſe. Le Miniſtre nous preſſa envain de nous arrêter, en renouvelant ſes perfides promeſſes. Nous lui répondîmes en nous éloignant, qu'il n'y avoit que la mort

qui

qui pût interrompre notre deſſein ; & qu'avant qu'on pût nous la donner, il y auroit d'autre ſang répandu que le nôtre.

C'étoit notre réſolution, & nous ne faiſions que nous y confirmer en avançant. Il y avoit environ cent pas juſqu'au lieu où mon Epouſe étoit renfermée. Nous rencontrâmes en chemin quantité d'Habitans qui couroient, avec toutes les marques de la ſurpriſe & de l'effroi, comme il arrive dans une allarme publique : mais ne s'en trouvant aucun qui s'opoſât à notre paſſage, nos eſpérances alloient toujours en augmentant. Nous avions fait les trois quarts du chemin, lorſque nous entendîmes le bruit de pluſieurs perſonnes qui acouroient derriére nous. Arrêtons, dis-je à Gelin, on nous pourſuit. Quoiqu'il n'y eût point d'autre lumiére que celle de quelques chandelles que des femmes effrayées tenoient à la porte de leurs maiſons, nous découvrîmes quinze ou vingt hommes armez, qui nous joignirent en un moment. Il nous fut aiſé de juger que leurs armes étoient celles de nos Déſerteurs, que le Miniſtre leur avoit fait prendre. Ils nous dirent d'arrêter, & de mettre armes bas. Plûtôt périr mille fois, répondit vivement Gelin. Avance le plus hardi ; il eſt mort ſans quartier. Nous tenions en effet nos fuſils prêts à tirer. Ils n'oſérent s'aprocher davantage, & ils ſe contentérent de nous exhorter à nous rendre, & à conſidérer que nous n'étions pas les plus forts. Leurs conſeils nous touchoient

auſſi

aussi peu que leurs menaces. Nous demeurâmes dans la posture où nous étions, jusqu'à l'arrivée du Ministre qui parut bien-tôt escortée de ses cent hommes. Il avoit toujours son flambeau à la main, & la plûpart des personnes qui l'accompagnoient en ayant pris en chemin, nous nous trouvâmes tout-d'un-coup environnez d'une grande lumiére. Fier du nombre, & irrité de nous trouver en défense, le Ministre traita ses gens armez de lâches, qui redoutoient trois jeunes gens de notre âge. Ce reproche les fit avancer brusquement. A toi donc, traître, puisque tu le veux, s'écria Gelin en ajustant le Ministre, & il lui lâcha son coup, qui le fit tomber mortellement blessé. Nous déchargeâmes aussi nos fusils, Johnston & moi. Nos deux coups blessérent quelques personnes. Notre diligence à tirer nos épées ne put égaler celle du Peuple à fondre sur nous. Nous fûmes saisis & désarmez malgré notre furieuse résistance. Quelques Anciens qui se trouvoient dans la foule, nous firent conduire sur le champ au Magasin. On nous enferma chacun dans une Prison différente. Je ne pus faire entendre que deux mots à mes chers Amis, en me séparant d'eux. Adieu, brave Gelin, m'écriai je ; adieu, cher Johnston. Puissent votre générosité & votre amitié n'être funestes qu'à moi ! Ce me sera du moins une douce consolation en mourant, d'avoir eu deux Amis si généreux & si fidèles.

En effet, je ne pouvois m'attendre qu'à un

un prompt ſuplice ; il ne me reſtoit pas la moindre eſpérance de le pouvoir éviter. Je me préparai à la mort en rapelant tout ce que de ſi cruels malheurs pouvoient me laiſſer de force & de conſtance. Que j'eus de peine à ramener mon eſprit à la ſoumiſſion aux ordres du Ciel ! Jamais on ne reſſentit de mouvemens ſi ſemblables au dernier deſeſpoir. Mais le mien n'étoit-il pas excuſable ? L'infortune a t-elle des traits terribles que je n'euſſe point eſſuyez ? Où prendre des motifs de patience contre les plus cruels de tous les maux, lorſqu'on a ſujet d'en accuſer également la rigueur du Ciel, & la barbarie des hommes ? Telle étoit ma ſituation. Tout ce qu'on apelle biens naturels, avantages de naiſſance, tendreſſes de parens, douceurs de fortune, ce que le Ciel accorde preſque à tous les hommes, je conſiderois qu'il me l'avoit refuſé ; & la vie, telle que je l'avois reçuë, étoit moins une faveur de ſa main, qu'un don funeſte & empoiſonné. Les hommes m'avoient-ils traité avec moins de rigueurs ? Hélas ! repaſſez toutes les circonſtances de ma triſte Hiſtoire. Arraché des bras de ma Mere, preſqu'en naiſſant ; privé d'elle, par un accident que je ne puis rapeler ſans honte & ſans horreur ; élevé enſuite dans l'obſcurité d'une affreuſe Caverne, mes premiers regards ont été lugubres, & mes premiéres idées, funeſtes. J'ai deſiré de voir mon Pere, mon cœur s'en étoit fait une joye ; je n'ai trouvé en lui qu'un ennemi cruel, qui s'eſt

fait

fait violence pour épargner mon ſang, & qui s'étoit propoſé, en m'accordant la vie comme une grace, de la rendre ſi miſérable, qu'il me fut impoſſible de joüir longtems du bienfait. J'échape enfin à ſa cruauté; il ſe préſente quelque ouverture à mes eſpérances. Mais à quoi aboutiſſent les promeſſes qu'on me fait d'une vie plus heureuſe? A mettre le comble à mes miſéres, en multipliant les cauſes de mes douleurs, & en me faiſant trouver les plus cruelles peines, dans ce qui fait ordinairement la félicité des autres. L'amour, l'amitié, tout ſe change pour moi en poiſon & en tourment. Un Peuple entier qui faiſoit profeſſion de vertu, devient barbare lorſqu'il eſt queſtion de me rendre malheureux & de me perdre. Un amour tendre & innocent eſt regardé comme un crime; un ſaint Mariage paſſe pour Adultére; on me condamne au dernier ſuplice; & s'il me reſte à l'extrêmité deux Amis fidèles qui s'interreſſent à mon ſort, mon infortune ſe répand ſur eux, & je les entraîne dans ma ruïne.

Quelle conſtance n'eût point ſuccombé ſous de ſi affligeantes conſidérations? Mais juſques-là, mes plaintes ne ſupoſoient encore que des maux de fortunes. Foibles douleurs, quand je les comparois à celles de l'amour! Il falloit perdre Angélique. La perdre par ma mort eût déja été un tourment plus cruel, que tous ceux que mes ennemis me préparoient: mais penſer en mourant qu'elle

qu'elle étoit deſtinée au même ſuplice; la voir peut-être expirer à mes yeux ! Angélique, ma chére Epouſe, tout ce que mon cœur aimoit! Ah! peines inexprimables, que nul autre que moi n'a jamais éprouvées! Je me repreſentois cette chére perſonne ſeule & languiſſante dans ſa priſon, chargée peut-être de chaînes auſſi peſantes que les miennes, attendant la mort qu'elle croyoit inévitable; & connoiſſant, comme je faiſois, le fond de ſon cœur tendre, je n'avois que trop de raiſons de m'imaginer que ſon infortune n'étoit pas la plus forte cauſe de ſes larmes. Elle s'afflige donc pour moi, diſois je, elle pleure ma mort, elle la craint peut-être plus que la ſienne; & je ne pourrai pas même lui dire, que je ſens toutes ſes douleurs, lui dire ſeulement que je l'adore, & que puiſqu'elle eſt condamnée à mourir, je mépriſerois la plus glorieuſe fortune qui m'empêcheroit de mourir avec elle. Je me la preſentois, foible encore, & à peine relevée de la douleur de ſes couches : c'étoient-là de ces idées contre leſquelles, ni force d'eſprit, ni Religion, ni aproche de la mort, ne pouvoient ſoutenir un moment ma conſtance. Cruel Miniſtre ! barbares Habitans! quoi, m'écriai-je, une femme de ſeize ans, une tendre & innocente créature, qui n'a point d'autre crime que de m'aimer & d'être aimable, ne vous inſpire point de compaſſion dans cet état? Etes-vous hommes? êtes vous des loups féroces, ou des tigres altérez de ſang?

ſang ? Proteſtans cruels ! eſt-ce-là cet eſprit de douceur & d'humanité que votre Religion vous inſpire ? Ah , retournez dans vos Patries , que le zèle de la vérité , dites-vous , vous a fait quitter. Soyez y Turcs , Idolâtres , & ne violez pas les ſaintes Loix de la Nature , qui eſt la plus ſacrée & la plus inviolable de toutes les Religions.

Je paſſai la nuit dans ces agitations violentes. La triſte Madame Eliot avoit part auſſi à mes plus tendres ſentimens. Elle avoit eu pour moi ceux d'une Mere , avant que j'euſſe droit au nom de ſon Fils. J'étois ſûr que la mort de ſa Fille ne la toucheroit guéres plus que la mienne. Si j'euſſe pu du moins la remercier de tant de bontez ! s'il m'eût été permis de la voir encore une fois , & de lui demander pardon des mortels deſordres que je cauſois malheureuſement dans ſa famille ! Hélas ! bonne & ſenſible comme elle étoit , elle n'aura pas réſiſté long-tems à une ſuite ſi continuelle de douleurs. L'amertume & les larmes auront accompagné ſa malheureuſe vieilleſſe juſqu'au tombeau. Tout a péri ſans doute , & la Mere , & la Fille , & le triſte fruit de mon mariage. Je ne me flâte plus de revoir jamais rien de ce qui m'a été cher : il faudroit pour cela des miracles du Ciel & de la fortune ; & ce n'eſt point à un miſérable comme moi , qu'il eſt permis de les eſperer.

Le jour qui ſuccéda à cette accablante nuit devoit donc être , ſuivant mon attente , le dernier jour de ma vie & de celle d'Angélique.

gélique. Quelque inquiétude que j'euſſe pour Gelin & Johnſton, je ne pouvois me figurer qu'ils fuſſent condamnez à mort pour avoir entrepris de me mettre en liberté. Il y avoit aparence du moins, qu'on ne ſe porteroit à cette extrêmité qu'en cas que le Miniſtre mourût de ſa bleſſure. J'avois cru remarquer que le coup n'étoit pas mortel, à la maniére dont il s'étoit ſoutenu lorſqu'on l'avoit relevé de ſa chûte. C'étoit un tourment de moins pour moi, que de pouvoir me flâter que la vie de mes chers Amis n'étoit point auſſi deſeſpérée que la mienne. Je n'attendois plus que le moment de mon exécution. Le Géolier m'ayant aporté quelque nourriture, je refuſai de la prendre, comme un ſecours inutile dans le peu d'inſtans qui me reſtoient à vivre. J'invoquois le Ciel, autant que mon trouble me le pouvoit permettre; & les plus ardens de mes vœux regardoient ma chére Epouſe. Je tâchois de familiariſer mon imagination avec ſon ſuplice, pour diminuer, s'il étoit poſſible, quelque choſe de l'horreur que j'allois reſſentir à cette vûë; & ſupoſant toujours que nous ſerions exécutez enſemble, comme Guiton & ſa Maîtreſſe, je me mettois par avance dans toutes les ſituations où je croyois pouvoir me trouver lorſque je ſerois précipité dans la Mer. J'examinois s'il n'y avoit point d'eſpérance que je puſſe y être de quelque ſecours à mon Epouſe, la ſoutenir entre mes bras dans les flots, me dérober avec ce cher

fardeau:

fardeau aux yeux de nos Exécuteurs, regagner le rivage avec elle, & ſauver ſa précieuſe vie ; ou du moins, contribuer à lui rendre la mort plus douce, & employer mes forces juſqu'au dernier ſoupir, à lui en déguiſer les horreurs par les plus tendres témoignages de l'amour. Le jour ſe paſſa tout entier, ſans qu'il ſe preſentât perſonne à ma priſon. Admirez un des plus étranges effets de l'amour ; je ſentois une eſpéce d'impatience de voir arriver mes Gardes & mes Exécuteurs ; non que la mort commençât à me paroître moins terrible ; mais l'ardeur preſſante que j'avois de revoir Angélique, me faiſoit oublier que ce plaiſir ne me ſeroit accordé que pour m'être auſſi tôt ravi cruellement. Toute mon attention ſe réüniſſant ſur elle, & ſur la douceur que j'allois trouver à lui parler & à l'entendre, je perdois de vûë notre ſuplice, pour me livrer aux deſirs d'une malheureuſe & inutile tendreſſe.

Enfin l'obſcurité ayant ſuccédé au jour, je m'imaginai que notre exécution étoit différée au lendemain, & j'attribuai ce changement au trouble que nous avions cauſé la veille dans l'Habitation. J'étois dans cette penſée, lorſque j'entendis ouvrir bruſquement ma porte. C'étoient quatre Gardes, qui s'aprochérent de moi ſans parler. Ils m'ôtérent mes chaînes ; mais ils avoient aporté une corde, dont ils ſe ſervirent auſſitôt pour me lier étroitement les mains. Je leur fis diverſes queſtions, auſquelles ils refuſérent

refuſérent conſtamment de répondre. Aprenez-moi, du moins leur dis-je, ſi c'eſt au ſuplice que vous me conduiſez ? Verrai je mon Epouſe ? Ne me ſera-t'il pas permis de lui dire le dernier adieu ? Ils me marquérent quelque regret de s'être obligez par ſerment à garder le ſilence. Conſolez-vous, me dit l'un d'entr'eux ; vous ne ſerez pas ſeul. Hé bien, lui répondis-je, je vous pardonne ma mort, s'il m'eſt accordé d'expirer en preſence d'Angélique. Ils me firent ſortir du Magazin, & ſans s'écarter de moi d'un ſeul pas, ils me firent prendre avec eux la route qui conduiſoit à la Mer. Je ſuis donc dans le chemin de la mort, leur diſois-je en allant ? ma vie & mes malheurs touchent à leur fin : J'en louë le Ciel. Mais où dois-je donc rencontrer mon Epouſe ? Ils s'obſtinérent à ne me pas répondre. J'admirois que la curioſité ou la compaſſion n'euſſent amené perſonne ſur mon paſſage, pour être témoin de ma derniére ſcène. Cependant, après nous être avancez environ l'eſpace d'un mille, je crus entendre le bruit de quelques perſonnes qui marchoient, les uns devant nous & les autres derriére. Je ne doutai point qu'Angélique ne fût dans l'une ou dans l'autre bande. Mon cœur s'émut, juſqu'à m'ôter preſque entiérement le pouvoir de marcher davantage. Malheureuſe Epouſe, m'écriai-je avec le plus amer ſentiment que la douleur ait jamais produit, voilà donc quel étoit le triſte ſens de nos promeſſes! C'eſt donc

en

en périſſant enſemble, que nous exécuterons le ſerment que nous avons fait de ne nous jamais ſéparer. Oh ! ſi la pitié, dis-je à mes Gardes, vous faiſoit du moins conſentir à me laiſſer les mains libres ! Si vous me permettiez de donner le dernier embraſſement à ma chére Epouſe ! Que craignez-vous ? N'oſeriez-vous être un peu moins barbares que vos Maîtres ? N'oſez-vous ceſſer d'être cruels pour un moment ? Ils ne me répondirent rien. Nous arrivâmes à l'entrée du chemin tortueux qui donnoit paſſage au travers du rocher. Nous le paſſâmes dans l'obſcurité. Mais en ſortant du côté qui touchoit à la Mer, j'aperçus à la lumiére de quelques flambeaux, dix ou douze hommes au long du rivage, & je reconnus auſſi-tôt Gelin parmi eux.

Il avoit les mains liées comme moi. C'étoit lui que j'avois entendu marcher devant nous avec ſes Gardes ; & Johnſton, qui ſuivoit par derriére, ne tarda auſſi qu'un moment à paroître. Je crus leur perte auſſi infaillible que la mienne. Deux ruiſſeaux de larmes qui coulérent tout-d'un-coup de mes yeux, & le ſurcroît d'horreur imprévûë dont je me ſentis ſaiſi, me firent connoître que je n'avois pas encore été ſi malheureux que je l'étois dans ce moment. Je m'aprochai avec tranſport de ces chers Amis, que mes liens ne me permirent pas même d'embraſſer. Les mouvemens paſſionnez qui ſervirent d'abord d'expreſſion à ma douleur, les perſuadérent aſſez que ce n'étoit point

l'aproche

l'aproche du ſuplice qui me mettoit ainſi hors de moi-même : l'Amitié agiſſoit ſur mon cœur, auſſi impétueuſement qu'avoit fait l'Amour. J'avois peine à trouver des paroles qui répondiſſent à mes ſentimens. Gelin me prévint. Sa voix me parut ferme, quoique ſes yeux n'euſſent point leur vivacité ordinaire. Voilà une ſcène bien tragique, me dit-il ; mais il faut la ſoutenir en braves gens. Nous étions déterminez hier à mourir ; il n'y aura que le genre de mort & l'heure de changez. J'ouvrois la bouche pour lui répondre, & j'euſſe été bien éloigné ſans doute d'affecter autant de fermeté que lui. Mes premiéres paroles furent interrompues par un Ancien, qui étoit à donner quelques ordres ſur la Chaloupe à mon arrivée, & qui s'aprocha de nous lorſqu'il nous vit tous trois réünis.

Ecoutez, nous dit-il, les ordres que j'ai commiſſion de vous déclarer. Il eſt évident que vous méritez la mort. Bridge y avoit été condamné juſtement, pour un crime qu'on n'avoit jamais pardonné dans cette Colonie ; & Gelin & Johnſton ſe rendirent hier ſi coupables, que le ſeul fait porte ſa condamnation. Nous vivions paiſiblement dans cette Iſle, avant que de vous y avoir reçus. Vous y avez mis le trouble, en ſéduiſant nos Filles, en maſſacrant notre Miniſtre, & en voulant nous impoſer des loix à force armée. Enfin, vous nous avez aporté toute la corruption de l'Europe, dont nous

nous

nous étions cru à couvert ici pour toujours. Voilà vos crimes : ils ſont notoires, & nous n'avons point un Habitant dans la Colonie, qui n'ait opiné ce matin à votre ſuplice. Rien ne ſembloit pouvoir vous ſauver. Cependant, le Miniſtre ſe voyant prêt d'expirer, a fait prier le Conſiſtoire de s'aſſembler chez lui. Il a reconnu avec humilité qu'il avoit pu contribuer à vos fautes, par une rigueur dont il ſe reprochoit les motifs : & le deſir de faire ſa paix avec le Ciel, l'a fait intercéder ſi vivement pour votre vie, qu'on n'a pû rien refuſer à cet homme reſpectable, qui a ſervi pendant plut de vingt ans de Pere à la Colonie. Il eſt mort, & vous êtes aſſurez de vivre. Cependant, on a jugé qu'en vous faiſant grace, il n'étoit point à propos de vous conſerver plus long-tems parmi nous. Il n'arrive que trop ſouvent que les reſſentimens ſe raniment. Tout coupables que vous êtes, on doute que vous vous rendiez juſtice ; & qui ſçait ce qu'on peut craindre de trois jeunes gens auſſi hardis, & auſſi entreprenans que vous? D'ailleurs les difficultez de vos mariages ſont d'une nature à ne ſe terminer jamais. Vous ne vous ſoumettrez point à la Sentence du Conſiſtoire ; il n'eſt point diſpoſé à la révoquer : ainſi, le parti le plus avantageux & pour nous & pour vous-mêmes, eſt de vous exiler pour jamais de cette Iſle, & de vous mettre en état de retourner dans vos Patries. Tel eſt l'Arrêt du Conſiſtoire que je vous annonce ici par

commiſſion. Il a ordonné que vous fuſſiez conduits ſans bruit à la Mer, pour vous dérober aux regards du Peuple, que la curioſité auroit ſans doute amené en foule ſur vos pas. Et pour vous ôter toute raiſon de vous plaindre, & de nous accuſer peut-être de dureté, il m'a chargé de vous remettre une ſomme de dix mille écus, que vous diviſerez en trois parts égales. Elle eſt dans la Chaloupe qui va vous porter à Sainte-Hélène. Partez, ajouta-t'il ; vous ne tarderez point à trouver dans le Port un Vaiſſeau qui fera voile en Europe.

Qui s'imaginera, qu'après tant de tranſports & de douleurs dont j'ai fait le recit juſqu'à preſent, il pût y avoir quelque choſe de plus terrible pour moi que tout ce que j'avois éprouvé ? Non, la Sentence de ma mort & de celle d'Angélique, n'avoit pas fait ſur moi l'impreſſion que fit le fatal Arrêt de mon exil. Mes Compagnons ſentirent le coup auſſi vivement que moi. La vie qu'on nous accordoit ne nous parut point une grace ; c'étoit un châtiment plus cruel que la mort même. La mort eût terminé nos peines ; & la vie qu'on nous condamnoit à paſſer loin de nos Epouſes, alloit être pour nous un ſuplice éternel. Non, non, m'écriai-je le premier, on ne me forcera ni à partir, ni à vivre. Je veux mourir, ſi je l'ai mérité : il n'y a que la mort qui puiſſe m'arracher de cette Iſle, où tout le bonheur de ma vie eſt attaché. Pitoyable Vieillard, continuai-je en voyant l'Ancien qui s'éloignoit, &

& qui nous laiſſoit entre les mains de nos Gardes, ah ! laiſſez vous toucher à la pitié. Voyez trois infortunez qui vous demandent la mort. O Dieu ! refuſe-t'on le ſuplice à des criminels qui le demandent comme une faveur ? Arrêtez, écoutez nous, ne nous forcez pas au dernier deſeſpoir ! Il tourna la tête pour nous dire qu'il étoit affligé de notre douleur, & de la néceſſité où il étoit d'obéïr au Conſiſtoire. Nous prîmes ce moment pour nous jetter tous trois à genoux, & nos priéres furent ſi touchantes, qu'il eſt impoſſible qu'il les ait entenduës ſans compaſſion ; mais étant bien-tôt entré dans l'ouverture du rocher, nous comprîmes en le perdant de vuë, qu'il ne nous reſtoit plus d'eſpérance. Gelin & Johnſton, qui n'étoient pas moins troublez que moi, me demandérent quel parti nous avions à prendre. Vous êtes éloquent, dis-je à Gelin, faites un effort ſur l'eſprit de nos Gardes. Il employa tout ce que peut la nature, aidée de la douleur : mais on avoit choiſi exprès pour nous conduire, des infléxibles, ou plûtôt des barbares, que rien ne fut capable d'amollir.

Cependant, ils nous preſſoient de nous mettre en mer ; & ſi nous euſſions refuſé plus long-tems de nous laiſſer mener à la Chaloupe, ils paroiſſoient ſe diſpoſer à nous y traîner violemment. Nos mains étoient toujours liées, ce qui nous rendoit incapables de la moindre réſiſtance. Je dis ſecrettement à Gelin : Notre malheur eſt maintenant

ſans remède ; ne nous expoſons point à des violences que nous ſommes hors d'état de repouſſer. Mais ſi l'on nous conduit à Sainte-Héléne, qui nous empêchera de retourner ici, & d'y rentrer en état de nous faire craindre ? Avec dix mille écus, nous léverions une Armée. Quoiqu'on ait pû nous dire de la ſituation inconnuë de cette Iſle, nous la découvrirons, fut-elle au ſein de la mer. Je fis entendre la même choſe à Johnſton : ils aplaudirent tous deux à ce projet. Nous nous embarquâmes. La Chaloupe étoit grande. Il y entra ſix de nos Gardes & deux Rameurs. La nuit étoit ſi obſcure, qu'il falloit être auſſi aſſuré qu'ils l'étoient de la route, pour oſer ſe commettre à cette heure ſur une mer parſemée de rochers. Nous voguâmes heureuſement pendant quelques heures. Quoique nos Gardes n'euſſent plus les mêmes raiſons de garder le ſilence, ils s'obſtinérent encore à refuſer de répondre à toutes nos queſtions. Les miennes ne regardoient qu'Angélique. L'ardeur de mon tranſport m'avoit empêché, après le diſcours de l'Ancien, de lui demander du moins quelque éclairciſſement ſur le ſort de cette chére Epouſe. Quelque aparence qu'il y eût qu'on ne l'avoit point exceptée du pardon, une ſimple vraiſemblance ne ſuffiſoit pas pour raſſurer ma tendreſſe. Mes allarmes augmentérent extrêmement, lorſque je vis mes Gardes ſourds à mes interrogations. Ces inſenſibles eurent la dureté d'y fermer l'oreille juſqu'à la fin. Hélas ! c'eſt cette funeſte

neſte incertitude, dont rien n'a pu me faire ſortir juſqu'aujourd'hui, qui cauſe encore mon plus cruel tourment.

Nous abordâmes au rivage de Sainte-Héléne. L'obſcurité de la nuit duroit encore. Nos Gardes nous mirent bruſquement à terre, & tirant de la Chaloupe le ſac qui contenoit les dix mille écus en or, ils en firent trois parts, dont le poids plutôt que la valeur, étoit à peu près égal. Vous êtes liez d'intérêt & d'amitié, nous dirent-ils, vous ferez enſemble un partage plus exact de cette ſomme. Nous ne la diviſons que pour vous la rendre plus facile à porter. Ils en mirent notre part à chacun dans nos poches, & nous laiſſans ſur le rivage, ils ſe hâtérent de rentrer dans la Chaloupe, ſans avoir délié nos mains. Quoi! leur dit Gelin, vous ne nous ôterez pas ces liens, qui vont nous faire paſſer ici pour des criminéls & des infâmes? Ils s'excuſérent ſur les ordres qu'ils avoient reçus du Conſiſtoire, & ils ne nous en cachérent point la raiſon; c'étoit la crainte que nous n'entrepriſſions de les retenir, ou de retourner malgré eux dans la Chaloupe pour regagner l'Iſle avec eux. Nous leur promîmes envain de ne pas mal uſer de notre liberté, s'ils vouloient nous l'accorder; il nous fut impoſſible de rien obtenir. Je pris la parole en les voyant prêts à s'éloigner du rivage: Vous avez été ſourds à nos queſtions, leur dis je, & inſenſibles à nos priéres; nous n'avons rien obtenu juſqu'à preſent de votre bonté & de votre

compassion. Mais si vous n'avez pas perdu tout sentiment d'humanité, accordez-nous du moins en nous quittant, la seule grace qui nous reste à vous demander. Ainsi le Ciel puisse-t'il écouter tous vos desirs ! Quand vous serez retournez dans votre Isle : ah, cette Isle heureuse ! quand vous y serez retournez, allez voir nos chéres Epouses, & dites-leur que c'est de notre part que vous y venez. Aprenez-leur, si-non tout l'excès de notre desespoir, qu'il vous est impossible de leur exprimer, du moins cette partie de nos douleurs dont vous avez été témoins. Representez leur ce que vous nous avez vû faire, racontez leur ce que vous avez entendu. Dites à ma chére Angélique, qu'il n'y a point de Sentence barbare ni de séparation cruelle, qui puisse m'empêcher d'être à elle, & de porter le nom de son Epoux ; qu'elle me doit sa foi & sa constance ; qu'elle peut se reposer sur la mienne : que je puis encore être trahi par des perfides, & outragé par des cruels, manquer de succès dans mes desseins, périr dans mes entreprises ; mais que tout le pouvoir de la fortune & la malignité des hommes ne l'efface-ront jamais de mon cœur. Dites à sa malheureuse Mere, que je me reproche toutes ses peines, quoique je n'en sois, hélas ! que la cause innocente ; que je les ressens plus vivement qu'elle ; que j'en suis puni par un mortel desespoir. Dites-leur à toutes deux... Ah ! dites-leur ! .... Mais nos barbares Conducteurs étoient déja si loin, qu'il leur

leur étoit impossible de m'entendre. Peut-être même n'avoient-ils pas prêté l'oreille à mes suplications lorsqu'ils étoient plus proches, & je n'ose me flâter que l'infortunée Angélique ait eu la consolation d'avoir ces derniers soins de mon amour. J'avois lâché exprès les termes d'entreprise & de dessein. Elle & sa Mere n'auront pas manqué d'en comprendre le sens, si on leur en a fait un raport fidèle ; & sans doute qu'elles accusent tous les jours la rigueur du Ciel, qui en différe si long-tems l'exécution.

Je vous laisse à imaginer dans quelle étrange situation nous nous trouvâmes après le départ de la Chaloupe. Le jour ne commençoit point encore à luire, & nos Gardes ne nous avoient pas même accordé un flambeau pour nous éclairer. A peine la blancheur du sable pouvoit-elle servir à nous le faire apercevoir. Nous jugeâmes par le bruit des flots qui augmentoit incessamment, que la marée remontoit, & nous fûmes obligez de marcher quelque tems dans l'obscurité, pour éviter les vagues qui commençoient à moüiller nos pieds. Nous nous assimes lorsque nous crûmes le pouvoir avec sûreté, résolus d'attendre la fin de la nuit dans cette situation. Les efforts que nous fimes pour rompre nos liens, furent inutiles; il fallut en perdre l'espérance, & nous résoudre à demander le lendemain ce service au premier inconnu qui se presenteroit. Je ne vous fatiguerai point du

recit de nos gémiſſemens & de nos plaintes. Le jour commença enfin à paroître. Nous découvrîmes l'Habitation à cent pas de nous. Ce ne fut pas ſans honte que nous en prîmes le chemin, ne prévoyant que trop à quoi nous allions nous trouver expoſez. Quelques Matelots qui étoient au long du rivage, furent les premiers qui nous aperçurent ; & la nouveauté du ſpectacle les ayant attirez, ils nous conſidérérent avec étonnement, ſans avoir la hardieſſe de s'aprocher. Il faut remarquer que l'Iſle de Ste-Héléne n'étant habitée que ſur les bords par un petit nombre de Portugais, parmi leſquels il ſe trouve quelques François & quelques Anglois mêlez, tous les Habitans ſe connoiſſent parfaitement de nom & de viſage ; de ſorte que la vuë de trois hommes dans l'état où nous paroiſſions, devoit cauſer beaucoup de ſurpriſe. Nous prévinmes les Matelots, en les prians inſtamment de nous délier les mains. Après s'être conſultez un moment, ils nous répondirent en mauvais Anglois, que ceux qui nous les avoient liées, ne l'avoient pas fait ſans quelques raiſons, & qu'il ne leur apartenoit point de les aprofondir ; mais qu'ils alloient nous conduire à leur Gouverneur, avec lequel nous pourrions nous expliquer. Nos inſtances redoublées ne les firent point changer de ſentiment. Ils nous forcérent de les ſuivre. Etans obligez de traverſer l'Habitation, nous nous vîmes en un moment environnez de la plus grande

grande partie du Peuple. Notre douleur & notre confusion étoient extrêmes. Cependant, le Gouverneur s'étant rendu sur notre chemin, la premiére chose que nous lui demandâmes, fut d'écarter la populace, & de nous faire entrer dans quelque maison pour nous écouter. Il nous accorda cette faveur. Quoique Portugais, il parloit facilement les Langues Françoise & Angloise. Nous lui racontâmes le fond de notre avanture. Il l'entendit avec admiration; & trouvant sans doute dans notre jeunesse & dans les expressions naturelles de notre douleur, dequoi s'exciter à la bonté & à la pitié, il nous donna tous les témoignages que nous pouvions souhaiter de l'une & de l'autre. Son nom est *Dom Pedro Columella*.

Ce ne fut pas le premier jour, que nous lui découvrîmes nos véritables desseins. Nous le laissâmes long-tems dans la pensée, que nous n'attendions que le passage de quelque Vaisseau qui voulût nous porter en Europe. Gelin, qui est insinuant, s'employoit pendant ce tems là à nous concilier son estime & son amitié, pour le rendre peu-à-peu favorable à nos entreprises. Il y réussit. Dom Pedro conçut à la fin tant d'inclination pour nous, que nous ne fimes plus difficulté de lui demander son secours & celui de ses gens, pour nous faire retrouver nos Epouses. Nous nous étions souvent entretenus avec lui de cette Isle inconnuë, que nous avions quittée avec tant de regret, & à laquelle notre cœur étoit

ſi attaché. Il avoit pris plaiſir à nous faire raconter les circonſtances de notre avanture, & à ſe faire expliquer l'origine & l'état de la Colonie : mais il ne nous avoit jamais marqué que ſa curioſité le portât à tenter de la découvrir. Ce ſont des gens, nous diſoit-il, qui veulent être cachez ; je n'ai pas d'intérêt à les connoître. Je les vois venir ici, mais plus rarement aujourd'hui qu'autrefois, pour acheter de nous certains ſecours dont ils paroiſſent manquer. Ils ont beſoin de fer & d'outils pour le travail. Ils nous laiſſent le choix d'être payez en argent comptant, ou en beſtiaux & en fruits de leurs terres. Je ſçai qu'il y a dans cette Mer quantité de petites Iſles ; il faut qu'ils en habitent une. Dom Pedro ajoutoit, que ſon Prédéceſſeur avoit fait quelques tentatives inutiles pour parvenir à la connoiſſance de leur retraite, qu'il les avoit fait obſerver, & qu'en ayant retenu un jour quelques-uns priſonniers, il avoit employé les priéres & les menaces pour leur arracher leur ſecret ; mais que n'ayant pû ébranler leur fidélité & leur diſcrétion, il avoit pris le parti de les laiſſer tranquiles ; que depuis dix ans qu'il commandoit à Ste-Héléne, il tenoit auſſi la même conduite ; que leurs viſites étoient fort rares, depuis un certain tems ; qu'il y avoit environ un an, qu'une de leurs femmes avoit fait le voyage d'Europe ; qu'elle étoit venuë s'embarquer à Sainte-Héléne ſur un Vaiſſeau de paſſage, & qu'elle y étoit retournée après quelques

mois

mois d'abſence ; mais qu'il n'avoit pas eu la ſatisfaction de la voir & de lui parler, parce que ces gens, qui ſçavoient à peu près le tems de ſon retour, ayans paſſé quelques ſemaines à l'attendre, avoient diſparu avec elle au moment de ſon arrivée.

Quoique les relations du Gouverneur ne nous euſſent rien apris dont nous ne fuſſions bien informez, elles avoient ſoutenu notre eſpoir. Nous ne fûmes pas plutôt aſſurez qu'il nous vouloit aſſez de bien pour ſe prêter à nos deſſeins, que nous lui propoſâmes de nous accorder une de ſes plus grandes Barques, avec quelques Soldats armez, & quelques Matelots expérimentez pour nous conduire. Il y conſentit. Nous quittâmes Ste-Héléne. Nous paſſâmes plus de ſix ſemaines à parcourir toutes les parties occidentales de la Mer d'Ethiopie, au hazard de périr mille fois dans un ſi petit Bâtiment, qui étoit preſque ſans défenſe contre les vents & les flots. Nous viſitâmes quantité d'Iſles connuës, mais inhabitées, telles que Martin Vaz, Agoſta, Los Picos ; & nous en découvrîmes pluſieurs qu'on n'avoit point encore aperçuës. Le danger, qui augmentoit tous les jours par le dépériſſement de notre Barque, n'auroit pas ralenti l'ardeur de nos recherches, ſi nous n'euſſions eu, mes deux Compagnons & moi, que notre miſérable vie à ménager : mais nos Soldats & nos Matelots qui ſentoient le péril & qui en frémiſſoient continuellement, nous déclarérent qu'ils

étoient résolus de regagner Ste-Héléne. Ils nous representérent, qu'il y avoit peu d'aparence que l'Isle que nous cherchoins fût si éloignée ; qu'elle devoit être aux environs de Ste-Héléne, puisque nous confessions nous-mêmes que nous n'avions été que trois heures en Mer lorsque nous en étions sortis ; que c'étoit dans cette suposition, que le Gouverneur nous avoit prêté sa Barque, & qu il leur avoit donné ordre de nous accompagner. Il nous fut impossible de leur communiquer une étincelle de notre hardiesse & de notre résolution. Cependant, comme nous les avions payez si libéralement qu'ils avoient quelque affection à notre service, ils s'engagérent à seconder jusqu'à la fin notre entreprise, si nous pouvions nous procurer un Bâtiment sur lequel il y eût plus de sûreté pour eux & pour nous-mêmes. Nous revinmes ainsi de notre premiére Course, avec le chagrin de voir nos espérances plus reculées que jamais.

Dom Pedro fut affligé de l'inutilité de notre voyage. La longueur de notre absence lui en avoit fait prendre une meilleure opinion. Il étoit disposé à nous accorder tout ce qui dépendoit de lui pour nous en faire entreprendre un plus heureux ; mais il n'y avoit point un seul Vaisseau dans le Port, & toutes les autres Barques ne surpassoient pas la nôtre en grandeur. L'Isle de Ste-Héléne n'est point un lieu de commerce. Elle est située favorablement pour

les

les Vaiſſeaux qui ont fait le tour de l'Afrique en revenant des Indes Orientales ; & pour ceux qui retournent en Europe des parties les plus méridionales de l'Amérique ; elle ſe trouve ſur leur paſſage, & elle peut leur fournir toutes ſortes de rafraichiſſemens. C'eſt ce qui lui a fait donner le nom d'Hôtellerie de la Mer. Mais, à la réſerve des Bâtimens qui y paſſent quelquefois de cette maniére, il n'y a dans ſon Port qu'un petit nombre de Chaloupes & de mauvaiſes Barques. Le Gouverneur nous donna un conſeil, que nous euſſions pû goûter ſi nous euſſions eu moins d'impatience ; c'étoit d'attendre en repos que le beſoin amenât quelques Habitans de la Colonie à Sainte-Héléne. J'ordonnerai, nous dit-il, qu'on leur cache avec ſoin que vous êtes encore parmi nous. Ils ne ſe défieront de rien ; j'ai le ſecret d'un Phoſphore merveilleux, que je ferai attacher, ſans qu'ils s'en aperçoivent à la queuë de leur Chaloupe. Vous vous tiendrez prêts de ma Barque pour le moment de leur départ ; & j'eſpére que malgré l'obſcurité qu'ils choiſiſſent toujours pour partir, vous pourrez les ſuivre à quelque diſtance ſans les perdre de vûë. Cette eſpérance toute puérile & toute incertaine qu'elle étoit, fut le ſeul fondement de notre patience pendant plus de ſix mois. Mais, loin de pouvoir recueillir le fruit d'une ſi longue attente, nous eûmes le chagrin de ne voir même arriver perſonne de la Colonie dans toute cette eſpace, comme ſi-

ſi nos ennemis ſe fuſſent défiez que nous étions encore à Sainte-Héléne, & que leur haine eût cherché à nous éloigner d'eux, autant que l'amour nous portoit à nous en aprocher.

Nous étions preſque inceſſamment ſur le rivage, à tourner nos regards inquiets vers toutes les parties de la Mer où ils pouvoient s'étendre. Quelque éloigné que pût être l'objet de nos deſirs, nous n'euſſions guéres tardé à le découvrir, ſi la vivacité de nos yeux eût égalé celle de nos ſentimens. Un jour que nous étions dans cette occupation, nous aperçûmes un Vaiſſeau qui s'avançoit peſamment vers le Port. Il nous fut aiſé de remarquer qu'il avoit été battu de la tempête, & qu'il étoit menacé du naufrage. En effet, le Capitaine qui le commandoit ayant fait deſcendre quelques-uns de ſes gens dans ſa Chaloupe, les envoya promptement à la Ville, pour ſuplier le Gouverneur de lui faire donner du ſecours. Son Bâtiment faiſoit eau de toute part; à peine eſpéroit-il qu'il pût réſiſter juſqu'au Port. On fit partir ſur le champ toutes les Barques, pour recevoir l'Equipage & une partie des marchandiſes. Cette diminution de poid ayant ſoulagé conſidérablement le Vaiſſeau, il vint heureuſement ſurgir au rivage. C'étoit un Vaiſſeau Hollandois. Cependant, comme il n'étoit point en état de ſe remettre en Mer pour achever un auſſi long Voyage que celui de Hollande, ſur-tout avec une charge de deux cens mille écus; le Capitaine,

taine, qui ne vouloit rien risquer, prit le parti d'en faire construire un autre à Sainte-Héléne. Il ne manquoit point d'Ouvriers, & l'Isle fournit du bois excélent. Son dessein n'eut pas été plutôt publié, que je remerciai le Ciel de le lui avoir inspiré. Rien ne pouvoit être plus favorable au succès du nôtre. Je formai celui d'acheter son Vaisseau brisé, & d'employer une partie de notre argent à le faire réparer. Quelque délabré qu'il fût, je crus qu'il pourroit servir à des Voyages moins longs & moins dangereux que celui du Capitaine Hollandois; sans compter la différence du fardeau, qui le rendoit encore de meilleur usage. Je proposai cette idée à mes Compagnons. Ils l'aprouvérent. Je ne perdis pas un moment à conclure le marché avec le Capitaine, & par l'entremise du Gouverneur, nous composâmes fort raisonnablement. J'employai aussi tôt les Ouvriers au travail. On fut presque aussi long-tems à réparer le vieux Navire qu'à construire le nouveau; mais enfin, notre ardeur surmonta toutes les difficultez. Le Capitaine fit transporter sa cargaison & son canon, & il nous mit en possession de tout le reste.

J'aurois peine à vous exprimer avec quelle joye nous nous mîmes en Mer. Ce précieux Vaisseau faisoit non-seulement une partie de nos richesses, mais le fond de nos plus solides espérances. Nous obtînmes du Gouverneur quinze Soldats bien armez, avec huit Matelots; & nous étans fournis de

de vivres pour long tems, nous nous promîmes que si l'Isle de la Colonie n'étoit point un fantôme, & toute notre avanture une illusion, nous viendrions à bout de découvrir l'objet de tant de desirs & de recherches. Cependant, le Ciel ne nous a point encore permis d'en aprocher. Il y a près de trois mois que nous parcourons des Mers. Nous avons fait cent fois le tour de Sainte-Héléne, à cinq ou six lieuës de distance : rien ne s'est présenté à nos yeux. O Ciel! est-ce vous qui nous aveuglez par de rigoureux desseins, que nous ne sçaurions comprendre ; ou si vous laissez à la fortune la disposition de notre misérable destinée, qui nous tourmente sans relâche & sans pitié! Il y a donc trois mois que nous voguons au gré de quelque Puissance ennemie, qui nous pousse sans cesse du côté oposé à ce que nous cherchons : aujourd'hui proches de Sainte Héléne ; demain éloignez de cent lieuës, selon qu'il plaît aux vents, aux flots, aux tempêtes, & à la fortune. C'est par un orage extraordinaire que nous avons été poussez cette nuit sur votre route. Nous avons éprouvé pendant huit ou dix heures, ce que l'élément où nous sommes a de plus affreux & de plus terrible. Précieuse faveur néanmoins, & la plus douce que j'aye reçu dans toute ma vie, puisque je dois à cet accident la satisfaction de trouver un cher Frere, & le bonheur de l'avoir sauvé des mains de son Ennemi.

Bridge m'embrassa de nouveau, en finissant

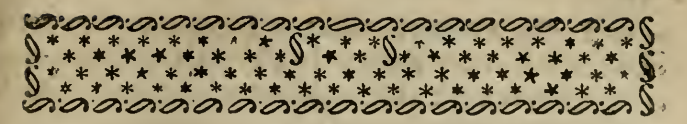
ſant ce recit; & ſon cœur auſſi attendri par ma preſence que par le ſouvenir de ſon infortune, ſe ſoulagea par une abondance de larmes, qui furent accompagnées des miennes. Il me raconta enſuite dans quel embarras il s'étoit trouvé en recevant la viſite du Capitaine *Will*. Il a commencé, me dit-il, par me demander ſi je retournois en Angleterre. Je me ſuis ſervi de cette queſtion comme d'une ouverture pour lui répondre. Je lui ai dit que c'étoit mon deſſein, ſi la fortune & le vent ne s'y opoſoient pas. Il m'a propoſé, ſans rien aprofondir davantage, de me charger d'un ennemi du Protecteur, qu'il avoit découvert dans ſon Vaiſſeau ; & il m'a révélé en peu de mots une partie des ſecrets que vous lui avez confiez. Sa perfidie m'a fait horreur. Mais plus j'étois porté à vous ſecourir, plus j'ai jugé qu'il étoit beſoin de diſſimulation. C'eſt ce qui m'a porté à vous traiter juſqu'à ſon départ avec quelque aparence de dureté. Mon cœur ſaignoit de votre inquiétude ; car quoique je n'euſſe été inſtruit qu'à demi par ce traître ; la nature m'avertiſſoit que c'étoit à mon cher Frere que j'allois être utile. Hélas ! je n'aperçois que trop qu'il n'eſt pas plus heureux que moi. Nous ſommes nez du même Pere ; nous portons le châtiment de ſes crimes. Mais mon recit, ajouta Bridge, a duré trop long-tems. Il me tarde de vous faire connoître Gelin & Johnſton, qui ſont ſurpris ſans doute de me voir renfermé depuis deux heures avec vous. Je vous prie de

com-

commencer à les aimer un peu, pour l'amour de moi, ces chers & fidèles Amis. Vous allez convenir, qu'ils méritent bien aussi votre affection pour l'amour d'eux-mêmes. Il les fit prier aussi-tôt de nous venir joindre.

J'ai donné à cette narration une étenduë qu'elle n'auroit point, si je l'eusse raportée sur le seul secours de ma mémoire J'avertis mes Lecteurs, qu'elle n'est point de moi. Elle est de mon Frere, qui a eu dans la suite assez de complaisance pour la mettre par écrit, à ma priére; & je n'ai fait que l'insérer dans mon Histoire. Ainsi, c'est lui-même effectivement qui a raconté ici sa propre avanture.





HISTOIRE DE Mr CLEVELAND.

LIVRE CINQUIE'ME.

QUOIQUE la presence continuelle de mes peines ne me laissât guére de goût pour la joye, le bonheur d'avoir rencontré un Frere si aimable, son recit, ses caresses, & l'attente de voir Gelin & Johnston, que je me representois sous une idée avantageuse, suspendirent ma tristesse pour quelques momens. Ils entrérent; & moi, pour marquer à Bridge que j'avois déja pour eux les sentimens qu'il desiroit, j'allai au-devant d'eux; & les embrassai avec un air d'ouverture & de tendresse qui les surprit. Ils regardérent Bridge pour lui faire connoître leur embarras: Rassurez-vous, leur dit-

dit-il en s'attendrissant de nouveau ; ce Captif est mon Frere. Je l'ai déja instruit de nos infortunes ; il m'aidera à reconnoître les obligations que je vous ai. Il fallut leur expliquer en peu de mots mon avanture ; & j'eus peine après cela à suffire à l'ardeur de leurs caresses & de leurs embrassemens. Gelin portoit dans ses yeux & dans ses mouvemens, tout ce que mon Frere m'avoit dit de sa vivacité. Il n'étoit pas besoin de me le nommer, pour me le faire connoître. En un moment, il fut aussi familier avec moi, que s'il n'eût point eu d'autre Compagnon toute sa vie. Ses maniéres étoient aisées, & sa figure prévenante. Johnston paroissoit plus timide & plus retenu. Il parloit peu, mais dans cette réserve il étoit aisé de remarquer un esprit judicieux, avec toutes les aparences d'un excélent naturel. Si vous êtes malheureux en amour, dis-je à mon Frere, vous êtes partagé bien heureusement du côté de l'amitié. Vos peines sont grandes, & vos consolations le sont aussi. Pour moi, tout est extrême dans mon infortune ; & je n'y vois ni adoucissement, ni reméde.

Il me répondit, qu'il ne connoissoit point encore assez mes peines, pour me proposer des remédes ; mais que si je croyois l'amitié propre à les adoucir, c'étoit une consolation que j'allois avoir desormais comme lui. Ses compagnons me dirent aussi mille choses obligeantes, sur le fond

que

que je devois faire ſur leurs ſervices & ſur leur affection. Je voyois bien qu'ils pouvoient m'être utiles ; mais les ſervices que je pouvois attendre d'eux étoient d'une nature à n'oſer preſque leur demander. Il eut fallu premiérement, que, ſans écouter trop la prudence, & ſans conſidérer le mauvais état de leur vaiſſeau & l'inégalité du nombre, ils m'euſſent prêté leur ſecours pour délivrer Madame Lallin des mains du perfide Will. Le ſort de cette bonne Dame me touchoit juſqu'au fond du cœur, & j'aurois cru une partie de mon ſang bien employée pour lui procurer la liberté. Au défaut de cette premiére faveur, que je ne pouvois les preſſer raiſonnablement de m'accorder, j'aurois ſouhaité qu'ils m'euſſent conduit ſur ſes traces juſqu'à la Jamaïque, pour me plaindre au Gouverneur Anglois de la violence du Capitaine Will, & lui demander juſtice. Enfin, cette ſeconde démarche n'étant point encore ſans danger, parce que le Capitaine Will, qui ſçavoit tous mes deſſeins, ne manqueroit point de prévenir contre moi le Gouverneur ; j'aurois voulu du moins qu'ils m'euſſent conduit à la Martinique, où j'eſpérois de pouvoir trouver encore Mylord Axminſter ; & qu'ils ſe fuſſent joints à ce Seigneur & à moi, pour ſauver d'abord Madame Lallin, & pour favoriſer enſuite l'exécution des ordres du Roi. Voilà les ſeuls ſervices qui convenoient à mes peines, & qui pouvoient les adoucir.

Mais

Mais quelle aparence de les obtenir, ou de pouvoir même les propoſer? Mon frere & ſes amis avoient leurs propres infortunes, qu'ils croyoient auſſi preſſantes que les miennes. Ils avoient beſoin, comme moi, d'aſſiſtance & de conſolation ; & ils attendoient peut-être de moi les ſecours que je penſois à leur demander. Cependant, je pris le parti de les ſonder dès le premier jour, & de leur laiſſer entrevoir quelque choſe de mes deſirs, ne fut-ce que pour leur ôter l'eſpérance que je puſſe conſentir à les accompagner long-tems. Je leur apris les motifs de mon départ de France ; les raiſons d'honneur & d'amour qui m'apeloient à la ſuite du Vicomte d'Axminſter ; les obligations que j'avois à Madame Lallin, qui ne me permettoient pas de tarder à la ſecourir ; enfin la réſolution déterminée où j'étois de profiter des premiéres occaſions de continuer ma route vers l'Amérique. Il eſt bien triſte pour moi, leur dis-je, que la ſatisfaction de vous voir me ſoit ravie preſque auſſi-tôt qu'elle m'eſt accordée ; mais je me dois aux plus indiſpenſables & aux plus ſaints de tous les engagemens. Comparez ma ſituation à la vôtre. Vous brûlez d'ardeur de revoir des épouſes dont vous êtes ſûrs d'être aimez, pour leſquelles vous n'apréhendez rien, & dont l'abſence eſt la ſeule raiſon qui vous afflige. Il ne vous manque qu'un heureux coup de vent, qui vous pouſſe ſur les bords de leur Iſle. Vous êtes ſûrs, dites-

dites-vous, ou de les enlever la nuit, ou de les obtenir de jour à force ouverte ; vous n'êtes point allarmez des obſtacles ; vous n'avez beſoin que d'un peu de patience, pour découvrir ce qui ne ſçauroit échaper tôt ou tard à vos recherches. Heureux Amans! de quoi accuſez-vous donc la Fortune & l'Amour ? C'eſt à moi, que les plaintes conviennent. Je cherche mon Epouſe : hélas! je lui donne un nom qu'elle n'a point encore. Si j'étois aſſuré du moins qu'elle dût le porter quelque jour ! Je la cherche, & je ſuis ſûr de la trouver irritée. J'ignore ſi mes juſtifications auront le pouvoir de l'apaiſer. Son pere me hait & me mépriſe ; la mort me ſeroit moins inſuportable, que ſon mépris & ſa haine. Quelle voye prendrai je pour le retrouver, & pour me remettre dans ſon eſtime ? Le Ciel m'en avoit offert une, dans cette Dame généreuſe qui étoit la compagne de mon voyage : j'ai perdu ſon ſecours par une perfidie ſans exemple. J'ai peut-être à me reprocher ſon malheur, auquel elle s'eſt expoſée en partie par tendreſſe & par eſtime pour moi. Je ſuis un ingrat & un miſérable, ſi je perds un moment pour la ſecourir, & ſi je préfére quelque choſe à un devoir ſi juſte. Ainſi, voyez quel doit être le deſordre de mon cœur, & la diviſion de mes ſentimens ; apelé de deux côtez par l'amour, l'honneur, & la reconnoiſſance, & retenu ici par la preſence & l'amitié d'un frere que je ne quitterai qu'avec un mortel regret.

Bridge

Bridge me répondit, qu'il concevoit aisément que mes peines ne devoient point être inférieures aux siennes, & qu'il étoit vivement affligé de ne se trouver capable de rien pour ma consolation. Je fus fâché qu'il eut compris si mal le but de mon discours. Peut-être n'aurois-je osé m'expliquer plus clairement, si Gelin ne m'en eût donné l'occasion, en me proposant de les accompagner à la recherche de leur Isle. Je ne sçaurois me persuader, me dit-il, que nos efforts soient toujours inutiles. J'explique même votre rencontre comme un heureux présage. Nous touchons peut-être au moment de voir ce que nous cherchons. Or si ce bonheur arrive aussi-tôt que je l'espére, je consens de bon cœur à remonter en Mer avec vous, & à vous seconder dans toutes vos entreprises. Bridge & Johnston me firent la même promesse. Ils ajoutérent, que leurs Epouses seroient du voyage, & que nous pourrions nous établir tous ensemble dans quelqu'une de nos colonies, ou retourner de compagnie en Europe.

Je baissai les yeux en silence en méditant sur ce projet. Bridge s'aperçut bien que je ne le goutois point, & il m'en demanda la raison. Je lui dis naturellement, qu'il m'étoit impossible d'y consentir. Mais, reprit-il, où espérez-vous trouver un Vaisseau qui vous porte en Amérique ? Je lui répondis : cher Bridge, je ne vous cacherai pas

pas mes eſpérances : je les fonde ſur votre généreuſe amitié, & ſur celle de vos compagnons. Un délai de quelques mois ne ſçauroit mettre de changement dans votre ſort & dans celui de vos Epouſes. Elles vous aiment ; l'Amour vous les conſerve ; elles vous ſeront fidèles. Je vous conjure d'interrompre vos recherches pendant quelques jours, pour me conduire à la Martinique. Attendez, continuai je en levant la voix, pour prévenir le premier mouvement qui les eût pu porter à rejetter ma demande, mes chers Amis, attendez ; & ne refuſez pas d'entendre mes raiſons. Bridge & Johnſton, vous êtes Anglois, vous êtes dans le parti du Roi Charles, notre légitime Souverain ; ſongez quel honneur vous pouvez vous acquérir, & à quelles récompenſes vous devez vous attendre en vous employant avec Mylord Axminſter à l'avancement de ſes intérêts. Ce Seigneur a beſoin d'être ſoutenu par des perſonnes de réſolution. Le courage fera plus que le nombre En Amérique, vingt braves Soldats font une armée. Vous pouvez ainſi rendre au Roi, & à toute l'Angleterre, un ſervice de la derniére importance, & cela ſans vous expoſer beaucoup : car Mylord Axminſter eſt aimé dans nos Colonies ; il lui ſuffira de ſe preſenter pour être obéï, & à vous, de le conduire & de l'accompagner. Il ne ſera pas plûtôt reconnu dans ſa Commiſſion, qu'il vous accordera la liberté de retourner à votre entrepriſe,

avec tous les ſecours qui pourront vous en aſſurer le ſuccès ; & je m'engage à retourner moi-même alors avec vous. Conſidérez, que ce que je vous propoſe eſt auſſi avantageux, que facile. Gelin n'eſt pas Anglois ; mais il eſt généreux, & en travaillant pour ſa gloire, il voit bien qu'il travaillera auſſi pour ſa fortune, & par conſéquent pour celle de ſon Epouſe. Si le ſouvenir de Madame Riding, continuai-je en m'adreſſant à Bridge, pouvoit ajouter quelque choſe à de ſi grands motifs, je vous parlerois de la tendreſſe infinie qu'elle a pour vous, & de la reconnoiſſance que vous lui devez. Quelle joïe ne lui cauſeroit point votre preſence, & quelle occaſion plus favorable aurez-vous jamais de ſatisfaire à une partie de vos obligations pour le ſoin généreux qu'elle a pris de votre enfance ?

Je ne ſçai ſi ce fut la force de ces raiſons, ou le ton de mes paroles, qui fit impreſſion ſur Bridge ; mais je remarquai qu'il réfléchiſſoit profondément ſur ce qu'il avoit entendu. Gelin fut le premier à répondre, qu'il trouvoit de la ſolidité dans ma propoſition ; & que, ſans compter l'honneur de rendre un ſervice conſidérable au Roi d'Angleterre, & la ſatisfaction de m'obliger, il croyoit, comme je l'avois dit, que je leur ouvrois une voye de fortune & d'établiſſement. Ils s'accordérent enfin tous trois à penſer la même choſe ; & la ſeule difficulté qui parut les arrêter, fut la longueur du tems qu'une telle entrepriſe ſembloit demander.

Ils

Ils en revinrent à me presser de retourner avec eux vers leur Isle, & d'employer encore à leurs recherches un certain nombre de jours que nous limiterions; au bout desquels, si le Ciel ne les favorisoit pas plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors, ils me donnoient leur parole de me conduire à la Martinique, & de seconder Mylord Axminster dans tous ses desseins. Cette spécieuse promesse ne m'ébranla point. Je renouvelai mes instances, & je leur representai si vivement la différence de nos situations, c'est à-dire, le peu de risque qu'il y avoit pour eux à différer leur recherche, & l'importance dont il étoit pour Mylord d'être promptement secouru, qu'ils se rendirent à mes desirs & à mes sollicitations. Charmé de cette victoire, je les enflâmai par de nouveaux motifs; & pour ne pas laisser à leur ardeur le tems de se refroidir, je les engageai à tourner leurs voiles sur le champ vers l'Amérique. Leurs Matelots & leurs Soldats marquérent d'abord quelque mécontentement de notre résolution; mais il nous fut aisé de les apaiser, en leur promettant des récompenses proportionnées à leurs services.

Bridge & ses Compagnons me firent valoir infiniment le sacrifice qu'ils m'avoient fait. Je confessai volontiers, qu'il surpassoit toutes les marques qu'ils pourroient recevoir de la reconnoissance de Mylord Axminster & de la mienne. Cependant il étoit vrai dans le fond, qu'ils ne pouvoient prendre de parti plus avantageux, à ne consul-

ter même que leurs ſeuls intérêts. Ils eurent lieu de le reconnoître encore mieux dans la ſuite, & de ſe reprocher l'inconſtance qui les fit changer de réſolution. Nous voguâmes avec un vent ſi favorable, que nous n'employâmes point un mois à gagner la Martinique. Notre Pilote n'avoit, malheureuſement, qu'une connoiſſance incertaine de ces Mers, & des Iſles dont elles ſont remplies. Il ſçavoit la ſituation de la Martinique; mais n'en ayant jamais fait le voyage, il n'en connoiſſoit point les côtes ni les ports: de ſorte qu'au lieu de prendre ſa route vers la partie occidentale de cette Iſle, qui étoit alors la ſeule habitée par les François, il tourna tout-à-fait vers l'Orient, qui étoit encore un côté deſert, ou peuplé ſeulement de Sauvages. On les nomme communément *Caraïbes*. Après un circuit de cinq ou ſix heures autour de la côte, nous arrivâmes à l'embouchure d'une belle riviére, au long de laquelle les yeux pouvoient s'étendre fort loin dans les Terres. Nous y entrâmes ſans balancer, & la campagne nous offrant des deux côtez des perſpectives fort riantes, nous ne doutâmes point que ce quartier de l'Iſle ne fût un des plus habitez. Il l'étoit en effet, mais par les Caraïbes. Ces Peuples ſont cruels: il n'y eut qu'un bonheur extrême, qui put nous faire échaper de leurs mains. Comme la riviére ſe retréciſſoit à meſure que nous avancions, le Pilote qui craignoit que nous n'y trouvaſſions point par-tout aſſez d'eau,

nous

nous conſeilla de prendre terre ſur l'une ou l'autre rive, & de chercher à pied des traces d'hommes & des marques d'habitation. Son conſeil fut ſuivi : Johnſton demeura ſeul ſur le Vaiſſeau, avec les Matelots & ſix Soldats, & nous en ſortîmes bien armez, au nombre de douze. Nous ſuivîmes le bord de la riviére environ l'eſpace d'une lieuë, toujours perſuadez qu'un païs ſi agréable ne pouvoit être ſans quelque Colonie de l'Europe ; une multitude de cabanes, que nous découvrîmes dans un vallon, nous confirma agréablement dans cette penſée. Notre ardeur à marcher redoubla, & nous fûmes en un moment à portée de diſtinguer ce que nous n'avions aperçu qu'avec confuſion dans l'éloignement. Je ſuis trompé, nous dit un de nos Soldats, ſi ces cabanes ne ſont point habitées par des Sauvages. Il nous aſſura qu'ayant fait pluſieurs fois le voyage d'Amérique, il connoiſſoit la ſtructure de leurs logemens. Cet avis nous engagea à nous tenir ſur nos gardes. Nous continuâmes néanmoins d'avancer, juſqu'à ce que nous aperçûmes pluſieurs hommes nuds, que nous reconnûmes alors clairement pour les Habitans naturels de l'Iſle.

Ils prirent la fuite à notre vuë. Nous étions ſi bien armez, que nous n'apréhendions point des gens qui nous paroiſſoient ſans défenſe. Ainſi nous réſolûmes d'entrer dans l'habitation, & de nous informer par des ſignes, ſi nous ne pouvions nous faire en-

tendre autrement, de quel côté il falloit chercher l'établissement des François. A cinquante pas des premiéres cabanes, nous passâmes une haye qui bouchoit l'entrée d'une grande prairie, au milieu de laquelle l'habitation étoit placée. Nous étions sans défiance, lorsqu'en tournant la tête au long de la haye, du côté intérieur de la prairie, nous découvrîmes plus de deux cens Sauvages qui étoient assis tranquilement, & qui se levérent en poussans un grand cri, lorsqu'ils nous eurent aperçus. Toute notre résolution ne nous empêcha pas d'être effrayez. Quoique nuds, la plûpart avoient des armes. C'étoient des arcs, & de grands bâtons pointus, à peu près semblables à nos piques. Ils furent quelque tems à nous considérer, sans faire le moindre mouvement. Leur embarras étoit peut-être égal au nôtre, car nous demeurâmes de notre côté aussi immobiles qu'eux. Cependant, comme il falloit prendre une résolution, & que ce soin paroissoit me regarder, puisque c'étoit pour me rendre service que mes Compagnons se trouvoient exposez au danger, je leur dis : Je crois qu'il y a un milieu à prendre ici, entre l'abattement & la témérité. Il faut voir s'il y a quelque chose à espérer de l'humanité de ces Sauvages. Je me charge volontiers d'aller à eux. Tenez vos armes en état, & ne quittez point la place où vous êtes. Ils ne s'allarmeront point sans doute, lorsqu'ils me verront venir seul, avec des aparences tranquiles. Je n'attendis pas

pas la réponse de mes Compagnons, parce que j'apréhendois à tout moment qu'il ne prît envie aux Sauvages de fondre sur nous. Nous n'étions éloignez d'eux que de vingt pas Je m'avançai. Peut-être aurois-je eu moins d'assurance, si j'eusse eu le tems de faire plus d'attention au péril. Je conservai néanmoins assez de presence d'esprit pour observer en marchant la contenance des Sauvages, qui ne me parut point menaçante; & je découvris parmi eux un homme couvert d'une longue robbe noire, que je crus reconnoître pour un Européen. Les ayant abordé, je les saluai par une profonde inclination. Ils s'assemblérent en un instant autour de moi, & ils tâtérent mes mains & mes habits, comme pour s'assurer que je n'avois point de mauvaises intentions. Je tâchai de me faire entendre par divers signes: ils me répondoient sans doute dans leur langage; mais je ne pouvois rien démêler à des sons, qui ne me paroissoient pas même articulez. L'homme vêtu de noir, qui avoit passé quelque tems à me considérer, s'aprocha de moi, & je fus surpris de l'entendre me demander en François, de quelle Nation j'étois, & si je sçavois sa Langue? Je la sçai, lui dis-je, & je regarde votre rencontre comme un bonheur extrême. Aprenez moi ce que nous avons ici à craindre, ou à espérer. Il me répondit, qu'il y avoit peu de fond à faire sur le caractére farouche & capricieux des Peuples de l'Isle, & qu'il admiroit notre hardiesse, de nous être ha-

zardez à venir parmi eux en ſi petit nombre. La vôtre eſt bien plus grande, repris je, puiſque vous y êtes ſeul, & que vous paroiſſez vivre ſans crainte avec eux. Il m'aprit, qu'il étoit Miſſionnaire François, & que le deſir de donner quelques idées de Chriſtianiſme à ces Peuples barbares, lui faiſoit compter pour rien les périls auſquels ſa vie étoit expoſée à tout moment. J'admire votre zèle, lui dis-je, ſi vous n'avez point d'autre intérêt en vuë que celui de la Religion. Mais étendez votre charité juſqu'à nous, & tâchez de nous concilier l'eſprit de vos Sauvages. Dites-leur, que nous ne leur demandons rien, & que nous n'avions point d'autre deſſein que de ſçavoir d'eux où ſont les habitations des François.

Il ſe mit à diſcourir avec eux pendant quelques momens, & revenant à moi, il me rendit un fort bon compte de ſa négociation. Il avoit obtenu d'eux qu'ils me laiſſeroient retourner avec lui vers mes Compagnons, pour nous informer lui-même de ce que nous deſirions d'aprendre; & qu'ils nous permettroient de regagner notre Vaiſſeau, ſans nous faire la moindre inſulte. Je les quittai avec le Miſſionnaire, qui voulut m'accompagner. Gelin, charmé de rencontrer un homme de ſa Nation, vouloit l'interroger ſur quantité de choſes qui euſſent allongé beaucoup notre entretien; mais cet honnête-homme, qui connoiſſoit le naturel des Sauvages, & qui ne nous croyoit

pas

pas encore échapez tout-à-fait du péril, nous conſeilla de profiter promptement de l'heureuſe diſpoſition où il les avoit mis, en nous faiſant entendre qu'elle pouvoit changer. Nous nous contentâmes alors de lui demander quelques lumiéres ſur la ſituation de la Colonie Françoiſe; & par un bonheur que nous n'eſpérions point, ſes réponſes ſervirent à nous éclaircir ſur le principal objet de notre voyage. Après nous avoir dit que le Fort-Royal, qui étoit alors la plus conſidérable habitation des François, ne pouvoit nous échaper ſi nous continuyions de côtoyer l'Iſle, il nous aprit, que n'en étant parti lui-même que quinze jours auparavant, il y avoit vû arriver un Vaiſſeau de France, ſur lequel étoit un Seigneur Anglois avec ſa famille. Il étoit clair, que ce ne pouvoit être un autre que Mylord Axminſter. Cette penſée me cauſa toute la joye qu'on peut s'imaginer. Je me hâtai de faire une infinité de queſtions au Miſſionnaire. Quoiqu'il ne fût point informé des deſſeins du Vicomte, ni du terme de ſon voyage, il nous rendit un ſervice ineſtimable, en nous aprenant que ce Seigneur avoit trouvé, peu de jours après ſon arrivée au Fort-Royal, un Vaiſſeau Eſpagnol ſur lequel il s'étoit embarqué pour l'Iſle de Cube. La Martinique n'avoit rien après cela, qui pût nous arrêter. Je remerciai cent fois le Miſſionnaire, & je preſſai mes Compagnons de retourner au Vaiſſeau. Nous n'eûmes point de peine à le retrouver. Gelin

eût souhaité que son Compatriote nous eût accordé son entretien jusqu'au bord de la riviére ; mais il nous refusa cette faveur, pour nous rendre un service plus important. La connoissance qu'il avoit des Sauvages, lui fit craindre qu'ils ne nous laissassent point retirer aussi tranquilement qu'ils l'avoient promis ; & il crut devoir retourner à eux, pour les entretenir dans les sentimens où il avoit tâché de les mettre.

Nous remontâmes en mer avec l'espérance presque certaine de joindre Mylord Axminster à la Havana, qui est la Capitale de l'Isle de Cube. L'éloignement n'étoit point extrême, & suivant le raport du Missionnaire, il n'avoit pas sur nous plus de quinze jours d'avance. Je conçus aussi-tôt par quel motif il avoit pris le parti de se rendre à la Havana. Il espéroit y trouver encore l'ancien Gouverneur, Pere de son Epouse, & tirer peut-être de lui quelques secours pour l'exécution de ses entreprises. Mes vœux ardens nous obtinrent du Ciel un tems favorable. Nous gagnâmes la Havana, & nous fûmes reçus sans difficulté dans le Port. Mais ce n'étoit que la moindre partie de mes desirs, & le succès m'en devint fort indifférent, lorsque je ne vis point l'autre accomplie. Mylord étoit venu dans l'Isle ; il en étoit déja parti. Nous aprîmes cette triste nouvelle, en touchant la Terre. Mon sang se glaça tout-d'un coup, & je tirai un mauvais augure de ce premier renversement de mes espérances.

Nous

Nous entrâmes néanmoins dans la Ville. *Dom Francisco d'Arpez* en étoit encore Gouverneur. Nous demandâmes l'honneur de lui être presentez, & il nous reçut humainement. Je lui dis que je cherchois son Gendre. Je suis aussi fâché qu'il soit parti d'ici, me répondit-il, que vous l'êtes de ne l'y pas trouver. J'ai fait mille efforts inutiles pour le retenir. Dom Francisco ne s'expliqua ainsi d'abord que d'une maniére vague : mais m'étant ouvert à lui davantage lorsque j'eus reconnu qu'il étoit bien disposé pour Mylord, il ne fit pas difficulté de m'aprendre ce qui s'étoit passé entre ce Seigneur & lui, dans le peu de séjour qu'il avoit fait à la Havana. Je l'ai vu arriver avec joye, me dit-il ; & quoique je dusse peut-être conserver encore quelque ressentiment de l'ancien outrage qu'il m'a fait en enlevant ma Fille, sa presence, & les caresses de la petite Fanny, m'ont fait tout oublier. Il m'a raconté ses malheurs, & le dérangement de sa fortune ; je lui ai offert ici un azyle, avec la moitié de mon bien ; mes instances & mes offres n'ont point été capables de le retenir. Il m'a parlé de je ne sçai qu'elle Commission dont il s'est chargé pour le service du Roi son Maître, & il m'a proposé de lui donner quelque secours d'armes & Soldats. Mais outre que je n'ai point ici presentement de Vaisseaux de guerre dont je puisse disposer, je n'ai pas cru que, sans un ordre particulier de mon Roi, il me fût permis de

rien entreprendre au préjudice de la République d'Angleterre, qui eſt alliée maintenant à l'Eſpagne. Mon refus l'a chagriné. Il a pris l'occaſion d'un Vaiſſeau François qui faiſoit voile vers le Nord, pour ſe remettre en mer, après avoir tiré promeſſe du Capitaine qu'il relâcheroit dans quelqu'une des Colonies Angloiſes dont ſon Pere étoit autrefois Gouverneur. Je n'ai pu lui faire changer cette réſolution, ajouta Dom Franciſco, quoique je lui en aye repreſenté tous les dangers ; & je n'ai pas réuſſi mieux à lui perſuader de me laiſſer du moins ſa Fille, qui n'eſt guéres propre à l'accompagner dans une entrepriſe ſi périlleuſe.

Quoi ! dis-je au Gouverneur, vous ne ſçavez point à quel Port il avoit deſſein d'aborder, ni quelle route nous devons prendre pour ſuivre ſes traces ? Il m'aſſura qu'il l'ignoroit entiérement ; mais que, ſuivant ſes conjectures, il s'arrêteroit dans quelque partie de la Floride Angloiſe, & qu'il s'imaginoit que ce ſeroit à la Caroline ou dans la Virginie, à moins qu'il ne prît le parti d'aller droit juſqu'à la Nouvelle Angleterre. Des lumiéres ſi peu certaines ne pouvoient ſervir qu'à augmenter notre embarras. Ce fut néanmoins l'unique éclairciſſement que nous tirâmes dans l'Iſle de Cube. En redoublant mon inquiétude, elles enflâmérent mon ardeur ; & ſans penſer à faire un plus long ſéjour à la Havana, je preſſai mes Compagnons de remettre promptement à la voile. Nous gagnerons le

ſe continent, leur dis-je, & nous moüillerons à chaque Port pour y prendre langue. Il ne me parut point, le premier jour, qu'ils fuſſent éloignez de ce ſentiment. Nous nous retirâmes le ſoir, dans le deſſein de remonter dès le lendemain en mer. Si je paſſai une nuit inquiéte & agitée, ce ne fut point la crainte de leur infidélité qui cauſa mon inſomnie ; je n'en avois jamais eu la moindre défiance : au contraire, le fond que je faiſois ſur leur amitié, étoit ma ſeule conſolation ; & je ne me croyois point encore haï du Ciel, puiſqu'il me laiſſoit trois Amis généreux & fidèles. Cependant, ſoit qu'ils euſſent déja commencé à ſe repentir du voyage qu'ils avoient entrepris, ſoit qu'ils fuſſent effrayez de la longueur & de l'incertitude de la nouvelle route que je leur propoſois, ils prirent cette nuit même la plus cruelle de toutes les réſolutions. Ce fut Gelin qu'ils députérent au matin pour me l'annoncer.

Il entra ſeul dans la chambre où j'avois couché. Après un prélude de civilitez Françoiſes, il me déclara, qu'il étoit chargé par ſes Compagnons de me marquer le regret qu'ils avoient de ne pouvoir m'accompagner plus long-tems. C'étoit pour eux, me dit-il, un ſi mortel chagrin, qu'ils avoient paſſé toute la nuit à délibérer de quelle maniére ils devoient m'aprendre cette fâcheuſe nouvelle, & qu'ils avoient ſenti tous la même répugnance à en accepter la commiſſion. Mais l'état de leur propre

fortune,

fortune, & l'importance extrême dont il étoit pour eux de ne pas différer trop longtems à retourner à la recherche de leurs Epoufes, ne leur permettoit pas de s'engager dans une entreprife auffi douteufe & d'une auffi longue durée que la mienne. Ils m'offroient leur bourfe, & tous les fecours qu'ils étoient capables de m'accorder dans l'indigence où ils fe trouvoient eux-mêmes. S'ils étoient affez favorifez du Ciel pour voir exaucer leurs defirs, ils me promettoient de reprendre la route d'Amérique avec leurs Epoufes, & de fe rendre au lieu qu'il me plairoit de leur affigner, pour me fervir de tout leur pouvoir, & aux dépens même de leur vie. Enfin, dans la néceffité où ils étoient de me quitter, ils feroient au defefpoir fi je ne leur faifois point la juftice de reconnoître, que c'étoit la raifon & l'honneur qui leur impofoient cette loi; & fi je ne confervois pas pour eux autant d'eftime & d'affection qu'ils m'en promettoient pour tout le refte de leur vie.

J'écoutai l'éloquent Gélin avec un ferrement de cœur, dont tous mes efforts ne purent lui cacher qu'une partie. Je lui demandai fi fa réfolution étoit bien certaine, & fi fes Compagnons penfoient comme lui. Elle eft inébranlable, me répondit-il vivement, & nous penfons tous de la même maniére. Le ton feul dont il fit cette réponfe, me perfuada qu'il étoit auteur du deffein, comme il en avoit été l'interpréte; & j'avoue que je conçus dès ce moment con-

tre

tre lui une averſion, qu'il m'a été enſuite impoſſible de ſurmonter. On verra combien j'ai eu depuis de nouvelles raiſons de l'augmenter, & de quels accidens funeſtes elle a été l'occaſion. Je n'ajoutai ni plaintes, ni priéres, à la queſtion que je lui avois faite; mais continuant toujours de compter beaucoup ſur Bridge, dont le caractére s'accordoit mieux avec le mien, je me rendis à ſa chambre, où je le trouvai avec Johnſton. Il vint au-devant de moi, d'un air triſte & attendri. Accuſez-en votre mauvais ſort & le mien, me dit-il en m'embraſſant; & croyez qu'après ma chére Epouſe, vous êtes ce que j'aime le mieux. Je vais périr pour elle, s'il eſt néceſſaire; mais tout ce qui me reſtera de ſang & de force après l'avoir délivrée, comptez que je l'employerai à votre ſervice. Que dites-vous? interrompis-je: hélas! je ne vous demande pas tant. Mes intérêts n'ont pas beſoin d'un ſecours qui puiſſe vous coûter du ſang. Qu'ai-je à ſouhaiter de vous pour moi-même? que vous me conduiſiez ſeulement dans quelque lieu d'où je puiſſe eſpérer de me rendre auprès de Mylord Axminſter. Si je vous ai propoſé quelque choſe de plus dangereux, c'eſt pour l'intérêt de votre Roi, c'eſt pour votre propre honneur & pour votre avantage. Cette glorieuſe entrepriſe a-t'elle des difficultez qui vous épouventent? Renoncez-y, à la bonne heure. Mais pourquoi refuſeriez-vous d'achever ce que vous avez commencé

en

en ma faveur ? Il ne vous reste presque rien à faire. Aidez-moi du moins à gagner le continent. Mettez-moi dans le premier Port de la Caroline. Je vous rends alors votre foi & vos promesses. Vous m'abandonnerez sans infidélité. Mais l'honneur & l'amitié vous permettent-ils de me laisser dans cette Isle ? Cher Bridge ! ajoutai-je en l'embrassant tendrement, êtes-vous encore mon Frere ? Est-ce-là ce que j'attendois de votre générosité & de votre affection ?

Gelin, qui avoit été peut-être un peu piqué de ce que je l'avois quitté si brusquement dans ma chambre, prit la parole avec feu, sans laisser à mon Frere le tems de me répondre. Il me demanda quel sujet j'avois de me plaindre, & si je ne devois pas être satisfait de ce qu'ils avoient fait jusqu'alors pour mon service ? N'avoient-ils pas fait violence à leur plus chére inclination, en interrompant la recherche de leurs Epouses ? N'avoient-ils pas oublié leurs propres intérêts, pour s'attacher aux miens, qui n'étoient ni plus pressans, ni d'une autre nature que les leurs ? Nous devions trouver Mylord Axminster à la Martinique, je ne leur avois pas proposé d'abord d'aller plus loin ; ils avoient eu néanmoins la complaisance de pousser jusqu'à la Havana : de quoi pouvois-je les accuser ? S'étoient-ils engagez à parcourir toutes les Côtes de l'Amérique, & à m'accompagner jusqu'au fond de la Nouvelle Angleterre, où je ne manquerois pas de vouloir être con-

duis

duit si nous ne rencontrions point Mylord sur la route ? Quand ils eussent pu négliger jusqu'à ce point leurs chéres Epouses, le mauvais état de leur Vaisseau leur permettoit-il raisonnablement de recommencer un voyage de six ou sept cens lieuës sur tout vers les Mers du Nord, où la Navigation est plus difficile ? Non, non, mon cher Monsieur Cléveland, ajoûta le disert Gelin en branlant la tête, vous n'avez point de reproches à nous faire, & peut-être avez-vous quelques actions de graces à nous rendre. Considérez que nous sommes Amans, comme vous, & que nous avons les mêmes empressemens & les mêmes desirs. Nos devoirs ont même quelque chose de plus indispensable que les vôtres : il est question de nos Epouses ; & votre inquiétude n'est que pour une Amante. Pour ce qui regarde le Roi d'Angleterre, nous aurions souhaité de pouvoir être utiles à ses intérêts ; mais il nous est encore moins possible de rendre service à lui qu'à vous. Il nous tiendra compte de notre bonne volonté, s'il peut sçavoir quelque jour combien elle étoit sincére.

Après une explication si nette & si positive, je sentis bien qu'il me restoit peu de choses à espérer. Bridge entreprit néanmoins d'adoucir ce que la réponse de Gelin avoit eu de trop dur. Il me fit des excuses, il m'embrassa plusieurs fois, il répandit mêmes des larmes ; & il m'offrit pour conclusion, de passer encore la Mer de Bahama, &

& de me conduire jusqu'à la pointe de la Presqu'Isle de Tegesta, d'où je pouvois pénétrer par terre jusqu'au fond du Continent. Ma douleur & un juste sentiment de fierté, me firent prendre le parti de refuser cette offre; d'autant plus que la Presqu'Isle étant habitée par les Espagnols, & sa distance de l'Isle de Cube, n'étant que d'environ trente lieuës, je comptois de trouver facilement à la Havana l'occasion d'un Vaisseau pour le passage. Partez, leur dis-je, je ne puis vous retenir malgré vous: mais si je juge bien de la situation de votre fortune, & de vos véritables avantages, le parti que vous prenez ne vous paroîtra pas toujours le meilleur, & vous regretterez peut-être quelque jour de m'avoir manqué de parole. Ils vouloient entrer de nouveau en justification, & me prouver qu'ils avoient rempli toute l'étenduë de leur promesse; mais je me retirai aussi-tôt en refusant de les entendre. Ils me laissérent seul dans ma chambre, pendant quelques momens. J'étois résolu de les laisser passer, sans les voir davantage. Cependant Bridge se presenta à ma porte un moment après. Il me renouvela d'un air triste, les assurances du regret qu'il avoit de me quitter; & il me pria de lui accorder deux choses, sans lesquelles il se croiroit, me dit il, le plus coupable & le plus malheureux de tous les hommes. L'une étoit de recevoir cent pistoles qu'il m'offroit pour faciliter mon voyage; & l'autre, de lui marquer exactement

ment dans quel lieu du Monde il pouvoit se flâter de me rejoindre, aussi-tôt qu'il auroit réüssi dans la nouvelle recherche qu'il alloit entreprendre. Je n'acceptai son argent qu'après de longues instances. Pour sa seconde priére, je le fis convenir qu'il m'étoit impossible d'y satisfaire. Je vois moins clair que vous, lui dis-je, dans la destinée qui m'attend. C'est le hazard qui va régler ma course; & je n'ai rien de certain à attendre, que beaucoup d'inquiétudes & de nouvelles douleurs. Adieu donc, reprit-il avec un air de tristesse dont je fus touché: je souffre mortellement de la nécessité de vous quitter; mais mon cœur se doit tout entier à l'amour. Si le Ciel me prépare quelque bonheur, je ne lui demande que celui de vous revoir après avoir retrouvé mon Epouse. Ils partirent le même jour. Dans le fond, je crus leurs regrets sincéres. L'engagement qui les apelloit, étoit plus fort que toutes les loix & que toutes les promesses. Je jugeai d'eux par moi-même: quelle raison assez forte, quel pouvoir eût été capable de me faire perdre de vûë un seul moment Mylord Axminster & sa Fille?

Je demeurai donc seul à la Havana, avec ce motif pour me consoler, que j'étois libre du moins, & que je pouvois prendre les mesures qui conviendroient le mieux à mes desseins. Je faisois beaucoup de fond sur la bonté du Gouverneur. Ce fut à lui que je m'adressai, non-seulement pour sçavoir dans quel tems je pouvois compter

qu'il

qu'il s'offroit une occasion de quitter son Isle, mais pour prendre aussi son conseil sur la route que je devois choisir, & pour l'interresser à me prêter quelque assistance. Je n'espérois pas qu'il fît pour moi, ce qu'il avoit refusé de faire pour Mylord Axminster & pour sa Fille ; mais je ne lui demandois pas tant. Aussi ne fit-il pas difficulté de m'accorder tout ce qui dépendoit de lui. Il me fit present d'un Négre, qui étoit depuis longtems son Esclave, & dont il connoissoit la fidélité. Ce n'étoit point tant un Valet qu'il avoit dessein de me donner, qu'un Guide & un Interprête, parce que cet Esclave avoit parcouru une grande partie du Continent de l'Amérique, & qu'il sçavoit les principales Langues qui y sont en usage. Le Gouverneur ajoûta à ce present une somme d'argent considérable, & quelques Passeports en maniére de recommandation, pour me procurer une réception favorable de tous les Espagnols entre les mains desquels il pourroit m'arriver de tomber. Pour ce qui regardoit ma route & le tems de mon départ, il me marqua beaucoup de regret de ne pouvoir me donner d'éclaircissement ni de secours. Je fus obligé d'attendre à la Havana le passage de quelque Vaisseau qui fît voile vers les Colonies Angloises, & de remettre toute la conduite de mon voyage au hazard. Deux mois se passérent dans cette attente : je les employai à l'étude de la Sagesse, comme au seul moyen d'adoucir le chagrin d'un si long retardement, & de modérer

dérer l'impatiente ardeur que j'avois de rejoindre tout ce que mon cœur aimoit. Enfin, le Ciel exauça une partie de mes defirs. Il amena un Vaiffeau de St. Domingo, qui portoit diverfes marchandifes dont il devoit faire le debit au long de la Côte même où je fouhaitois d'aborder. Je n'eus point d'autre grace à demander au Capitaine que de me recevoir fur fon Bord. Je partis avec mon Efclave, & les libéralitez du Gouverneur d'Arpez, qui me fit promettre, en me conduifant au Vaiffeau, d'employer tout mon crédit auprès de Mylord Axminfter pour le porter quelque jour à retourner dans l'Ifle que je quittois.

Nous traverfâmes heureufement le Canal de *Bahama*, & lorfque nous eûmes paffé la pointe de la Prefqu'Ifle de *Tegefte*, nous ne fîmes plus que côtoyer le rivage, en prenant terre dans tous les Ports & dans toutes les Habitations où le Capitaine pouvoit fe défaire de fes marchandifes. Nous moüillâmes d'abord dans quelques petits Ports Efpagnols qui fe rencontrent les premiers fur la Côte; mais ce fut envain que j'y demandai des nouvelles de ce que je cherchois. Je ne fus pas beaucoup plus heureux dans une habitation de Presbytériens François, que nous trouvâmes plus loin. Ils ne connoiffoient pas même le nom de Mylord. Cependant, ils m'aprirent que quelques mois auparavant, un Vaiffeau de leur Nation qui venoit de *Cuba* s'étoit arrêté pendant deux jours dans leur Rade, & qu'ils y

y avoient remarqué quelques Anglois qui ne paroiſſoient point des perſonnes du commun : je ſuivis le penchant que tous les malheureux ont à ſe flâter, & j'oſai croire que c'étoit Mylord même & ſa ſuite, dont on me parloit. Ces foibles raiſons ne laiſſérent point de relever extrêmement mon eſpérance. Nous gagnâmes de-là quelques petits Ports de la *Caroline* : mais quoique nous euſſions à faire à des Anglois, de qui je devois attendre naturellement plus de lumiéres, je n'en reçus aucune pendant l'eſpace de plus de cent lieuës de côtes. Mes inquiétudes commencérent à devenir plus fortes ; j'avois peine à concevoir que Mylord, qui ne cherchoit qu'à prendre terre dans un Port Anglois, en eût paſſé un ſi grand nombre ſans s'arrêter. Ce qui redoubloit ma crainte, étoit la réſolution du Capitaine Eſpagnol, qui m'avoit déclaré pluſieurs fois, que ſon deſſein n'étoit pas d'aller plus loin que la Baye de *Cheſapeak*. Mylord ne s'étant point arrêté à la Caroline, il y avoit aparence qu'il avoit pouſſé juſqu'à la *Virginie*, ou peut-être même juſqu'à l'extrêmité de nos Colonies dans la *Nouvelle-Angleterre* : & quel eſpoir pouvoit-il me reſter de le rejoindre, ſi j'étois obligé de retourner ſur mes pas avec le Vaiſſeau Eſpagnol, ou d'attendre dans quelque Port deſert & ſans nom, la commodité d'un autre Vaiſſeau qui ne pouvoit s'y rencontrer que par hazard ? Il fallut avancer pendant quelque-tems, avec ces allarmes. Nous avions déja gagné

gagné les côtes de la Virginie, & nous aprochions de la Baye de Chesapeak, lorsqu'à l'entrée même de cette grande Baye, dans un petit Port nommé *Riswey* où notre Capitaine se proposoit de finir son voyage, j'apris enfin ce que je desirois si impatiemment d'entendre; c'est-à-dire, que Mylord Axminster, Fils de l'ancien Gouverneur de tous ces Païs, y avoit abordé peu de mois auparavant; que le Vaisseau qui l'y avoit aporté ayant continué sa route vers le Nord, Mylord s'étoit pourvu d'une grande Barque avec laquelle il étoit entré dans la Baye, pour se rendre à *Jamstown*, qui est une des principales Villes de la Virginie; qu'il y étoit arrivé heureusement avec sa suite; & que je pouvois compter absolument sur ce raport, puisque je l'entendois faire par les personnes mêmes qui avoient conduit sa Barque, & qui étoient revenuës à Riswey peu de jours après lui avoir rendu ce service.

Je benis le Ciel, à la fin de ce recit; & le transport de ma joye fut si visible, que tous ceux qui en furent témoins marquérent de l'admiration. J'observai que quelques-uns des principaux Habitans du Bourg paroissoient après cela me regarder avec plus d'affection, & qu'ils s'entretenoient en jettans les yeux sur moi, comme s'ils eussent pris quelque intérêt à ma personne. Je ne doutai point qu'ils ne fussent occupez à former leurs conjectures sur le sujet de mon voyage, & sur celui de ma joye; je m'imaginai

m'imaginai même, que la part qu'ils y paroiſſoient prendre, venoit de quelque cauſe ſecrette, que j'expliquai à l'avantage de Mylord Axminſter. Je ne me trompois point. Ce Seigneur qui avoit trouvé la mémoire de ſon Pere & la ſienne encore vivantes dans le cœur de ce petit nombre de bons Anglois, n'avoit pas balancé à ſe faire connoître d'eux, & à leur annoncer ſa commiſſion. Ils s'étoient ſoumis juſqu'alors au nouveau Gouvernement établi en Angleterre; mais c'étoit moins par choix & par inclination, que par un mouvement aveugle qui entraîne ordinairement le Peuple ſans examen & ſans liberté : de ſorte que n'ayant point d'intérêt particulier qui les attachât à la perſonne du Protecteur, ils ne firent point difficulté de reconnoître l'autorité du Roi, & de rentrer promptement dans leur devoir, lorſqu'ils y furent rapelez par le Fils de leur ancien Gouverneur, dont ils avoient autrefois ſuivi ſi volontiers les ordres. Cette petite habitation fut donc la premiére conquête que Mylord Axminſter fit pour ſon Maître, & elle ne lui coûta que la peine de ſe nommer, & de déclarer ſes intentions. Il en obtint enſuite fort facilement tout ce qui lui étoit néceſſaire pour gagner Jameſtown; les Habitans n'euſſent pas même refuſé de le ſuivre en Corps, & de former une Compagnie pour ſa défenſe, s'il eut cru avoir beſoin de ce ſecours. Je fus informé de ce détail par toutes les perſonnes du Bourg auſquelles j'eus occaſion

occasion de parler ; & je n'en trouvai point une seule qui ne fût disposée favorablement pour Mylord & pour moi-même.

Ils m'offrirent de me faire conduire aussi à Jamestown. J'acceptai leurs offres, & quittant le Capitaine Espagnol qui retournoit vers S. Domingo, je me remis entiérement à la bonne foi de mes Compatriotes. Ils m'accordérent une Barque & quatre Matelots. Nous entrâmes dans la Baye, où le vent s'accorda mal pendant quelque tems avec l'impatience de mes desirs. Cependant, comme je n'apréhendois plus d'autre obstacle, je comptois pour rien un si leger retardement ; lorsqu'étant à l'embouchure de la riviére de *Powhatan*, qui se décharge dans la Baye, & par laquelle il falloit remonter pour gagner Jamestown qui est situé sur ses bords, j'aperçus un Vaisseau de guerre prêt à sortir de cette riviére, & qui paroissoit faire voile vers la grande Mer. Je ne doutai point que ce ne fût un Vaisseau Anglois : mais la joye que cette rencontre auroit pu me causer, se changea dans une crainte & une tristesse mortelle, aussitôt que je crus le reconnoître pour le Vaisseau du Capitaine *John Will*.

Ma conjecture ne se trouva que trop certaine C'étoit le Vaisseau de ce perfide. Hélas ! c'étoit lui-même ; & le frémissement que j'éprouvai tout-d'un-coup, m'annonça aussi-tôt que sa vuë, le précipice où j'allois tomber. Mais pourquoi parler de mes propres périls ? Quelque inévitable que ma

perte dût me paroître, le Ciel ſçait que ce ne fut point la premiére penſée qui m'occupa. J'avois à m'allarmer pour quelque choſe de plus cher & de plus précieux que ma vie & ma liberté. Le Capitaine Will venoit de Jameſtown; il y avoit ſans doute rencontré Mylord, un perfide ne l'eſt jamais à demi; je ne crus pas devoir douter un moment qu'il n'eût mis le comble à l'horrible traitement qu'il m'avoit fait en achevant de me perdre dans la perſonne de ce Seigneur. Je ne voyois rien qui pût l'en avoir empêché : Son Vaiſſeau étoit ſi bien armé, qu'il n'y avoit point d'aparence que Jameſtown lui eût réſiſté; de ſorte qu'en ſupoſant que le Vicomte eût été reçu dans cette Ville auſſi favorablement qu'à Riſwey, il n'étoit pas vraiſemblable qu'il ſe fût mis aſſez tôt en état de repouſſer notre ennemi par la force. Je concluois donc qu'il avoit été oprimé & ſaiſi par ce traître, qui le menoit aparemment à Londres, pour le livrer au Protecteur.

J'eus le tems de faire ces réflexions, à cauſe de l'éloignement du Vaiſſeau. Elles me cauſérent toute la douleur qu'on peut s'imaginer. Cependant, elles ne m'ôtérent point la force & la liberté d'eſprit dont j'avois beſoin dans une ſi dangereuſe conjonĉture. C'eſt en quoi je puis dire que j'ai toujours été différent des autres hommes, & ce que je puis nommer véritablement le fond de mon caraĉtére. Je ne ſçai ſi l'on trouvera qu'il y ait de l'oſtentation à le publier; mais quand j'aurois quelque gloire à eſpérer de ces ſortes d'aveux, elle

elle m'auroit coûté trop cher pour me faire naître un ſentiment auſſi frivole que celui qu'on apelle vanité. Il eſt donc vrai que j'ai toujours ſçu prendre aſſez d'empire ſur mes peines, pour conſerver l'uſage libre de ma raiſon: mais il ne l'eſt pas moins, que cette fermeté d'eſprit qui a pu contribuer à la ſageſſe de ma conduite, n'a jamais ſervi de rien à la tranquilité de ſon ame. Les malheureux peuvent être diſtinguez communément en deux claſſes. L'une, de ceux qui ſuccombent en quelque ſorte ſous le poids de leurs miſéres, & qui y deviennent quelquefois moins ſenſibles, par cette raiſon même qu'ils n'y réſiſtent point; à peu près comme un arbre eſt moins bleſſé par le vent, lorſqu'il céde à l'impétuoſité de ſon ſouffle. L'autre claſſe eſt de ceux qui ſe roidiſſent contre le malheur, & qui parviennent auſſi de cette maniére à en diminuer le ſentiment; ne fût ce que par cette raiſon, que l'effort qu'ils font pour réſiſter, occupant une partie de l'attention & de la force de leur ame, il lui en reſte moins pour ſentir ce qui doit l'affliger. Pour moi, je puis me placer dans une troiſiéme claſſe, & je ſuis peut-être le ſeul Individu de ma malheureuſe eſpéce. J'ai combattu toute ma vie contre la douleur, ſans que mes combats ayent jamais pu ſervir à la diminuer; mon ame ayant toujours eu aſſez d'étenduë pour être capable tout à la fois, & de l'effort qu'il faut pour réſiſter à l'infortune, & de l'attention qui la fait ſentir. Je ſouffris donc

mortellement de toutes les penſées qui m'agitoient : mais je n'en fus point abattu juſqu'à ne pouvoir prendre une réſolution. La premiére à laquelle je m'arrêtai ſans balancer, fut de me livrer volontairement au Capitaine Will, ſi je pouvois découvrir que Mylord & ſa Fille fuſſent ſur ſon Vaiſſeau. Il n'y avoit point de priſon, ni de ſort cruel, qui ne me paruſſent doux, ſi je les partageois avec eux. Mais comme je n'étois point abſolument certain de leur malheur, je crus qu'il falloit employer l'adreſſe pour m'en éclaircir. J'avois heureuſement changé d'habits dans l'Iſle de Cuba. Il me parut facile d'achever de me déguiſer, en défigurant mon viſage. Je fis l'ouverture de mon deſſein aux Matelots qui me ſervoient de guides. Ils conſentirent volontiers à me rendre ſervice. Je pris de l'un d'eux une mauvaiſe perruque, dont je me couvris la tête ; & m'étant ſali le viſage & les mains avec la vaſe qui étoit au fond de la Barque, je me mis dans un état qui n'auroit pas permis à mes meilleurs amis de me reconnoître. Enſuite, n'apréhendant plus de paroître aux yeux du Capitaine Will, je priai mes Matelots de me conduire droit au Vaiſſeau. Nous nous en aprochâmes à la portée de la voix. J'aperçus le Capitaine qui étoit ſur le Pont. Il nous fit ſigne de la main, de nous aprocher davantage ; & le tems étant devenu fort doux, nous n'eûmes pas de peine à gagner le pied des échelles. Mon deſſein étoit

étoit de monter ſur le Vaiſſeau moi-même. Cependant je fis réflexion que ce ſeroit une imprudence, ſupoſé que Mylord n'y fût point; & j'aimai mieux m'en éclaircir d'abord par le raport de mes Compagnons, étant toujours libre à leur retour, de ſuivre la réſolution que j'avois priſe, ſi ce cher Seigneur étoit dans les priſons du Capitaine. J'inſtruiſis en peu de paroles le plus ſenſé de mes Matelots, & j'attendis l'éclairciſſement de mon ſort dans la Barque, pendant qu'il alloit ſubir les interrogations du Capitaine. Il revint en moins de quatre minutes. Conſolez-vous, me dit-il, Mylord eſt ſans doute en ſûreté, car le Capitaine ignore ce qu'il eſt devenu. Je ſuis trompé, s'il ne le cherche, ajouta le Matelot. Il m'a demandé d'un air chagrin, ſi je n'avois pas entendu parler de lui. Il a voulu ſçavoir où nous allons, & d'où nous ſommes partis. Je l'ai ſatisfait, & il m'a ordonné de me retirer.

Ce recit fit renaître l'eſpérance & la joye dans mon cœur. Nous ne perdîmes point un moment pour nous éloigner. Le ſeul chagrin qui me reſta juſqu'à Jameſtown, me vint du ſouvenir de Madame Lallin, que je croyois toujours entre les mains de ſon raviſſeur. Je la recommandai de nouveau à la protection du Ciel, & quoique je deſtinaſſe ma vie au ſervice de Mylord & de ſa fille, je ſentis que la reconnoiſſance me l'auroit fait expoſer volontiers pour ſecourir cette Dame. Nous arrivâmes enfin à

Jameſtown. En arrivant, il nous parut qu'il y avoit quelque confuſion ſur le Port, & que les habitans y étoient dans l'attente de quelque événement extraordinaire. Une grande partie d'entr'eux vint avec empreſſement juſqu'au bord du rivage, pour y recevoir notre Barque ; & je remarquai qu'ils témoignérent de la ſurpriſe de n'y apercevoir qu'un Inconnu, avec un Négre & quatre Matelots de Riſwey. Ils nous demandérent ſi nous n'avions point rencontré le Vaiſſeau du Capitaine Will, & ils n'ajoutérent rien à cette queſtion. J'entrai dans la Ville ſans pouvoir m'aſſurer encore ſi je pouvois les regarder comme mes amis, & ſans avoir oſé les interroger ſur ce qu'il m'importoit le plus de ſçavoir. La crainte de nuire aux intérêts de Mylord par quelque indiſcrétion, me fit prendre un ton différent du mien : je feignis d'être amené à Jameſtown par des raiſons de commerce, & je me logeai dans une maiſon fort ſimple, en prenant la précaution de me faire accompagner par mes quatre Matelots, que je ne voulois pas perdre de vuë juſqu'à ce que je viſſe plus clair parmi tant d'obſcuritez.

L'Anglois chez lequel je me trouvai logé étoit heureuſement un zélé Royaliſte, qui gémiſſoit de ce qui s'étoit paſſé tout récemment à Jameſtown. A peine fus-je entré chez lui, que m'épargnant l'embarras de l'interroger, il me demanda lui-même ſi j'étois informé de ce qui venoit d'arriver ;

&

& ce que je penſois du nouveau Gouvernement d'Angleterre. Il me fit cette queſtion d'un air à me faire pénétrer dans ſes deſirs. Je lui fis une réponſe dont il fut ſatisfait ; de ſorte que ne gardant plus de meſure dans le reſte de notre entretien, il s'emporta avec violence contre le Protecteur & le Parlement, & ſur-tout contre le Capitaine Will. Je pris occaſion de ſes invectives contre le dernier, pour me faire inſtruire de ce qu'il avoit fait à Jameſtown. Voici ce que je pus recueïllir de ſon recit.

Mylord Axminſter étoit arrivé heureuſement dans cette Ville deux mois auparavant. Il n'y avoit pas trouvé moins de penchant à la ſoumiſſion, qu'à Riſwey. Le Gouverneur, & le plus grand nombre des Habitans, l'avoient reçu avec le même zèle qu'ils euſſent pu marquer pour la perſonne du Roi. Il avoit paſſé quinze jours dans cette Ville, occupé à prendre des meſures pour ramener le reſte du Païs à l'obéïſſance ; & ſe croyant ſûr en particulier de la fidélité de ceux de Jameſtown, il en étoit ſorti pour ſe rendre à *Powhatan*, qui eſt une Ville conſidérable, ſituée comme Jameſtown ſur la riviére qui porte ſon nom, mais beaucoup plus enfoncée dans les terres. Il ne trouva nulle part plus de peine à ſe faire reconnoître en qualité de Gouverneur pour le Roi Charles; de ſorte que ſon entrepriſe eût réuſſi par tout paiſiblement, s'il n'eût point eu d'autre obſtacle que de la part des habitans du Païs. Les choſes étoient en

cet état, lorſque le Vaiſſeau du Capitaine Will étoit arrivé à l'impourvû au Port de Jameſtown. J'ai déja dit qu'il étoit trop bien armé pour trouver beaucoup de réſiſtance dans une Ville qui ne s'attendoit point d'être attaqué, quoiqu'elle ſoit d'ailleurs une des plus fortes Places du Païs. Le Gouverneur avoit été contraint d'ouvrir ſes Portes au Capitaine, ce qu'il avoit fait avec d'autant moins de regret, que ne s'attendant point d'avoir long-tems un ſi mauvais hôte; il eſpéroit de ſe retrouver après ſon départ dans la liberté de retourner à ſon devoir, & de ſuivre ſes inclinations. Mais s'il étoit ſincérement attaché aux intérêts du Roi, avec le plus grand nombre de ſes habitans, il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns qui étoient dans d'autres ſentimens. Ceux-ci ne tardérent point à découvrir à John Will l'arrivée de Mylord & le progrès des affaires du Roi. C'étoit tout ce que ce perfide deſiroit d'aprendre, & ce qui l'avoit porté à venir de la Jamaïque à la Virginie, pour ſe faire un mérite en Angleterre de ſon zèle pour le Protecteur. Il fit donc au Gouverneur & aux Habitans de Jameſtown, des reproches fort vifs de leur changement, & il ſe hâta de prendre des meſures pour oprimer l'ennemi de la République d'Angleterre.

Pendant ce tems, Mylord étant tranquile à Powhatan; & cette Ville étant beaucoup moins capable de défenſe que Jameſtown, rien n'étoit plus facile que de l'y ſurprendre

dre. Le Capitaine Will fit prendre terre à deux cens hommes, de trois cens qu'il avoit ſur ſon Vaiſſeau ; il ſe mit à leur tête, ſans perdre un moment, & il ſe fit conduire par terre à Powhatan. C'étoit fait ſans doute de Mylord, qui ne pouvoit échaper de ſes mains, s'il eût été pris au dépourvû. Mais le Gouverneur de Jameſtown eut la générosité de lui dépêcher ſecrettement un de ſes domeſtiques, pour l'avertir du péril qui le menaçoit. Quelque diligence que pût faire ce Meſſager, il eut beaucoup de peine à prévenir John Will ; de ſorte que ce ne fut point ſans un ſecours particulier du Ciel, que le Vicomte trouva le tems & le moyen de s'éloigner de la Ville avec ſa ſuite. Il n'avoit point d'autre voye de ſalut à choiſir, étant deſtitué d'armes, & hors d'état de réſiſter à deux cens hommes de troupes réglées. Will eut ainſi le regret d'avoir fait une démarche inutile. Cependant, il n'épargna rien pour découvrir les traces de Mylord, & il employa plus de quinze jours à le faire chercher, ſoit à Powhatan, ſoit aux environs. Voyant qu'il n'en pouvoit avoir de nouvelles, il revint à Jameſtown, où il demeura encore plus d'un mois à continuer ſes recherches, & à envoyer une partie de ſes Soldats de différens côtez. Enfin, s'imaginant que Mylord auroit peut-être regagné la Mer pour prendre la route d'une autre Colonie, il prit le parti de quitter Jameſtown, & de le chercher dans tous les établiſſemens des Anglois.

J'avois rencontré ſon Vaiſſeau le jour même de ſon départ. Pour la confuſion que j'avois remarqué ſur le Port en arrivant, elle venoit de deux cauſes ; du départ de John Will, dont il y avoit peu d'habitans qui ne reſſentiſſent beaucoup de joye ; & de l'eſpérance qu'ils avoient en voyant venir ma Barque au long de la riviére, que ce pourroit être Mylord qui avoit évité heureuſement ſon ennemi ; & qui prenoit aſſez de confiance en eux pour retourner dans leur Ville. Si je trouvai quelque choſe de conſolant dans ce recit, parce qu'il m'aſſuroit du moins que le Vicomte étoit hors du péril; il y avoit auſſi dequoi me cauſer beaucoup d'inquiétude & de chagrin. Après une courſe ſi longue & tant de recherches, je n'étois guéres plus avancé qu'en quittant l'Iſle de Cuba ; car je n'étois pas moins incertain de la route que je devois prendre & du ſuccès que je pouvois eſpérer. Je m'informai ſi Mylord avoit eu quelque relation de confiance & d'amitié avec quelque habitant de Jameſtown. On me nomma pluſieurs perſonnes qu'il avoit vuës particuliérement : mais on m'en nomma un trop grand nombre, pour me pouvoir perſuader qu'il les eût mis tous dans ſa confidence ; & la crainte de commettre une indiſcrétion en m'ouvrant trop legérement, me fit prendre la réſolution de quitter cette Ville ſans m'être ouvert à perſonne. Je pris le chemin de Powhatan avec mon Eſclave, me flâtant que ſi j'avois quelques lu-
miéres

miéres à attendre ſur le lieu de retraite que Mylord avoit choiſi, c'étoit dans la derniére Ville d'où il étoit parti avec ſa famille. Je fis cette route bien triſtement. Mes eſpérances, dont j'avois cru le terme ſi proche à Riſwey, ſembloient s'être reculées à l'infini. Ce qui m'en reſtoit étoit même ſi foible & ſi confus, qu'il ſe changeoit tous les jours en crainte, & dans certains momens en deſeſpoir. L'amour occupoit toujours le premier rang dans mon cœur : mais ce n'étoit point ſes douceurs qu'il me faiſoit ſentir. L'impatience de rejoindre Mylord y tenoit une place à peu près égale. Madame Riding venoit enſuite. Il s'y mêloit auſſi de l'inquiétude pour la malheureuſe Madame Lallin ; & tous ces ſentimens étoient accompagnez de mes deſirs & de mes vœux ordinaires pour le repos d'une vie tranquile & propre à l'étude de la Sageſſe. De ſorte que voyant s'éloigner de plus en plus les ſeules choſes qui pouvoient me ſatisfaire, je ſentois ſouvent mon courage prêt à m'abandonner, ſans rien trouver hors de moi qui fût capable de le ſoutenir.

Iglou, c'étoit le nom de mon Eſclave, avoit déja vécu aſſez long tems avec moi pour connoître la ſituation de mon ame, & il m'étoit aſſez affectionné pour entrer dans mes peines. La grande connoiſſance qu'il avoit de toute cette partie de l'Amérique, & ſon adreſſe que j'avois miſe plus d'une fois à l'épreuve, étoient mes ſeules reſſources. Je l'en avertiſſois ſouvent, pour

l'exciter à me servir avec zèle, & je lui faisois espérer des récompenses proportionnées à ses services. Nous arrivâmes à Powhatan. La retraite de Mylord & les recherches du Capitaine y faisoient encore l'entretien de tout le monde. Je gardai en arrivant les mêmes mesures qu'à Jamestown, m'informant sans éclat de la maniére dont les choses s'étoient passées, & cherchant à recueïllir des discours publics quelque motif d'espérance, & quelque régle de conduite. Chacun plaignoit Mylord ; & parloit diversement du chemin qu'il avoit pris ; mais il n'y avoit rien de favorable à conclure de cette diversité. Il me vint à l'esprit, que si Mylord avoit fait confidence de sa route à quelqu'un, ce devoit être à un Gentilhomme Anglois chez lequel il s'étoit logé avec sa famille à Powhatan. Je ne perdis pas un moment pour former une liaison étroite avec ce Gentilhomme, & voyant qu'il faisoit quelque difficulté de s'ouvrir à moi par un excès de discrétion, je l'excitai à la confiance en lui aprenant ce que j'étois à Mylord, & les raisons qui me faisoient prendre tant d'intérêt à son sort. Enfin cette voye me réussit, & c'étoit la seule de laquelle je pusse attendre un heureux éclaircissement.

J'apris de cet honnête homme ce qui n'étoit connu que de lui, & ce qu'il eût continué de cacher à tout autre qu'à moi. Non seulement il avoit rendu à Mylord tous les services du zèle & de l'amitié pendant

dant son séjour à Powhatan ; mais à sa premiére nouvelle de l'arrivée du Capitaine Will , il s'étoit chargé du soin de son évasion & de celui de sa sûreté. Il lui avoit conseillé de prendre par terre le chemin de la Caroline , & l'ayant d'abord conduit lui-même à un bien de campagne qu'il avoit à quelque distance de Powhatan , il lui avoit fait trouver sur le champ des voitures & des provisions pour cette route , avec deux Guides fidèles qui connoissoient parfaitement le Païs. Il avoit eu deux raisons de donner ce conseil à Mylord : l'une étoit pour l'aprocher des Espagnols , chez lesquels il seroit plus à portée de chercher un asile , s'il y étoit contraint par la fureur de ses ennemis ; l'autre avoit été l'espérance de faire prendre le change au Capitaine Will , qui ne s'imagineroit point que le Vicomte fût retourné sur ses pas , & qui continueroit sans doute à le chercher vers le Nord , lorsqu'il auroit perdu l'espoir de le trouver dans la Virginie. Mylord étoit parti avec sa Fille & Madame Riding , accompagné de six Gentilshommes Anglois , de huit Domestiques , & de ses deux Guides , ce qui lui composoit une suite de seize personnes. Vous le trouverez infailliblement , me dit son Libérateur , ou à *Warwick* qui est de ce côté ci la premiére Habitation de la Caroline ; ou du moins à . . . . s'il a jugé à propos de pénétrer davantage dans le Païs.

Après ces heureuses nouvelles , je ne demeurai

meurai à Powhatan, qu'aussi long tems qu'il falloit pour acheter deux chevaux ; & comptant sur les promesses d'Iglou qui s'engagea à me conduire sûrement à Warwick, je refusai d'accepter un autre Guide qui me fut offert par le Gentilhomme Anglois. Je lui demandai en partant ce qu'il pensoit de la disposition des Habitans du Païs, & s'il croyoit que Mylord pût y retourner avec sûreté. Il me répondit, qu'il ne connoissoit personne dans la Ville, qui ne fût disposé à rentrer dans l'obéïssance du Roi, & qu'il portoit le même jugement du reste de la Province ; mais qu'il craignoit qu'on n'osât se livrer à ses véritables sentimens, tant que le Vaisseau du Capitaine Will tiendroit tout le Païs dans le respect & dans la contrainte : que le dessein de Mylord étoit de former, s'il pouvoit, un Corps de Troupes dans la Caroline, & de chercher ensuite l'occasion de rejoindre le Capitaine, & de lui faire payer la frayeur qu'il lui avoit causée à Powhatan. Je partis, suivi du seul Iglou. Nos chevaux étoient vigoureux. Ayans à traverser un Païs desert, & d'une assez longue étenduë, nous prîmes des provisions pour la plus grande partie du chemin.

Je jugeai, par les incommoditez qu'il me fallut essuyer sur la route, de celles que Mylord & sa chére famille avoient dû souffrir avant moi. Il est vrai qu'ayans deux chariots couverts, ils avoient pû passer moins durement les nuits, & se mettre

du

du moins à l'abri des injures de l'air. Pour moi, qui étois privé de cette douceur, je me trouvois obligé de m'arrêter aussi-tôt que l'obscurité commençoit, & de choisir pour lit le gazon le plus commode que je pouvois apercevoir. Je me croyois trop heureux, lorsque je découvrois quelque arbre, dont le feüillage étoit propre à me servir de couverture. Iglou m'offroit tous ses habits pour me garantir du moins de l'excessive fraîcheur de la nuit ; mais je m'obstinai à les refuser, par un sentiment d'humanité. Je ne voyois point que ma qualité de Maître lui fit perdre celle de l'homme, ni qu'elle pût lui ôter par conséquent le droit naturel qu'il avoit à des secours qui lui étoient aussi nécessaires qu'à moi. Nous avançâmes aussi pendant quelque-tems au travers de mille difficultez, & nous gagnâmes les montagnes *Apalaches*. Quoique j'ignorasse absolument la disposition des lieux, je ne laissai point de m'apercevoir qu'Iglou me faisoit tourner beaucoup vers le Couchant, & que nous laissions la Caroline un peu trop sur la gauche. Je lui en demandai la raison. Il m'expliqua la nécessité qu'il y avoit de prendre la route au long des Montagnes pour éviter des marais impraticables que nous aurions trouvez devant nous. Cette chaîne de Monts & de Rochers, qu'on apelle Apalaches, régne au long des Colonies Angloises pendant une espace immense, & les sépare d'une quantité prodigieuse de peuples barba-

re

res qui habitent le milieu du Continent. Mais quoiqu'elle ſoit aſſez haute pour fermer preſque continuellement le paſſage, elle s'abaiſſe en quelques endroits juſqu'à ſe diviſer par des vallées profondes & étroites, dont les divers détours forment des gorges & des voyes de communication. Nous en traverſâmes un grand nombre. Je remarquai qu'Iglou n'aprochoit jamais de ces ouvertures ſans jetter les yeux de côté & d'autre avec une attention inquiéte. Il évita plus d'une fois de répondre aux queſtions que je lui fis ſur ſon inquiétude, & ſon ſilence fit naître enfin la mienne. J'exigeai abſolument qu'il s'expliquât. Vous le voulez, me dit-il d'un air ſérieux ; vous en ſerez peut-être moins tranquile. Ces embouchures nous expoſent toujours à quelques périls. Quoique les Sauvages qui habitent de l'autre côté des Montagnes ne ſoient point cruels & ſanguinaires, ils ſont adonnez preſque tous au vol & à la rapine. Vous ne ſeriez point en ſûreté, s'ils nous apercevoient. Cet avis fit un effet terrible ſur moi. Je ſentis frémir tous mes membres. Croyez-vous, répondis-je auſſi-tôt, que Mylord ſoit venu par cette route ? Il me dit qu'il n'en doutoit point, ſi les Guides lui avoient fait prendre la plus courte & la plus commode. O Ciel ! m'écriai-je, vous ſçavez pour qui j'implore votre ſecours. En effet, j'étois bien éloigné de faire tomber mes craintes & mes vœux ſur moi-même. Je ne fus plus occu-

pé

pé que du danger de ce que j'aimois, & je n'avançai qu'en tremblant, & en faisant mille questions à Iglou sur le naturel des Sauvages, & sur la maniére dont ils en usoient avec leurs prisonniers.

Il connoissoit parfaitement leurs usages, étant né lui-même parmi ces peuples, mais dans un quartier plus éloigné. Il s'efforça de me rassurer. Cependant, après quelques jours de marche, nous découvrîmes tout-d'un-coup un Corps d'environ cent Sauvages, qui venoient du fond d'une Vallée, & qui ne pouvoient continuer leur chemin sans croiser le nôtre. Iglou, tout émû, me conjura d'arrêter. Je me charge de votre sûreté, me dit-il; mais il faut que vous tâchiez d'y contribuer en vous cachant soigneusement. Il me fit mettre pied à terre, & m'ayant fait avancer vers quelques buissons qui étoient à notre droite, il me recommanda de m'y tenir avec nos chevaux jusqu'à son retour. Ne quittez point ce poste, reprit-il, parce que tant que je serai assuré que vous y êtes, j'aurai l'adresse d'en éloigner les Sauvages. Ne vous allarmez pas non plus de mon retardement, quand vous devriez passer ici deux ou trois jours à m'attendre. En parlant, il se dépoüilloit de ses habits; & je fus surpris en un moment, de le voir nud, avec l'air & la forme d'un Sauvage. Il me pria encore d'être sans inquiétude, & de compter sur sa fidélité. Je le laissai faire, sans lui demander même quel étoit son dessein.

Il me quitta, en baiſant mes mains pour me donner un témoignage d'affection. Je demeurai ſeul aſſis derriére les buiſſons qui me couvroient entiérement, & tenant moi-même les rênes de nos deux chevaux. Je ne veux point déguiſer mes craintes; elles étoient extrêmes : mais je prens le Ciel à témoin, que ce n'étoit point mon propre danger qui m'occupoit. Je n'avois devant les yeux que Mylord & Fanny. Quel devoit être leur ſort, s'ils avoient eu le malheur de tomber ſans précaution dans le précipice qu'on m'alloit faire éviter! Tout mon ſang ſe glaçoit à cette penſée. Loin de vouloir fuir des mains des Sauvages, je me ferois livré mille fois à eux, ſi j'euſſe pû m'aſſurer que Mylord ne ſe fût point échapé du même danger.

Je perdis Iglou de vûë, & je paſſai le reſte du jour dans la ſituation où il m'avoit laiſſé. J'étois accablé d'un mortel ennui, lorſque je l'entendis revenir dans l'obſcurité. Il eut ſoin de me faire entendre ſa voix, pour prévenir la frayeur que ſon approche m'auroit pû cauſer. Eh bien, Iglou, lui dis-je, que vas-tu m'annoncer? Mylord & Fanny ſont-ils la proye de quelque Sauvage, & faut-il avoir le même ſort? Il voulut envain me diſſimuler ſes propres ſoupçons; j'entrevis ſon embarras, & je lui ordonnai d'être ſincére. Il me répondit, que le péril étoit paſſé pour moi; que les Sauvages avoient pris une autre route, ſur des faux avis qu'il leur avoit donnez; & que

que si nous en avions encore quelques-uns à craindre, ce ne feroit plus assurément les mêmes : mais que puisque je voulois être informé de la vérité, il y avoit lieu de croire que Mylord avoit été moins heureux que moi. Je me suis mêlé, continua t'il, avec les Sauvages, & n'ayant point eu de peine à reconnoître leur Nation, je ne leur ai pas non plus caché la mienne. J'ai fait semblant de m'être égaré depuis quelque-tems dans ces lieux, & d'avoir besoin qu'ils m'aprissent par où je devois retourner à mon Habitation. Ils m'ont rendu le service que je leur demandois; mais ils ont voulu sçavoir avant que de me quitter, si je n'ai pas rencontré quelques prisonniers qui se sont échapez de leurs mains depuis plusieurs jours. Ils ne m'ont point dit ce que c'est que ces prisonniers, & je n'ai osé les presser de me l'aprendre, de peur de me rendre suspect: j'ai profité seulement de cette ouverture, pour éloigner de vous le péril, en leur faisant entendre que j'ai rencontré effectivement ce qu'ils cherchent, du côté oposé à celui où nous allons. Ils ont pris aussi-tôt le chemin que je leur ai montré. Mais pour m'exprimer sincérement, ajouta Iglou, je tremble que les prisonniers dont ils ont parlé, ne soient Mylord & sa suite; car je juge par quelques-unes de leurs réponses, qu'ils n'ont point de guerre avec leurs voisins. Ce bon Esclave m'exhorta là-dessus à ne pas perdre de tems pour nous éloigner, & à profiter même de

la nuit, qui n'étoit point ſi obſcure qu'elle pût nous empêcher d'avancer.

Ce recit me jetta dans une conſternation inexprimable. Ah ! Iglou, lui dis-je, il n'eſt pas queſtion d'aller plus loin, ni de quitter ce lieu, ſans être aſſuré de ce que je dois craindre ou eſpérer pour Mylord. Il faut le chercher, duſſai-je y perdre la vie & la liberté. Aide-moi, comme tu as déja fait, & dis-moi quel conſeil tu peux me donner. Il me confeſſa que ſon embarras égaloit le mien, & qu'il lui étoit impoſſible de deviner de quel côté nous devions commencer nos recherches. Si Mylord eſt encore accompagné de ſes Guides, me dit-il, il y a de l'aparence qu'il aura repris ſon chemin vers la Caroline ; mais s'il n'a perſonne avec lui pour le conduire, je ne vois rien qui puiſſe régler nos conjectures ſur ſa route. Tout étoit en effet ſi obſcur & ſi deſeſpérant dans la conduite que je devois tenir, que je n'y voyois pas le moindre jour. La ſituation où je devois m'imaginer qu'étoit Mylord, étoit un autre abîme qui mettoit toutes mes idées en confuſion : car s'il étoit vrai qu'il ſe fût échapé des mains des Sauvages après avoir eu le malheur d'y tomber, dans quel état avoit-il pû ſe trouver en fuyant ? Devois-je penſer qu'il eût conſervé ſes voitures, ſa ſuite, ſes proviſions ? Etoit-il même vraiſemblable qu'il eût pû ſauver Fanny & Madame Riding ! Cette derniére réflexion me pénétroit juſqu'au fond de l'ame. O Dieu ! répé-

répétois-je à tout inſtant, votre protection auroit-elle manqué à Fanny ? L'auriez-vous abandonnée dans le plus horrible de tous les dangers?

Je me perſuadai, après y avoir penſé long-tems, que ſi Mylord s'étoit ſauvé avec ſa ſuite, il ne devoit pas être fort éloigné du lieu où je me trouvois. Les Sauvages ne l'euſſent pas cherché de ce côté, s'ils n'euſſent eu quelque raiſon de croire que c'étoit par-là qu'il avoit choiſi ſa route. Et en raiſonnant ſur les meſures qu'il pouvoit avoir priſes pour ſe dérober à leurs pourſuites, il me paroiſſoit qu'il avoit dû penſer d'abord à ſe cacher, plutôt qu'à s'écarter, parce que l'un lui auroit été plus difficile que l'autre dans un Païs qu'il ne connoiſſoit point. Ce fut le Ciel, ſans doute, qui m'inſpira ce raiſonnement. Ah! ce fut le Ciel, & je lui en rends graces encore aujourd'hui: car c'étoit fait, ſans cela, de tout ce qu'il y avoit d'aimable & de vertueux ſur la terre. Dieux! dans quelle deſcription ſuis-je obligé d'entrer ici! & comment mes Lecteurs croiront-ils, après l'avoir lûë, qu'il puiſſe me reſter quelque choſe de plus triſte & de plus attendriſſant à leur raconter dans ces Memoires?

Je fis entrer Iglou dans ma penſée, & nous étans déterminez à ne pas quitter le lieu où nous étions ſans en avoir parcouru toutes les parties, nous attendîmes impatiemment la fin de la nuit pour commencer notre recherche. Nous montâmes à cheval

val à la pointe du jour, & nous viſitâmes exactement tout ce qui avoit la moindre aparence d'être propre à ſervir de retraite. Vallées, bois, hayes épaiſſes, nous ne laiſſâmes rien à parcourir & à examiner dans un circuit de plus de quatre ou cinq lieuës. Nous menageâmes ſi peu nos chevaux, que malgré l'ardeur du Soleil qui ſe faiſoit vivement ſentir, nous les tînmes en action pendant la plus grande partie du jour; & ce ne fut qu'à la fin de l'après-midi, que les croyans épuiſez de fatigue, & ne pouvans plus réſiſter nous-même à la nôtre, nous prîmes le parti de nous arrêter dans des bruyéres aſſez hautes, pour y prendre quelque rafraîchiſſement. Je me couchai ſur l'herbe qui étoit fort épaiſſe, moins abattu par l'exercice violent que je venois de faire, que par la méditation continuelle de mon infortune. Iglou s'occupoit à quelques pas de moi du ſoin de nos chevaux, ou à me préparer quelque nourriture. Je fus étonné de le voir ſe courber tout d'un-coup, & venir vers moi en rampant ſur ſes mains. Bon Dieu! lui dis-je avec un battement de cœur, qu'y a-t-il de nouveau, Iglou; qu'as tu découvert? Il me répondit, qu'il venoit d'apercevoir quelques Sauvages dans l'endroit le plus épais de la bruyére; mais qu'en tenant la même conduite que nous avions obſervé la veille, il eſpéroit que nous pourrions non ſeulement éviter leur rencontre, mais tirer peut-être d'eux quelque utile éclairciſſement. Il me recom-

recommanda de demeurer dans la ſituation où j'étois. Nos chevaux étoient derriére quelques arbres, où il les avoit placez à la fraîcheur, pour les remettre de la chaleur qu'ils avoient eſſuyée ; de ſorte que ne voyant point de changement à faire pour eux ni pour moi, il ſe hâta de ſe dépoüiller de ſes habits, pour joindre promptement les Sauvages. Il ne fut point abſent plus d'un quart-d'heure ; au bout duquel je le vis revenir, accompagné d'un homme nud comme lui, mais qui avoit la peau du corps beaucoup plus blanche. J'oſai me flâter pendant un moment, qu'il m'aportoit d'heureuſes nouvelles, & qu'un Sauvage qui le ſuivoit ſi tranquillement, ne pouvoit être notre ennemi. Hélas ! dois je donner le nom d'heureuſes aux nouvelles qu'il m'aportoit ? Qu'on liſe, & qu'on en juge.

Cet homme nud, que je prenois pour un Sauvage, s'aprocha de moi avec lui. Il me regarda fixement, ſans que ni l'un ni l'autre prononçât une parole. Enfin il ſe jetta à mon cou, & me ſerrant de toute ſa force : C'eſt lui-même, s'écria-t'il pluſieurs fois, c'eſt M. Cléveland ! Je me dégageai de ſes bras, & ne ſçachant quel jugement je devois porter de ſon action, je lui demandai d'un ton ému, qui il étoit ; & puiſque je le reconnoiſſois pour Anglois à ſon langage, par quelle avanture il ſe trouvoit nud dans cette région deſerte. Vous ne me reconnoiſſez pas ? reprit il en verſant des larmes. Ah ! ſuivez-moi donc, & venez recon-

reconnoître l'infortuné Vicomte d'Axminster qui nous attend à cent pas d'ici : venez reconnoître sa Fille, Madame Riding, & une partie des Officiers qui les ont suivis depuis Roüen, & parmi lesquels vous devez aussi vous souvenir de m'avoir vû. Le cher nom de Mylord Axminster, celui de sa Flle & de Madame Riding; l'assurance de n'être qu'à cent pas d'eux, & d'en être déja attendu; l'amour, l'amitié, la reconnoissance; que sçai-je? tout ce qu'il y eut jamais de tendre & de touchant, se fit sentir si vivement à mon cœur, que ne pouvant soutenir tant d'émotion, je tombai sans mouvement & sans connoissance. Cependant, mes esprits ne tardérent point à revenir. J'ouvris les yeux, & considérant un moment celui qui m'avoit parlé, je le reconnus pour M. *Youngster*, l'Ecuyer de Mylord. A peine eus-je la force d'ouvrir la bouche, & de lui tendre les bras, couché encore comme j'étois. Je vous reconnois, lui dis-je d'une voix foible, vous êtes Youngster, l'Ecuyer de mon cher Seigneur & de mon cher Pere. Ah! que m'avez-vous dit? Où le trouverai-je? Hâtez-vous de m'y conduire. Et Fanny? ajoutai-je en pouvant à peine prononcer; ne me flâtez-vous pas? reverrai-je Fanny? Mon trouble étoit si grand, que joint à l'épuisement où je me trouvois de l'exercice du jour & de n'avoir point encore pris de nourriture, je fus obligé de me faire soutenir par Iglou, tandis que M. Youngster me fit sa réponse.

Il

Il me dit, que loin de me flâter, il me déclaroit qu'il n'avoit qu'un recit horrible à me faire, & d'affreuses nouvelles à m'annoncer : Que j'en aprendrois mieux toutes les circonstances de la bouche même de Mylord ; mais qu'en attendant, il croyoit devoir me prévenir sur l'état où je l'allois trouver avec le reste de sa suite, qui se réduisoit à un fort petit nombre de personnes : Qu'ayant été trahi par ses guides, attaqué par une troupe de Sauvages, & fait prisonnier malgré la résistance de ses gens, dont la plûpart avoient péri en le défendant, il avoit passé environ quinze jours dans l'habitation de ses farouches vainqueurs : Qu'on l'avoit dépoüillé non seulement de son équipage, mais de tous ses habits, lui, Fanny, Madame Riding, & tout le monde qui lui restoit : Qu'ils avoient été obligez de se faire eux-mêmes des ceintures d'herbes & de roseaux, & de composer pour les Dames & pour les deux femmes qui étoient auprès d'elles, de misérables tuniques de la même matiére, qui suffisoient à peine pour mettre leur pudeur en sûreté : Que les Sauvages ne les ayans point traité d'ailleurs avec dureté, & ne les ayans pas même gardé avec contrainte, ils avoient jugé à propos, suivant l'avis de Mylord, de prendre le tems de la nuit pour se mettre en liberté : Qu'ils avoient pris des mesures si justes, que leur évasion n'avoit point été aperçuë : Qu'il y avoit quatre jours entiers qu'ils étoient partis de l'habitation ;

mais qu'ils ne s'en croyoient point fort éloignez, parce qu'ils n'avoient osé jusqu'alors marcher que la nuit, & que dans l'état où ils étoient, leur marche n'avoit pû être que fort lente : Que Mylord affectoit de suporter son malheur avec courage, & de consoler ceux qui l'accompagnoient : mais qu'il n'étoit que trop aisé de voir qu'il étoit pénétré jusqu'au fond du cœur : Qu'il avoit pris la peine jusqu'alors de porter lui-même Fanny dans ses bras, pour lui épargner la fatigue de la marche, & qu'il avoit refusé constamment de laisser ce soin à ses domestiques, qui ne pouvoient retenir leurs larmes en le voyant marcher ainsi à leur tête : Qu'ils avoient été assez heureux pour se munir de quelques provisions en quittans les Sauvages ; mais que n'ayans pû être fort abondantes, il falloit s'attendre à les voir bien-tôt manquer : Enfin, que si j'étois assez revenu de ma foiblesse pour être en état de marcher, il alloit me conduire vers Mylord, qui me verroit sans doute avec plaisir : Que c'étoit par son ordre qu'il étoit venu, pour s'assurer si c'étoit en effet moi-même qui le cherchois, comme l'Esclave le lui avoit fait entendre : Qu'il en doutoit encore, non-seulement parce qu'Iglou ne prononçoit point exactement mon nom ; mais beaucoup plus à cause du peu d'aparence qu'il y avoit que je pusse me trouver en Amérique, moi qu'on croyoit marié à Roüen avec Madame Lallin.

J'écoutois ce discours avec une consternation

nation qui me rendoit immobile. Auſſi-tôt que M. Youngſter eut ceſſé de parler, je lui pris la main, que je ſerrai ſans rien répondre; & quoique je me ſentiſſe ſi foible que j'avois toujours beſoin d'être ſoutenu, je me mis en chemin vers l'endroit où étoit Mylord, en continuant de m'apuyer ſur Iglou. M. Youngſter marchoit devant moi. Nous arrivâmes en un moment à la bruyére. Elle étoit mêlée de quelques arbriſſeaux, ce qui lui donnoit l'aparence d'un petit bois. Je n'aperçus d'abord perſonne, quoique mes regards ſe répandiſſent de tous côtez avec une avidité extrême. Enfin, M. Youngſter m'ayant fait tourner autour d'un buiſſon qui faiſoit le coin de l'endroit le plus touffu de la bruyére, je découvris un ſpectacle qui m'eût fait mourir mille fois de pitié & de douleur, ſi je n'euſſe été prévenu. J'aperçus Mylord, nud, étendu ſur l'herbe, & la tête apuyée languiſſamment ſur ſa main. Il avoit trois de ſes domeſtiques aſſis auprès de lui, qui ſe levérent en me voyant. Il voulut faire la même choſe; mais le prévenant avec un mouvement tout paſſionné, je me jettai à genoux auprès des ſiens, & je les embraſſai avec une ardeur que nul autre que moi n'a jamais ſentie. Ciel! vous en fûtes témoin. Oh! qu'il ſe paſſa en un inſtant d'étranges choſes dans mon ame!

Mylord ne s'opoſa point à cette vive effuſion de ma douleur & de ma tendreſſe; mais

il ne me dit rien. Je levai la tête, après l'avoir tenuë ainsi panchée pendant quelques momens, & je tournai mes yeux sur les siens Je remarquai quelques larmes qui couloient le long de ses jouës. Son visage me parut pâle & défait. Il me regardoit aussi, sans rompre le silence, comme s'il eût été incertain de la maniére dont il devoit en user avec moi. Cet embarras, dont il ne m'étoit que trop aisé de connoître la raison, me causa un mortel redoublement de tristesse. Je ne pus retenir mes plaintes. Ah! Mylord, lui dis-je, m'avez-vous fermé votre cœur, & me refuserez-vous une legére marque de bonté & de tendresse, lorsque je viens la chercher au bout du monde, avec le dessein d'y mourir à vos pieds? Hélas! que vous ai je fait, & comment tant de respect & d'attachement ne sert-il qu'à m'attirer votre haine? Je m'efforçai en vain d'en dire davantage: des sentimens tels que les miens ne pouvoient s'exprimer par des paroles. Mylord connut aisément, que ma douleur n'étoit point contrefaite. Il me tendit la main. Je ne vous haïs pas, me dit-il; & je suis persuadé que mon malheur vous cause une sincére compassion. Aprenez-moi par quel hazard vous vous trouvez dans cette solitude. Je lui fis connoître, autant que je le pus dans le desordre où j'étois, que ce qu'il apeloit un effet du hazard, en étoit un de ma tendresse immortelle pour lui & pour sa fille; que c'en étoit un du desespoir où son départ de France

m'avoit

m'avoit jetté, & de la résolution inébranlable où j'étois d'employer mon sang & ma vie à son service. Je lui apris que je n'étois demeuré en France après lui qu'aussi longtems qu'on m'y avoit arrêté dans une prison; que depuis plus de six mois, je parcourois les mers & les deserts de l'Amérique, en cherchant ses traces, & en m'affligeant de la difficulté de les trouver, résolu de passer toute ma vie dans cette recherche, & de compter pour rien tous les périls & toutes les peines. Enfin, je m'expliquai assez pour le persuader de mon innocence, & de l'injustice qu'il m'avoit faite de la soupçonner.

Ce fut alors que je reconnus mieux que jamais la bonté & la générosité de cet aimable Seigneur. Ne pouvant douter que je ne fusse tel qu'il souhaitoit, il ne ménagea plus ni ses sentimens ni ses expressions. Il m'embrassa d'un air qui marquoit du transport, & il me tint long-tems entre ses bras, sans prononcer une parole. O Ciel, s'écria-t'il enfin, vous déployez sur moi toute votre puissance. Vous me faites sentir toutes les extrêmités de la douleur & de la joïe. Je suis le plus infortuné de tous les hommes; mais Cléveland ne m'a point trahi: il m'aime encore, & vous m'accordez la satisfaction de le revoir! Il recommença alors à me serrer contre sa poitrine, en me donnant mille noms tendres, & en m'arrosant de ses larmes. J'en versois aussi, & ses caresses passoient jusqu'au fond de mon cœur.

J'avois été partagé jusqu'à ce moment,

entre le ſoin de ma juſtification, & la pitié de ſon malheur; mais commençant à n'être plus occupé que de ce dernier ſentiment, toute mon attention ſe réunit ſur l'état où je le voyois. Il s'en aperçut, à l'air triſte & pénétré dont mes regards s'attachoient ſur lui. Je lis dans vos yeux, me dit-il, à quel point mon infortune vous touche. Il eſt vrai qu'elle eſt extrême, & je cherche en vain ce qui m'attire du Ciel un traitement ſi rigoureux. Je reprens quelque eſpérance, ajouta-t'il; vous me conſolerez, mon cher Fils, & votre preſence m'empêchera de mourir de douleur. Il me parla de Fanny & de Madame Riding. Elles vous verront ſans doute avec joye, me dit-il; mais j'apréhende extrêmement que la pauvre Fanny n'ait plus long-tems la force de réſiſter à ſes peines & aux miennes. Elle eſt déja d'une foibleſſe qui me fait tout craindre pour ſa vie. Je ne répondis à ce diſcours de Mylord qu'en baiſant ſes mains, avec une ardeur qui lui fit aſſez entendre mes penſées & mes ſentimens. Je comprens que vous ſouhaitez de la voir, reprit-il, & je puis vous répondre d'avance qu'elle ſera charmée de vous retrouver de l'affection pour elle. Mais dans l'état où elle eſt avec Madame Riding & ſes femmes, je vous conſeille, pour ménager leur modeſtie, d'attendre que la nuit nous améne l'obſcurité. Elles ne ſont qu'à vingt pas d'ici, & je vois que le Soleil eſt prêt à ſe coucher. Il fallut me faire cette violence. Je jettois néanmoins

les yeux de tous côtez, dans l'espérance de l'apercevoir. Je crus même avoir remarqué sa tête qui s'élevoit au-dessus de l'herbe, & mes regards demeurérent comme fixez vers cet endroit. Ses traits, son air, le son de sa voix, tout se renouveloit déja dans mon cœur; & transporté du plaisir que j'allois sentir à la revoir, il y avoit des momens où j'oubliois son infortune & celle de son Pere, pour ne m'occuper que de mon bonheur & de ma joïe.

Je proposai néanmoins à Mylord dans cette intervalle, de prendre une partie de mes habits pour se couvrir, & d'envoyer aux deux Dames mon linge, & tout ce que nous pourrions rendre propre à leur usage. Je n'avois avec moi que le seul habit dont j'étois vêtu, avec un large manteau: ayant été obligé de laisser mes hardes à Powhatan, pour charger nos deux chevaux de vivres & de provisions: mais j'étois pourvû suffisamment de linge. Iglou étoit d'ailleurs fort bien vêtu, & il avoit un manteau comme moi; de sorte que nous pouvions trouver dans notre superflu dequoi couvrir Mylord, & fournir du moins quelques commoditez aux deux Dames. Mon juste-au-corps étant trop étroit pour lui, il ne refusa point d'accepter mon manteau, après avoir pris une chemise: il envoya à sa Fille, ma veste, le manteau d'Iglou, du linge, & tout ce qui pouvoit être propre à son usage & celui de Madame Riding. Je ne fais pas difficulté, me dit-il,

 d'accepter

d'accepter les secours que vous m'offrez. C'est à votre Pere & à votre Epouse que vous rendez service.

Quoique Fanny & Madame Riding dussent être en état de paroître modestement avec les habits que nous leur avions envoyez, Mylord souhaita encore que j'attendisse à leur parler dans l'obscurité, pour leur épargner un reste de confusion qu'elles ne manqueroient point d'avoir à la premiére vuë. Je me fis une violence extrême. Il employa le tems qui restoit jusqu'à la nuit, à me raconter toutes les circonstances de son départ de France, & de son arrivée en Amérique. Il ne me cacha point le chagrin que l'opinion de mon infidélité avoit causé à sa Fille, à Madame Riding, & à lui-même. Il me confessa même qu'il s'étoit repenti plus d'une fois d'avoir quitté si brusquement l'Europe, & de ne s'être pas convaincu du moins de mon changement par mon propre aveu; autant par un reste d'amitié qui avoit toujours combattu fortement pour moi dans son cœur, que par tendresse pour Fanny, qui n'avoit pas eu un moment de joye & de tranquilité depuis qu'elle étoit sortie de Roüen. Enfin il me demanda quel fond je faisois sur mon Esclave, & si nous étions, lui ou moi, assez bien instruits de la route pour gagner sûrement quelque habitation Angloise ou Espagnole? Je répondis aux premiéres parties de son discours, par de nouvelles marques d'attendrissement & de reconnoissance.

ſance. Pour ce qui regardoit Iglou, je priai Mylord de ſe repoſer ſur ſa fidélité, & ſur la connoiſſance qu'il avoit de tous ces lieux. Il voulut l'interroger lui même. Iglou répondit de fort bon ſens à toutes ſes queſtions : mais Mylord, qui ſe croyoit déja fort avancé vers la Caroline, fut étonné d'aprendre qu'il nous reſtoit à faire environ cent lieuës. Cette nouvelle lui cauſa un violent chagrin. Il demanda avec empreſſement à mon Eſclave, ſi nous avions encore à craindre la rencontre de quelques Sauvages ? Iglou lui dit que cela dépendoit de notre bonne fortune, parce que ces Barbares changeoient ſouvent d'habitation, & qu'il s'en trouvoit toujours quelques-unes au long des Montagnes. Je remarquai que l'inquiétude de Mylord n'étoit que pour ſa Fille; & comme cet intérêt m'étoit auſſi cher qu'à lui-même, je preſſai Iglou de chercher tous les moyens qui pouvoient nous raſſurer contre le péril. Ce bon Eſclave, après avoir réfléchi quelques momens, nous fit cette propoſition : Je ſuis Amériquain, nous dit-il ; de la Nation des Abaquis. C'eſt une Nation douce, & beaucoup plus humaine que la plûpart des autres Sauvages. Elle habite une fort belle Vallée dont elle eſt en poſſeſſion depuis long-tems, & qui n'eſt guéres plus loin qu'à trente lieuës d'ici. Je m'y rendrai promptement, ſi vous le ſouhaitez, & je vous aménerai de-là une eſcorte ſuffiſante pour vous conduire en ſûreté. Il ajouta, pour inſpirer de la

confiance à Mylord, que sa famille tenoit un des premiers rangs dans sa Nation; qu'il l'avoit quittée il y avoit cinq ou six ans, par le pur desir de satisfaire sa curiosité en voyageant dans les Colonies de l'Europe; qu'ayant été pris par les Espagnols & vendu au Gouverneur de l'Isle de Cube, il avoit vécu fort doucement dans son esclavage; qu'il se souvenoit d'avoir vû Mylord à la Havana au Palais du Gouverneur; enfin, qu'il avoit beaucoup d'affection pour les Européens, & tant d'attachement pour moi, qu'il étoit prêt à exposer même sa vie pour notre service.

Mylord l'entendant parler avec tant de zèle & de raison, me demanda encore une fois si l'on pouvoit se fier à ses offres jusqu'à un certain point. Je crois, lui dis je, pouvoir vous en répondre presqu'autant que de moi-même. Je l'ai reçu de Dom d'Arpez, qui m'a garanti sa fidélité, & je l'ai mise depuis à quantité d'épreuves. Mylord voulut sçavoir là-dessus si les trente lieuës qu'il y avoit jusqu'à son habitation étoient tout-à fait hors de notre route, si son Peuple étoit aussi humain qu'il le prétendoit, s'il étoit assuré d'en obtenir du secours, & si l'on y étoit aussi nud que parmi les autres Sauvages. Les réponses d'Iglou satisfirent extrêmement le Vicomte. Il lui dit, qu'à le prendre de certains endroits par lesquels nous devions passer pour gagner la Caroline, il n'y avoit point à se détourner de plus de dix lieuës pour aller à la Vallée
des

des Abaquis ; qu'il étoit ſûr d'obtenir d'eux tout ce qu'il leur demanderoit, non-ſeulement par le crédit de ſa famille, mais encore plus par la joye que toute la Nation auroit de le voir après une abſence de ſix ans ; qu'il n'y avoit rien de plus doux que le naturel & les uſages de ce Peuple, & pour eur façon de ſe vétir, qu'ils étoient nuds à la vérité pendant ſept ou huit mois de l'année, à cauſe de l'exceſſive chaleur ; mais qu'ils ſe couvroient, pendant l'hyver, de la peau des bêtes qu'ils tuoient à la chaſſe.

Le Vicomte me prit en particulier. Après tant de malheurs, me dit-il, je ne ſçai ſi je dois prendre la moindre confiance à la fortune. Mais ſi je croyois votre Eſclave ſincére & ſon raport fidèle, je regarderois ce qu'il vient de m'aprendre, comme un bonheur dans la triſte ſituation où nous ſommes. Outre les périls que nous avons à courir juſqu'à la Caroline, & la longueur du chemin qui m'épouvente, je me ſens une extrême répugnance à me preſenter dans une habitation Angloiſe, avec ce miſérable équipage. Si j'oſois compter ſur les Abaquis, nous tâcherions de gagner tous enſemble leur Vallée, nous nous y fournirions de vêtemens & de vivres ; & nous faiſans accompagner des plus réſolus, nous ſerions à couvert des inſultes, non-ſeulement des autres Sauvages, mais peut-être de celles mêmes du Capitaine Will. Il me demanda ce que je penſois de ce projet. Je lui renouvelai les aſſurances que je lui avois

données du bon caractére d'Iglou, & je lui dis que je remettois tout le reste à sa prudence. Il fit aprocher encore une fois cet Esclave, & lui ayant fait répéter ce qu'il avoit déja entendu, avec de nouvelles circonstances, il conclut qu'en six jours, ou plûtôt en six nuits, car c'étoit une sûreté qu'il vouloit toujours prendre, nous pourrions nous rendre à la Vallée des Abaquis. Ce qui nous restoit de vivres pouvoit nous suffire jusques-là; de sorte que le dessein de ce voyage fut regardé comme une résolution prise.

Pendant que nous étions dans cet entretien, & que l'ardeur impatiente que j'avois de revoir Fanny interrompoit à tous momens mon attention, la nuit prit enfin la place du jour. Je le fis remarquer à Mylord. Il entendit ce que cela signifioit. Nous prîmes notre chemin vers l'endroit où nous étions attendus par les deux Dames. L'obscurité n'étoit pas si profonde, qu'on ne pût distinguer fort bien les objets. J'aperçus Fanny. Hélas! dans quel état l'aperçus-je! Quel nom donnerai-je aux sentimens de tendresse qu'une vuë si chére & si souhaitée me fit naître? comment exprimerai-je en même-tems la douleur & la compassion dont je me sentis pénétré?

Ses femmes avoient employé assez adroitement le linge & les habits que j'avois envoyez pour la couvrir. Mais elle avoit encore la tête & les pieds nuds. Ses cheveux étoient épars sur ses épaules. Elle étoit assise proche

proche de Madame Riding, & elle avoit la tête apuyée sur ses genoux. Comme elle tenoit les yeux fermez, & qu'il ne paroissoit pas qu'elle nous eût aperçû: Regardez nous, ma Fille, lui dit Mylord; c'est Cléveland que je vous améne. Elle jetta les yeux sur moi, & elle les baissa aussi-tôt avec un profond soupir. Je sçavois bien qu'elle n'étoit point encore informée de mon innocence; de sorte qu'avec les plus violens transports dont ont ait jamais été agité, je ne laissois pas de demeurer froid & immobile à l'extérieur, sans avoir même la hardiesse de me jetter à ses genoux. Son pere, qui jugea aisément d'où venoit son silence & ma timidité, la fit lever en la prenant par la main. Faites donc, lui dit-il, quelques honnêtetez à Cléveland. Nous l'avons accusé injustement: il nous a toujours aimé. Elle se leva, & je me jettai alors à genoux devant elle avec une action si passionnée, qu'elle n'eut pas besoin d'autre interprétation de mes sentimens. Je voulois baiser ses pieds; elle m'arrêta, & me priant d'une voix basse de me lever, je vis qu'el-versoit une abondance de larmes, & qu'elle se faisoit effort pour retenir ses soupirs & ses gémissemens. Mylord aussi attendri, que moi de l'état où il la voyoit, me dit de l'embrasser. Ah! Mylord, m'écriai-je, je ne demande que d'être souffert à ses genoux! & m'y jettant pour la seconde fois, je lui dis que je ne quitterois cette situation qu'avec la vie, si elle ne reprenoit pas les senti-

mens

mens de bonté qu'elle avoit eus pour moi. Soyez ſans inquiétude, me répondit le Vicomte, je vous réponds qu'elle vous aime, & que nous ſommes tous fort ſatisfaits de nous vous revoir.

Madame Riding m'aſſura la même choſe en m'embraſſant tendrement. Je leur adreſſai à tous trois l'un après l'autre, mille choſes tendres & touchantes ; & Mylord s'étant aſſis & nous faiſant ſigne de l'imiter ; je pris ma place aux pieds de ma Souveraine, avec plus de joye que je n'en aurois eu ſur le premier Trône de l'Univers.

Je ne ſçai comment le cœur peut paſſer ſi ſubitement d'une certaine ſituation, à celle qui lui eſt opoſée : un inſtant produit quelquefois cette étrange viciſſitude. Eſt-ce donc qu'il y a ſi peu de différence entre les mouvemens intérieurs, qui ſont la douceur & la joye ? Ou plûtôt n'eſt-ce pas en effet le même mouvement, qui prend différens noms ſelon qu'il change d'objet & de cauſe ? Qu'on y faſſe attention : une véritable joye a les mêmes ſymptômes qu'une exceſſive douleur. Elle excite des larmes, elle ôte l'uſage de la voix, elle cauſe une délicieuſe langueur, elle attache l'ame à conſidérer la cauſe de ſes émotions ; & de deux hommes tranſportez l'un de joye & l'autre de douleur, je ne ſçai lequel ſouffriroit le plus volontiers qu'on lui arrachât le ſentiment dont il joüit. Pour moi, qui n'avois pû retenir mes pleurs à la vûë du triſte état où j'avois trouvé Mylord & ſa fille, je m'aperçus

çus que j'en versois encore lorsque je commençai à n'être plus occupé que du bonheur de les revoir & d'être rentré dans leur estime. J'avois les yeux attachez sur Fanny: l'obscurité ne pouvoit me faire perdre un seul de ses regards. Je lui reprochai tendrement, à elle & à son pere, les peines mortelles que leurs injustes soupçons m'avoient causées; je demandai d'en être dédommagé par le redoublement de leur affection: ils me le promirent de la maniére la plus tendre; & Fanny elle-même, autorisée par son Pere, & touchée des témoignages de ma passion, ne se refusa point à mes innocentes caresses.

Nous passâmes dans cet état une partie de la nuit, & nous confirmans dans la résolution de nous remettre à la conduite d'Iglou, nous partîmes quelques heures avant le jour, pour prendre le chemin de la Vallée des Abaquis. Les deux Dames se servirent de nos chevaux. Nous étions continuellement autour d'elles, & si attentifs à leur rendre toutes sortes de services, qu'elles ne souffrirent point d'autre incommodité pendant sept nuits de marche, que celle du mouvement du cheval. Nous nous arrêtions au point du jour dans quelque lieu couvert, & nous passions le tems jusqu'au soir à nous entretenir de nos avantures, ou à prendre du repos & quelques rafraîchissemens. Il me vint à l'esprit plus d'une fois de proposer à Mylord l'accomplissement de ses promesses, c'est-à-dire, l'exécution de mon

mariage

mariage avec ſa fille. J'en parlai à Fanny. Qui ſçait, lui dis-je, à quoi le Ciel nous réſerve ? Un mal-entendu m'a expoſé au malheur de vous perdre, dans un tems où nous n'apréhendions rien de la fortune. Aujourd'hui nous ſommes peut-être à la veille de quelque nouvelle diſgrace, qui peut nous ſéparer plus long-tems que jamais. Ah ! s'il falloit vous quitter ſans être à vous ! .... Hélas ! repris-je après un moment de réflexion, ſoit après, ſoit avant le bonheur de vous être uni, il ne faut plus eſpérer que je puiſſe vivre ſans vous. Mais quelle plus douce conſolation pourrois-je ſouhaiter, même en mourant, que de vous apartenir par les liens du mariage ? Chére Fanny, n'y conſentez-vous pas ? Ai-je quelque choſe à combattre dans votre cœur.

Elle me répondit que j'en étois le Maître abſolu ; qu'elle me laiſſoit le ſoin de notre bonheur commun, & qu'elle le ſouhaitoit autant que moi. Nous ne tarderons donc guéres à l'obtenir, repris je ; & je m'adreſſai ſur le champ à Madame Riding que je priai de faire cette propoſition à Mylord. Elle ne refuſa point de s'en charger ; mais elle me fit craindre d'y trouver quelque difficulté, parce qu'il n'y avoit point d'aparence, me dit-elle, qu'il conſentît à me donner ſa Fille ſans les cérémonies de l'Egliſe. Cependant, elle fit naître l'occaſion de lui en parler, & elle fut ſurpriſe de lui entendre dire, non-ſeulement qu'il y avoit déja penſé, mais que ſon deſſein étoit de prévenir ma demande

mande, si nous pouvions joüir d'un moment de tranquilité chez les Abaquis.

Notre route s'acheva fort heureusement. Lorsque nous fûmes à une certaine distance de la principale Habitation, Iglou nous fit entendre qu'il étoit à propos qu'il y entrât seul, pour disposer son Peuple en notre faveur, & le préparer à nous voir sans crainte & sans étonnement. Je le pris à l'écart. Iglou, lui dis-je, tu vois avec quelle confiance nous t'abandonnons notre vie & notre liberté. J'ai répondu de toi à Mylord. Ne trahis point ton Maître, & souviens-toi de la bonté avec laquelle je t'ai toujours traité. Il se jetta à mes pieds avec un transport de joye, & il me protesta que loin de mériter que j'eusse la moindre défiance de sa fidélité, il alloit me faire voir non-seulement qu'il nous étoit dévoüé entiérement, mais encore, que les Européens ne rendent point justice aux Amériquains, en les prenans tous pour des hommes brutaux & farouches. Il nous quitta, en nous promettant de ne pas nous causer d'impatience par sa lenteur. Quoique Mylord eût été l'auteur de ce voyage, je remarquai que se voyant si proche d'être livré à la discrétion d'un Peuple barbare & inconnu, il n'étoit pas exempt d'inquiétude. Pour moi, qui connoissois parfaitement mon Esclave, je n'avois point d'autre crainte que celle qui est inséparable de l'amour, même dans l'éloignement du danger.

Iglou revint vers le milieu du jour. Mais s'il

s'il ſe preſenta d'abord ſeul, ce ne fut que par une précaution ſemblable à celle qu'il avoit voulu garder avec ſes compatriotes, c'eſt-à-dire, par la crainte de nous cauſer quelque allarme, ſi nous l'euſſions vû trop bien accompagné. Nous entendîmes ſon raport avec empreſſement. Il nous dit d'un air ſatisfait, que nous connoîtrions bientôt s'il étoit conſidéré parmi les ſiens. Il nous prévint ſeulement ſur quelques-unes de leurs coutumes, qui pourroient nous paroître bizarres & incommodes; & il nous pria particuliérement de ne pas nous offenſer de la curioſité avec laquelle on s'aprocheroit de nous pour obſerver nos maniéres & notre figure. Il n'avoit point fini ſon diſcours, que nous vîmes ſortir de l'habitation un gros de Sauvages, qui n'étoit pas compoſé de moins de cinq ou ſix cens perſonnes. Iglou nous pria encore de ne pas nous allarmer. Il nous aprit que c'étoit par l'ordre des Chefs, & pour nous faire honneur, que tous les Habitans s'étoient aſſemblez pour venir au-devant de nous. Ils s'avancérent en effet vers le lieu où nous étions. S'étans arrêtez à cinquante pas de diſtance, ils parurent attendre qu'Iglou retournât à eux pour leur marquer la conduite qu'ils devoient tenir. Je lui dis qu'il nous feroit plaiſir d'empêcher toute cette Troupe de s'aprocher, & qu'il ſuffiſoit qu'il nous amenât les principaux. Pendant qu'il alloit à eux, Mylord donna ordre au petit nombre de perſonnes qui compoſoient ſa ſuite, de garder beau-

coup

coup de mesures avec les Sauvages, & de les traiter toujours avec douceur.

Il n'y en eut que douze ou treize qui se détachérent du Corps, & qui suivirent Iglou. Nous nous tînmes debout pour les recevoir. Iglou leur ayant montré Mylord, comme celui à qui ils devoient rendre leurs premiers respects, ils le saluérent en courbant le corps & en croisant les bras de mille façons différentes. Ils me firent ensuite les mêmes civilitez, & ils n'en adressérent pas moins aux deux Dames. Cette premiére cérémonie se passa en silence. Iglou prit enfin la parole pour eux, & il nous assura en leur nom, qu'ils étoient charmez de nous voir, & qu'il n'y avoit point de services qu'ils ne fussent disposez à nous rendre. Mylord lui ordonna de leur répondre, que nous étions persuadez de leur générosité & de leur bonne foi, & que c'étoit sur ce fondement que nous n'avions point apréhendé de venir parmi eux pour leur demander leur assistance & leur amitié.

Aussi-tôt que ces complimens furent finis, & qu'ils parurent prendre confiance à l'air ouvert & sincére que nous tâchions de répandre dans nos maniéres & sur nos visages, ils nous firent des caresses beaucoup plus familiéres. Ils nous baisérent plusieurs fois au front & à la poitrine. Ils nous regardoient avec une aparence d'étonnement, & je crus apercevoir du bon sens & de la réflexion dans la maniére dont ils se communiquoient leurs remarques. Leur figure n'avoit

n'avoit rien d'effrayant. Tous les Sauvages de cette partie de l'Amérique ont communément la taille haute & droite. Ils ſont bazanez, mais ſans être noirs ni olivâtres. La couleur de leur peau eſt une eſpéce de brun foncé, qu'ils aportent preſqu'en naiſſans, & qui ſe ſoutient dans le même état pendant toute leur vie. Ils ſont nuds, excepté au milieu du corps. On voit briller un certain feu dans leurs yeux, qui fait bien juger du fond de leur ame; & quoiqu'il y ait en général quelque choſe de farouche dans leur air & dans leurs regards, on ne ſçauroit dire que ce ſoit férocité, ni que leur air extérieur ſoit capable de cauſer de l'épouvente. La plûpart étoient armez d'arcs & de fléches, & quelques-uns avoient la tête ornée de plumes, qui traverſoient bizarrement leurs cheveux.

Quelque attention qu'ils euſſent tous à nous obſerver, j'en remarquai deux qui s'attachérent à moi plus particuliérement, & qui me renouveloient à tous momens leurs careſſes. Iglou me fit connoître que l'un étoit ſon pere, & l'autre ſon frere. Il leur avoit déja dit que j'étois ſon Maître, & que je l'avois toujours traité avec une indulgence qu'on n'a point ordinairement pour un Eſclave; de ſorte qu'ils s'efforçoient à l'envi de me marquer leur reconnoiſſance. Ils conſervérent cette diſpoſition ſi conſtamment, qu'ils ne ſe laſſérent point dans la ſuite de m'en donner ſans ceſſe de nouvelles preuves.

Iglou

Iglou nous propoſa de nous rendre dans l'Habitation; nous y conſentîmes. A peine l'eut il dit aux autres Sauvages, que ſur un ſigne qu'ils firent à ceux qui ne s'étoient point encore aprochez, nous les vîmes accourir vers nous avec précipitation. Il fallut eſſuyer pendant long tems leurs ſalutations & leurs careſſes. Il y avoit parmi eux quelques femmes, qu'Iglou preſenta à Fanny & à Madame Riding. L'une étoit ſa ſœur. Il me pria d'engager Fanny à recevoir ſes ſervices, & à ſouffrir qu'elle fût continuellement auprès d'elle. Ces femmes étoient de la même couleur que leurs Epoux, mais elles avoient quelque choſe de plus doux dans le viſage & dans les yeux. Fanni traita avec bonté la ſœur d'Iglou, qui s'apelloit *Rem.* Nous entendions pendant ce tems-là un bruit confus de paroles dont nous ne pouvions diſtinguer l'articulation; & comme les marques d'amitié ſe renouveloient ſi ſouvent qu'elles commençoient à nous devenir incommodes, je témoignai à Iglou que nous ſouhaitions d'être conduits dans quelque lieu où nous puſſions être plus tranquiles. Il me dit qu'on nous avoit préparé des logemens où nous ſerions les maîtres, & dont on n'accorderoit l'entrée qu'à ceux que nous y voudrions recevoir; mais qu'il falloit donner quelque choſe à l'ardeur de ſon Peuple dont la conduite ſe régloit ordinairement par les premiéres impreſſions. Nous fûmes obligez, pour ſuivre ce conſeil, de ſouffrir qu'on nous portât à l'habitation

tation d'une maniére extrêmement bizarre. Chacun de nous fut pris par deux Sauvages, qui nous firent asséoir sur leurs mains, qu'ils tenoient liées l'une à l'autre par les doigts, pour composer une espéce de banc; & nous faisans passer les bras à droit & à gauche sur leurs épaules & autour de leur cou, ils nous transportérent dans cette posture, avec une legéreté surprenante, l'espace de plus de cinq cens pas qu'il y avoit jusqu'à l'habitation. Nous trouvâmes fort peu d'ordre & de netteté dans leurs ruës & dans leurs maisons. Leurs ruës ne sont nullement pavées; mais le fond en est de sable, ce qui les rend très-incommodes en Eté, à cause de la poussiére que le moindre vent agite continuellement. Les maisons sont composées d'un mélange de bois, de terre & de cailloux. Elles n'ont point de double étage, mais en récompense elles sont si larges, qu'une seule suffit communément pour loger deux ou trois familles. Il n'y a que les principaux Chefs qui en ayent des particuliéres. On en tenoit prête pour nous une des plus commodes. Nous y entrâmes avec joye, pour nous délivrer de la foule du Peuple; & quoique les Chefs y fussent entrez avec nous, ils eurent la complaisance de se retirer lorsqu'Iglou les eut averti de notre part que nous avions besoin de repos.

En effet, la fatigue & les inquiétudes d'un si dangereux voyage nous avoient rendu le repos absolument nécessaire. Iglou nous fit aporter par quelques Sauvages, qui

qui avoient reçu ordre de nous ſervir, un grand nombre de peaux dont il nous fit compoſer des lits, auſſi conformes qu'il lui fut poſſible aux uſages de l'Europe. Il triomphoit de joye en nous faiſant rendre ces ſervices, qui nous marquoient non ſeulement ſon affection, mais encore l'autorité de ſa famille, & la conſidération où il étoit parmi les Abaquis. Il ne nous avertiſſoit pas même d'une autre galanterie qu'il nous avoit fait préparer, & par laquelle il vouloit agréablement nous ſurprendre. Tandis qu'il étoit à nous entretenir de quelques coutumes de ſa Nation, nous vîmes notre porte s'ouvrir, & une douzaine de jeunes filles entrer avec des corbeilles chargées de viandes rôties, & des meilleurs fruits du païs. Elles nous les ſervirent, ſinon avec magnificence, du moins avec aſſez de propreté pour ne nous laiſſer rien apercevoir de dégoûtant. Nous ne pûmes refuſer d'en manger quelque choſe, quoique la faim ne fût pas notre beſoin le plus preſſant. Les filles Sauvages danſérent pendant notre repas. Iglou les animoit, croyant ce ſpectacle fort propre à nous divertir. Enfin je lui fis connoître que nous ſouhaitions de demeurer libres.

Avant que de nous livrer au ſommeil, nous nous entretînmes long-tems de l'état de notre fortune. Mylord nous témoigna qu'il étoit fort ſatisfait d'avoir pris le parti de venir chez les Abaquis. Tout ce que nous avions vû juſqu'alors de cette Nation, répondoit parfaitement aux promeſſes d'Iglou.

Nous

Nous étions du moins aſſurez de pouvoir nous y délaſſer tranquilement pendant quelques jours. Pour l'eſcorte que nous euſſions ſouhaité d'obtenir juſqu'à la Caroline, nous ne crûmes point que ce fût une propoſition à faire dès les premiers momens de notre arrivée. C'étoit Iglou qui devoit nous ménager cette faveur, & nous commencions à voir fort bien qu'il ne lui ſeroit pas difficile de nous la faire accorder. Tout s'achemine heureuſement, reprit Mylord après ces réflexions; & je ne ſçai comment nous pourrons aſſez reconnoître les obligations que nous avons à Cléveland. Un diſcours ſi obligeant fut une ouverture extrêmement favorable pour mes deſirs. J'y répondis auſſibien de la maniére la plus propre à faire connoître leur ardeur; & Mylord, qui comprit le ſens de ma réponſe, me dit ouvertement, que Fanny ſeroit mon Epouſe quand je voudrois la recevoir. Quand je le voudrai! O Dieu! m'écriai-je, peut-il y avoir à preſent le moindre délai, & remettrons-nous à un autre jour ce qui peut être exécuté dès ce moment? Vous allez trop vîte, reprit Mylord; attendons du moins que le jour vienne nous éclairer. J'ai fait réflexion, ajoûta t-il, que nous ſommes ſans Miniſtre: mais cette difficulté n'empêchera point que je ne vous donne ici ma Fille. L'autorité Sacerdotale n'ajoûte rien d'eſſentiel à celle d'un Pere. Mon conſentement & ma bénédiction ſupléeront au défaut des cérémonies de l'Egliſe, & nous le réparerons dans

dans la ſuite par une célébration plus canonique.

Cette aſſurance formelle me mit dans la plus douce ſituation où je me ſois trouvé de ma vie. J'oubliai tous mes malheurs. Je me flâtai même qu'il ne pouvoit plus m'en arriver, & que j'allois être élevé pour toujours au-deſſus de la fortune & de tous les revers. Il eſt vrai que ma joye étoit mêlée de quelque triſteſſe, lorſque je penſois à l'état auquel Fanny étoit réduite, & aux miſérables circonſtances qui alloient accompagner le plus heureux de tous les événemens. Quelle fête ! Quelle pompe nuptiale ! Dans le fond de l'Amérique, au milieu d'un Peuple barbare, dépourvu des commoditez les plus néceſſaires à la vie ? Je craignois même que Fanny, touchée comme elle étoit de l'excès de notre miſére, n'en fût moins ſenſible à notre bonheur commun, & que cela ne me dérobât quelque choſe de ſa tendreſſe & des marques que j'oſois en attendre. Je lui communiquai mes craintes. Sa réponſe les confirma. Hélas! me dit-elle, quelle bizarre deſtinée ! Quels auſpices pour les ſuites de notre amour & de notre mariage ! Elle prononça ces quatre mots en me ſerrant la main, & en laiſſant tomber quelques larmes. Je frémis moi-même d'un ſi triſte préſage : mais rejettant ce mouvement comme une foibleſſe, je ne penſai qu'à raſſurer Fanny. Notre tendreſſe, lui dis je, & notre conſtance l'emporteront ſur la malignité de notre ſort. Je ne m'allarme de rien,

ſi vous m'aimez. Ah ! ſi je vous aime, reprit-elle tendrement ! N'eſt ce pas encore un préſage terrible pour moi que vous en puiſſiez douter ? Non, ajouta t'elle en redoublant ſes larmes, je ne ſerai pas plus heureuſe que ma mere. J'eus beaucoup de peine à diſſiper ſes frayeurs & ſon agitation, & j'y employai une partie de la nuit, pendant que Mylord & Madame Riding la paſſoient à dormir.

J'étois d'autant plus pénétré de l'inquiétude & des preſſentimens de Fanny, que je la connoiſſois d'un caractére d'eſprit ſolide, & fort ſupérieur aux petites craintes du vulgaire. Cependant, comme je ne prévoyois rien, du moins par raport à elle & à moi, qui dût me cauſer de véritables allarmes, je ne laiſſai pas de paſſer tranquilement une nuit qui devoit être ſuivie du plus heureux jour de ma vie. Tous les deſirs de mon cœur ſeront demain ſatisfaits, diſois je en m'endormant ; j'obtiendrai ce que j'aime ; j'en ſerai plus fort contre les coups de la fortune. L'étude de la ſageſſe ſera deſormais ma ſeule occupation ; j'y trouverai toujours aſſez de reſſource pour me défendre contre les maux d'une certaine nature. L'indigence, par exemple, n'aura jamais le pouvoir de me cauſer un moment de chagrin. Si je ſuis foible par quelque endroit, c'eſt par le cœur ; & c'eſt heureuſement de ce côté-là que je ſerai le moins expoſé, puiſque j'épouſe demain Fanny, & que rien dorénavant ne ſera capable de me ſéparer d'elle, non plus que

que de Mylord & de Madame Riding. Le ſommeil me prit dans ces penſées, & je ne me réveillai le lendemain que pour le reprendre avec un renouvellement de joye & de contentement.

Iglou, qui fut informé de la concluſion ſi prochaine de mon mariage, ſe donna beaucoup de mouvement ſans m'en avertir, pour engager ſes compatriotes à la célébrer d'une maniére éclatante. Je paſſe ſur cette Fête ridicule que nous fûmes obligez de ſouffrir par des vuës d'intérêt. Nous n'y conſidérâmes que l'utilité dont notre complaiſance nous pouvoit être, pour nous concilier de plus en plus les Sauvages. Il fallut accepter un feſtin qui nous fut offert par les principaux, & conſentir à prendre place à table avec eux. Mylord ſe fit même un plaiſir de nous faire obſerver leurs cérémonies. Il en laiſſa la direction au pere d'Iglou, qui tenoit un des premiers rangs dans l'Aſſemblée. Auſſi-tôt que ce ſouper fut fini, ce Sauvage vint me prendre à la place où j'étois aſſis, pendant que ſa fille prenoit auſſi Fanny par la main. Ils nous firent avancer tous deux au milieu de la maiſon, & tous les aſſiſtans formérent un cercle autour de nous. Rem, ſœur d'Iglou, me preſenta une eſpéce de corde, compoſée d'écorce d'arbre, elle me fit entendre qu'il falloit que je la reçuſſe pour lier Fanny à la ceinture. Elle me fit ſerrer fortement les nœuds. Enſuite offrant à Fanny le bout de la même corde qui étoit fort longue, elle l'aida

à me la passer aussi autour du corps, & à me lier comme elle l'étoit elle-même. Nous tenions ainsi l'un à l'autre à la distance de deux ou trois pas. Tous les Sauvages s'aprochérent alors successivement, & feignirent l'un après l'autre d'employer toute leur adresse pour desserrer nos nœuds. A mesure que chacun d'eux se retiroit, il témoignoit par un branlement de tête & par quelques paroles, que son entreprise n'avoit pû réussir. Lorsqu'ils eurent tâché de nous délier par adresse, ils revinrent dans le même ordre, & ils parurent faire de grands efforts pour rompre la corde. Cette tentative n'aïant pas eu plus de succès que la premiére, le pere d'Iglou & sa fille nous conduisirent auprès de Mylord, & ils lui dirent, comme nous l'aprîmes ensuite par l'explication d'Iglou, qu'ils avoient trouvé sa fille liée comme il la voyoit, qu'ils s'étoient efforcez inutilement de la mettre en liberté, & que c'étoit à lui à tenter s'il réüssiroit plus heureusement. On lui avoit mis entre les mains une corde qu'on lui fit jetter pour toute réponse autour de sa fille & de moi ; il nous lia ainsi étroitement l'un avec l'autre, & outre les nœuds qu'il fit à sa propre corde, il en ajouta quelques-uns à ceux que nous avions faits à la nôtre. Les Sauvages témoignérent leur aplaudissement par de grands cris. L'un d'entr'eux dit alors en levant la voix, que les efforts qu'on avoit faits pour nous délier s'étans trouvez inutiles, & le pere lui-même ayant contribué à

serrer

ſerrer nos liens, il n'y avoit plus rien au monde qui dût être capable de les rompre ; que nous n'avions à nous plaindre de perſonne, puiſque nous nous en tenions chargez volontairement ; qu'il étoit bien clair que c'étoit le Soleil même qui nous avoit inſpiré cette envie ; qu'il beniroit notre union, & que nous devions lui promettre par reconnoiſſance de ne nous repentir jamais de l'avoir formée.

Les Abaquis adorent le Soleil, & ne reconnoiſſent point d'autre Divinité. Il eût fallu, pour achever notre mariage ſelon leurs coutumes, prendre cet Aſtre à témoin de la conſtance de notre engagement. Mais ayant d'autres principes de Religion, je choiſis ce moment pour jurer une foi éternelle à Fanny en preſence du Ciel & de ſon Pere ; & elle fit en même-tems la même choſe à mon égard, par l'ordre de Mylord, qui lui dicta lui-même ſes expreſſions. Il nous fit ajouter à ce ſerment, la promeſſe de nous preſenter aux pieds des Autels auſſitôt que nous en aurions la commodité, pour y recevoir la bénédiction d'un Miniſtre ; & il nous donna enſuite la ſienne avec les plus vives marques de tendreſſe & de ſatisfaction. Je me jettai à ſes genoux, dans un tranſport de joïe & de reconnoiſſance. J'y demeurai quelque tems, ſans pouvoir m'exprimer. Tant de bonheur & de contentement me paroiſſoit un ſonge. Je me demandai mille fois, ſi j'étois encore ce malheureux Cléveland, accoutumé à ſouffrir &

à se plaindre ; & je me crus réconcilié pour toujours avec la fortune.

Après avoir souffert pendant quelques momens les caresses & les félicitations bizarres des Sauvages, nous retournâmes à notre cabane. Mylord, qui avoit été fort content du zèle de ces barbares, changea la résolution qu'il avoit prise de ne leur pas proposer si-tôt de nous accorder une escorte. Il crut au contraire que ce seroit dans la premiére ardeur de leur amitié que nous en obtiendrions plus facilement ce secours ; & il s'occupa avec Iglou à concerter de quelle maniére il leur feroit cette proposition. Je leur laissai ce soin, tandis que j'étois occupé avec ma chére Epouse à satisfaire mon amour & le sien.

J'étois tendre & passionné, & Fanny l'étoit autant que moi. Cependant, croira-t'on que dans une nuit toute consacrée à la joïe & aux douseurs de l'amour, la tristesse & la douleur me firent encore sentir leur amertume ? Etrange caprice du sort, qui ne m'a jamais laissé goûter de plaisir sans mélange ! Je tenois Fanny dans mes bras ; je n'aurois pû me former même l'idée d'une condition plus douce : mais dans le tems que je recevois ses plus tendres caresses, je m'aperçus qu'elle poussoit des soupirs qui ne pouvoient partir d'un cœur heureux & tranquile. Je lui en fis des reproches, ausquels elle ne put répondre si bien, qu'elle ne me laissât beaucoup d'inquiétude. J'en aurois accusé son indifférence, si j'eusse pu douter de

de ſon amour : mais j'en avois des preuves, que rien n'étoit capable de me rendre ſuſpectes. Je remarquai même qu'elle s'affligeoit de m'avoir laiſſé découvrir quelque choſe de ſon trouble, & qu'elle s'efforçoit de me faire prendre une autre opinion de ſes ſoupirs. Je la preſſai envain de s'expliquer, à moi qui l'adorois, à moi qui ne voulois vivre que pour lui plaire. Elle ſe plaignit à ſon tour de l'injure que je faiſois à ſa tendreſſe, elle me força de renfermer mes agitations dans mon cœur. Mais elles n'en ſubſiſtérent pas moins, & je ſentis trop bien qu'il manquoit quelque choſe à ſa félicité, & par conſéquent à la mienne.

N'anticipons point ſur cette nouvelle ſource de peines. Quoique je n'en aye guéres eſſuyé de plus ſenſibles, elles ont été précédées par un ſi grand nombre d'autres infortunes, qu'en ſuivant ſimplement l'ordre des événemens de ma vie, j'aurois toujours de quoi ſoutenir l'attention de mes Lecteurs.

Les nouvelles aſſurances que je reçus de l'affection de Fanny furent ſi perſuaſives, que les joignant aux preuves paſſées, je ne crus pas pouvoir en douter un moment ſans lui faire injuſtice. Ainſi je conclus à n'attribuer les marques de ſa triſteſſe qu'à la mauvaiſe ſituation de notre fortune, & à mille incommoditez que tout notre zèle ne pouvoit l'empêcher de reſſentir. Je ſçavois d'ailleurs, que le fond de ſon humeur étoit une mélancolie douce qui l'abandonnoit rarement, même dans la condition la plus heu-

reuſe ; loin d'avoir de l'éloignement pour ce caractére , je le goûtois extrêmement , parce qu'il diſpoſe toujours un cœurs à la tendreſſe & à la fidélité. Je me contentai donc de la faire ſouvenir que ce n'étoit point à moi qu'elle devoit faire un myſtére de ſes peines ; puiſqu'elle étoit bien aſſurée que ma vie même ne ſeroit jamais épargnée pour les diſſiper ou pour les prévenir. Elle eut la prudence de ne laiſſer rien apercevoir à Mylord de ce petit démêlé. Nous aprîmes le matin qu'Iglou avoit choiſi ce jour là pour propoſer notre départ aux Sauvages, & pour leur demander la faveur que nous attendions d'eux. Il n'y avoit point de raiſons qui puſſent nous empêcher de l'eſpérer, de ſorte que nous comptions ſur d'heureuſes nouvelles à ſon retour. Il revint néanmoins d'un air à nous faire craindre que ſa commiſſion n'eut point réuſſi. Je me ſuis hâté de venir ſeul , dit-il triſtement à Mylord , pour vous prévenir ſur le ſujet qui va amener ici nos principaux Chefs. Je leur ai expliqué vos deſirs , & l'intention où vous êtes de vous rendre inceſſamment à la Caroline. Ils ont paru affligez de votre réſolution , qui les privera ſi-tôt du plaiſir de vous voir. Cependant , lorſque je leur ai fait entendre que vos affaires le demandent néceſſairement , & que vous regarderez comme une preuve de leur amitié qu'ils y conſentent , ils ſe ſont accordez tous d'une voix à vous laiſſer la liberté que vous deſirez. Pour l'eſcorte , elle vous ſera accordée ,

accordée, auſſi nombreuſe que vous la demanderez, & le deſir d'en être eſt déja ſi répandu, que chacun ſollicite avec empreſſement pour obtenir cet honneur. Je croyois l'affaire heureuſement finie, continua Iglou; & je me diſpoſois à revenir pour vous en rendre compte, lorſqu'un des plus anciens de la troupe a fait une propoſition qui va vous cauſer beaucoup de chagrin. C'eſt de vous laiſſer partir, à la vérité; mais de retenir ici mon Maître & ma Maîtreſſe. Iglou parloit de Fanny & de moi. Ce deſſein, ajouta-t'il, a été reçu de tout le monde avec des cris de joye & d'aplaudiſſement. Je me ſuis efforcé en vain de le faire changer, en leur repreſentant que vous feriez difficulté d'y conſentir. Ils ne m'ont point écouté, & vous allez les voir ici en foule pour vous le déclarer à vous-même.

Ce recit nous cauſa tout l'étonnement qu'on peut s'imaginer. Je ne pus m'empêcher de faire des reproches à Iglou de nous avoir engagez dans cet embarras, & de lui demander où étoit ſa bonne foi & celle de ſes compatriotes? Ce pauvre garçon ne me répondit que par des larmes, qui marquoient ſa ſincérité & ſon deſeſpoir. Les Sauvages ne tardérent point à paroître. Ils firent expliquer leur demande à Mylord par Iglou; & ſans attendre ſa réponſe, ils nous environnérent Fanny & moi, pour nous donner des témoignages de la joye qu'ils avoient de nous conſerver parmi eux. Je me dégageai de leurs mains, & m'aprochant

de Mylord, je l'embraſſai, & je le ſerrai de mes bras en tâchant de leur faire entendre par mes ſignes que je ne voulois point me ſéparer de lui. Nous dictâmes à Iglou tout ce que nous crûmes de plus propre à les attendrir ou à les perſuader. Il ne parut point qu'ils fiſſent même attention à la force de nos raiſons. Ce n'étoit plus qu'un bruit tumultueux de gens qui danſoient autour de nous, & qui nous baiſoient affectueuſement au front & à la poitrine. Mylord voyant bien qu'il ſeroit difficile de les faire changer de penſée, prit le parti de leur faire dire qu'il demandoit quelque tems pour délibérer ſur leur priére. Ils ſe retirérent, ſur quelques inſtances que nous leur fimes de nous laiſſer ſeuls.

Il ſeroit difficile de ſe repreſenter notre incertitude & notre affliction. Nous tinmes conſeil ſur cet étrange événement. Il ne ſembloit pas qu'il y eût deux partis à prendre : car, abandonner Mylord pour demeurer parmi les Abaquis, n'étoit pas même une choſe à mettre en délibération. Mais la difficulté étoit de trouver les moyens de s'en défendre. Iglou nous confeſſoit avec larmes, que les Sauvages ne revenoient guéres d'une réſolution qu'ils avoient une fois priſe avec tant de joye & d'unanimité ; & que ce n'étoit ni par raiſonnemens, ni par priéres qu'il falloit eſpérer de les fléchir. Ils avoient conçu, me diſoit-il, de l'affection pour Fanny & pour moi. Ils prétendoient nous en donner une forte marque en nous retenant,

retenant, même malgré nous. Vous obtiendrez d'eux, ajoutoit Iglou, tout ce que vous exigerez de leur zèle & de leur amitié ; ils vous accorderont une autorité absoluë dans la Nation : vous les gouvernerez.

Cette maniére de s'expliquer nous fit douter pendant quelques momens s'il ne nous trompoit pas, s'il n'agissoit point de concert avec ses compatriotes. Mais nous rendîmes plus de justice à sa bonne foi, lorsque nous le vîmes prêt à suivre la résolution à laquelle Mylord s'arrêta. Ce fut de nous dérober secrettement, & de prendre pendant la nuit le chemin de la Caroline, au risque de retomber dans tous les dangers que nous avions cru pouvoir éviter en venant chez les Abaquis. Nos deux chevaux étoient encore dans ma disposition. Il n'y avoit d'embarras que pour les vivres, dont nous apréhendions de ne pouvoir nous fournir aisément. Iglou promit d'y employer toute son adresse. Ce projet nous rendit plus tranquiles. Mais il nous fut aisé de remarquer dès le même jour, que les Sauvages avoient quelque défiance de notre dessein, & qu'ils nous observoient. Nous aprîmes d'Iglou quelque-tems après, qu'on en avoit nommé vingt pour veiller nuit & jour sur nos démarches, & que sous prétexte de nous rendre service, ils demeureroient sans cesse dans la Cabane qui touchoit à la nôtre. Cette nouvelle causa tant de chagrin & d'impatience à Mylord, que si le petit nombre de domestiques qui

lui restoit n'eût point été nud & sans armes, il eût pensé à nous ouvrir un passage par la force. Mais j'étois le seul qui eût une épée & deux pistolets, & je n'étois pas trop bien pourvu de poudre. Notre malheur nous parut presque sans reméde, ou du moins nous crûmes n'en pouvoir attendre que du hazard & de la longueur du tems.

Mylord étoit inconsolable. Outre l'ennui du séjour & les incommoditez de notre situation, il faisoit réfléxion à tous momens, que cette espéce de captivité le rendoit inutile aux affaires du Roi. Rien ne l'affligeoit tant que cette pensée. Il employa un mois tout entier à méditer sur notre fuite, ou à solliciter les Sauvages sur tous les moyens qu'il crut les plus propres à les ébranler. Iglou le seconda de tout son zèle. Enfin, ne voyant nulle aparence de réussir, & prévoyant bien que les difficultez ne feroient qu'augmenter à l'avenir, parce que l'habitude de nous voir seroit encore un lien plus fort pour les Abaquis, il prit un parti qui nous étonna extrêmement. Je suis résolu, nous dit-il un jour, de vous quitter pendant quelque-tems, & d'accepter l'Escorte des Sauvages sous la conduite d'Iglou. Je vous laisserai tous mes domestiques. Mon absence ne sera point de longue durée. Si je réussis à la Caroline, je me mettrai facilement en état de revenir assez fort pour vous tirer de cette prison : si mes entreprises ne tournent point heureusement, vous me reverrez bien-tôt ici pour la partager avec vous.

Après

Après tout, continua-t-il, je ne vois nul danger pour vous pendant mon éloignement. C'eſt par affection que ces Barbares vous retiennent. Ils ſont d'un caractére fort humain. Je vais vous les attacher encore plus en leur offrant volontairement ce qu'ils ont demandé, & en leur faiſant valoir cette preuve de mon eſtime & de ma confiance. Conduiſez-vous doucement avec eux ; entrez dans leurs maniéres & dans leurs uſages : ils continuëront de vous reſpecter comme ils ont fait juſqu'aujourd'hui. Et plus j'y penſe, ajouta-t-il, plus je trouve de quoi me conſoler de la néceſſité où je ſuis de vous laiſſer ici ſans moi : vous y ſerez plus en ſûreté que ſi vous me ſuiviez dans la nouvelle expédition que je vais entreprendre.

Je n'avois rien à opoſer au raiſonnement de Mylord, pour ce qui concernoit Fanny ; car j'étois perſuadé par la connoiſſance que j'acquérois de plus en plus de l'humeur des Sauvages, qu'il n'y avoit rien à apréhender parmi eux, & je concevois bien qu'à la réſerve de certaines incommoditez, elle auroit moins à ſouffrir chez les Abaquis que dans un voyage difficile & plein de dangers. Mais je me trouvois partagé entre Mylord que j'aurois voulu ſuivre, & mon Epouſe que je ne pouvois abandonner. Vous verrai-je partir, dis-je à ce cher Seigneur, ſans ſçavoir ce que j'ai à eſpérer pour le ſuccès de vos deſſeins, ni même pour la ſûreté de votre vie ? Vous allez vous expoſer à mille dangers que je ne partagerai pas.

Nous ne ſerons pas même informez des lieux où la Fortune va vous conduire. Quelle vie allons nous mener dans les allarmes où nous ſommes continuellement! Et ſans parler de nos propres peines, comment voulez-vous que Fanny ſe conſole de votre abſence ? Il me répondit, que nous l'aurions preſent ſans ceſſe, elle dans moi, & moi dans elle ; que nous faiſions tous deux la meilleure partie de lui-même ; & que nous ne devions point douter par conſéquent qu'il ne nous ramenât l'autre auſſi promptement qu'il lui ſeroit poſſible, pour la rejoindre à celle qu'il laiſſoit après lui. Les pleurs de Fanny n'eurent pas plus de force que mes objections pour l'arrêter. Il nous ordonna même abſolument de ne rien opoſer davantage à ſa réſolution, & il chargea Iglou preſqu'auſſi-tôt de demander l'eſcorte aux Sauvages.

Sa demande & la promeſſe de nous laiſſer dans l'habitation, furent reçuës de ces Barbares avec une joye incroyable. Ils laiſſérent à Mylord le choix des ſujets & du nombre. Cent hommes lui parurent ſuffire. Il ſe repoſa ſur Iglou du ſoin de les choiſir, & ne voulant plus d'autre délai que celui qui étoit néceſſaire à ſes gens pour préparer leurs armes & leurs proviſions, il ne tarda point à partir auſſi-tôt que cela fut exécuté. Ce ne fut qu'avec les plus preſſantes inſtances que nous l'engageâmes à prendre avec lui la moitié du moins de ſes Domeſtiques. Il nous laiſſa Youngſter, en qui il avoit

avoit beaucoup de confiance, avec deux autres Anglois qui l'avoient ſuivi depuis Roüen. Ses adieux, & la maniére touchante dont il pria ces braves gens de veiller à notre ſûreté, nous pénétrérent juſqu'au fond du cœur. Je ne recommandai pas avec moins d'ardeur à Iglou la vie & les intérêts de mon cher Pere & de mon cher Seigneur. Nous le vîmes partir. Hélas! que ne me fut il permis de le ſuivre! J'aurois répandu tout mon ſang pour le défendre. J'aurois attiré ſur moi ſeul tous les malheurs qui le menaçoient. Il ne m'en eût coûté que la vie, & ç'eût été la plus legére de toutes les pertes que j'étois deſtiné à ſouffrir.

Cependant, je demeurois chargé d'un précieux dépôt, qui devoit me la rendre chére. Fanny, dis-je à mon Epouſe, lorſque je me trouvai ſeul avec elle & Madame Riding, c'eſt à préſent que nous allons éprouver ſi l'amour ſuffit pour rendre deux cœurs tranquiles & heureux. Nous n'avons plus d'autre reſſource. Madame Riding aura les conſolations de l'amitié, & nous celles de l'amour. Elle me répondit par un mouvement comme involontaire: Ah! ſi j'étois du moins bien aſſurée que vous m'aimez! Elle n'ajouta rien, & je remarquai que Madame Riding lui avoit fait ſigne des yeux de ne pas s'expliquer davantage. Je me contentai ſur le champ de repartir avec ma tendreſſe ordinaire, qu'elle ne devoit pas ſe plaindre de ſon ſort, ſi elle pouvoit être heureuſe par la poſſeſſion d'un bien dont elle

avoit

avoit une ſi parfaite aſſurance. Mais quelque éloigné que je fuſſe de ſoupçonner le moindre myſtére dans ſon expreſſion, je ne laiſſai point d'interroger en particulier Madame Riding, & de lui demander ſi elle comprenoit quelque choſe aux doutes de Fanny ? Cette Dame s'efforça d'écarter mon inquiétude par une flâteuſe réponſe ; ce qui ne m'empêcha point de trouver dans ſon air & dans le tour de ſes paroles une aparence de contrainte, qui eût été capable de m'allarmer ſi j'euſſe eu l'eſprit tourné naturellement aux ſoupçons. Mais n'en pouvant former de raiſonnables, je ne témoignai point d'empreſſement pour être mieux éclairci.

Je remarquai ainſi, à chaque occaſion, les ſeules lumiéres que j'aye jamais euës ſur un des plus terribles événemens de ma vie. Fanny étoit tendre & fidèle : mais avec ces qualitez qui la rendoient capable d'une grande paſſion, il lui en manquoit une eſſentielle pour être heureuſe du côté de l'amour. Mon bonheur étoit attaché au ſien. Ainſi, nous étions deſtinez tous deux, elle à me rendre malheureux ſans le vouloir, & moi à l'être ſans le mériter.

L'affection des Sauvages devint ſi vive lorſqu'ils ſe crurent aſſurez que c'étoit volontairement que nous conſentions à demeurer avec eux, qu'ils ne s'occupérent qu'à nous en donner des preuves continuelles. Leur premier ſoin fut d'aporter à l'envie dans notre Cabane tout ce qui pouvoit ſervir à l'embellir. Nos murs, & le pavé même

de

de nos chambres furent couvertes de peaux. Comme l'ardeur du Soleil paroiſſoit nous incommoder, ils tranſplantérent quelques arbres d'une groſſeur conſidérable, dont ils environnérent notre maiſon pour nous fournir de l'ombre ; & voyans que nous n'étions pas diſpoſez à ſuivre leur façon de ſe vêtir, ou plûtôt à nous tenir preſque nuds comme eux, ils nous firent preſent d'un grand nombre de peaux, les plus belles du monde, dont nous nous compoſâmes des habits fort commodes. Rem, ſœur d'Iglou, étoit ſans ceſſe auprès de mon Epouſe. Son Frere lui avoit recommandé à ſon départ de ne pas s'en écarter un moment. Elle avoit la pénétration vive & la mémoire facile, de ſorte qu'elle aprit en peu de tems aſſez d'Anglois pour nous entendre. Je me fis auſſi une occupation d'aprendre la Langue des Abaquis, j'y réüſſis plus promptement que je ne l'avois eſpéré. Cette connoiſſance fut un nouveau lien qui nous attacha encore plus les Sauvages. Je n'eus pas plûtôt commencé à m'expliquer avec un peu de facilité dans leur Langue, que j'eus peine dans la ſuite à me procurer un moment de ſolitude & de liberté. Ils s'empreſſoient à toutes les heures du jour de me venir voir, & de m'entretenir. Leur étonnement paroiſſoit extrême, lorſqu'ils entendoient ſortir de ma bouche quelque choſe qui s'accordoit avec leurs idées, ou qui leur en faiſoit naître de nouvelles. Ils ſe regardoient les uns les autres avec admiration. Je leur donnai

nai quelques conſeils, dont ils ſe trouvérent ſi bien, qu'ils s'accoutumérent peu-à-peu à ne rien entreprendre ſans me conſulter. J'étois de toutes leurs Aſſemblées; & quelque peu de goût que j'euſſe pour leurs divertiſſemens, il falloit en être auſſi: on m'y faiſoit toujours prendre la premiére place. Enfin, je reconnus aiſément que mon crédit ne feroit qu'augmenter ſans ceſſe, avec ma facilité à m'exprimer; & qu'il ne me ſeroit pas même difficile de parvenir, comme Iglou me l'avoit prédit, à les régler & à les gouverner.

C'étoit un avantage qui ne piquoit point aſſurément mon ambition. Cependant, deux mois s'étant déja écoulez depuis le départ de Mylord, & l'inquiétude que j'avois de ne point recevoir de ſes nouvelles, ne me permettant point de vivre tranquile, je réſolus de mettre la diſpoſition des Abaquis à l'épreuve. Je communiquai à Fanny cette réſolution & mes motifs. Elle en aprouva un, qui étoit l'envie d'acquérir aſſez d'empire ſur les Sauvages pour leur faire entreprendre tout ce qui me paroîtroit convenir aux intérêts de Mylord, ou du moins ce qui étoit néceſſaire pour nous éclaircir du ſort de ſon voyage. Pour le ſecond, qui venoit de ma tendreſſe pour cette chére Epouſe, & qui n'étoit que le deſſein de m'aſſurer de plus en plus contre l'inconſtance des Sauvages, elle eût ſouhaité, me dit elle, que j'euſſe pris une voye propre ſeulement à les ſoutenir dans les ſentimens qu'ils

qu'ils avoient eus pour nous jusqu'alors ; mais qui n'eût point été capable de nous les attacher davantage. Sa réflexion étoit fort juste ; car à juger de l'avenir par ce qui nous étoit arrivé, nous devions nous attendre qu'il ne nous seroit jamais facile de sortir de leurs mains, & les difficultez ne pouvoient manquer de croître à mesure que leur attachement augmenteroit. Je répondis néanmoins à Fanny, que des craintes éloignées ne devoient point l'emporter sur l'utilité presente dont mon autorité seroit infailliblement pour Mylord ; qu'en devenant, s'il étoit possible, le principal Chef des Abaquis, j'allois me mettre en état de rendre service non-seulement à son Pere, mais peut-être même au Roi Charles ; que cette Nation étoit nombreuse & résoluë ; que si je réüssissois à la rendre capable de discipline, je ne doutois point que je n'en pusse former un Corps considérable, & me faire craindre peut être en Amérique en me mettant à leur tête : qu'il étoit sûr du moins que nous n'avions point à choisir d'autre voye pour découvrir ce que Mylord étoit devenu, & pour nous employer utilement à son secours.

Outre l'amour & la confiance qui ne me permettoient point de rien déguiser à Fanny, j'avois une forte raison de lui faire sçavoir mes desseins. Je m'étois aperçu qu'un Sauvage des plus accréditez de la Nation, & dont le suffrage emportoit ordinairement la balance dans toutes les délibérations publiques,

bliques, s'aprivoisoit extrêmement auprès d'elle. On croira sans peine que ce n'étoit point la jalousie qui m'avoit rendu si clairvoyant : mais j'étois persuadé que si ce bon Abaqui, qui se nommoit *Moou*, entreprenoit d'inspirer aux autres de me choisir pour leur Chef, il obtiendroit leur consentement sans oposition. J'avois déja sondé le vieil Iglou qui étoit aussi fort considéré dans la Nation, & je lui avois trouvé un dévouëment sans réserve à mes intérêts. Je priai donc Fanny de faire entendre adroitement à Moou, de quelle importance il étoit pour le bien des Abaquis de profiter de toutes les lumiéres que j'avois aportées de l'Europe. Elle exécuta si bien cette commission, que Moou entra tout-d'un coup dans toutes nos vuës, & ne se donna point un moment de repos jusqu'à ce qu'il eût inspiré les mêmes sentimens à ses Compagnons. Il rendit compte du succès de ses soins à mon Epouse ; & pour se faire aparemment un mérite de son zèle, il parut deux jours après à notre porte, sans nous avoir averti de son dessein, accompagné de la plus grande partie des Habitans qui prononçoient mon nom avec de grands cris, & qui me priérent par sa bouche de me charger du Gouvernement de la Nation. J'affectai de marquer quelque incertitude à cette proposition. Elle servit à redoubler l'ardeur des Sauvages. Ils la portérent si loin, qu'ils eussent employé infailliblement la contrainte, si je n'eusse élevé la voix pour leur faire connoître que j'ac-

ceptois leurs offres. J'ajoûtai néanmoins, que j'y mettois une condition. Comme je m'engagerai, leur dis-je, à ne rien épargner pour le bien public & pour rendre la Nation heureuſe & floriſſante, il me paroît juſte qu'on s'engage auſſi par un Serment ſolemnel à me reſpecter & à m'obéïr. On ne me répondit que par des acclamations qui marquoient le conſentement. Je promis alors ſans réſerve, d'employer toutes mes lumiéres & tous mes ſoins à l'établiſſement d'un Gouvernement ſage, qui diſtingueroit bientôt les Abaquis de tous les autres Peuples de l'Amérique. J'indiquai l'Aſſemblée générale au lendemain, & congédiant la multitude, je priai les principaux Chefs d'entrer dans ma Cabane, pour conférer ſur quelques articles qui concernoient nos intérêts communs.

En acceptant, leur dis-je, l'autorité que vous m'offrez, j'entens qu'elle ſoit abſoluë. Je n'exigerai jamais rien, ajoûtai-je, dont je ne vous faſſe connoître la juſtice : mais il faut que mes réglemens ſoient ſuivis avec exactitude. Je leur demandai là-deſſus quelle étoit la forme de leurs Sermens, & par quels liens je pourrois compter de les retenir dans l'obéïſſance. Ils me dirent que le Soleil étant leur toute-puiſſante & redoutable Divinité, je ne devois pas craindre qu'ils fuſſent jamais tentez de ſe parjurer après l'avoir atteſté; qu'ils apréhenderoient trop le ſort de quelques-uns de leurs Peres, que le Soleil avoit puni avec un extrême rigueur pour avoir violé leurs ſermens. Ils me racon-

racontérent ensuite diverses histoires, pleines d'absurditez & de contradictions, telles que l'imposture les invente & que la superstion les fait croire dans toutes les fausses Religions. Il n'étoit pas question de les détromper. Au contraire, je crus pouvoir tirer d'abord des avantages considérables de leur simplicité & de leur erreur, remettant à leur faire prendre dans la suite des idées plus justes de ce qu'ils devoient craindre & adorer.

Une précaution que je pris encore, fut de leur demander s'ils avoient parmi leurs voisins quelque Peuple aussi docile & aussi humain qu'eux, qu'on eût pu inviter à s'unir sous mon Gouvernement à la Nation des Abaquis, pour composer ainsi un Etat plus nombreux, & plus propre par conséquent à recevoir une forme solide & durable. J'étois déja informé que le nombre des Abaquis ne passoit pas six mille, en y comptant même plusieurs petites Habitations qui étoient liées d'amitié avec eux, & qui n'étoient pas situées à une longue distance du Bourg principal où nous étions. Ils me répondirent, qu'ils n'avoient point d'autres Voisins que les *Rouintons*; que loin de pouvoir s'unir ou lier quelque commerce avec eux, c'étoit un Peuple si féroce & si cruel, qu'il ne falloit en attendre que des hostilitez & des insultes, qu'ils étoient de tout tems ennemis déclarez des Abaquis, par cette seule raison, que l'humanité & la barbarie ne peuvent s'accorder; qu'il se passoit peu d'années

sans

ſans quelque combat ſanglant, qui affoibliſſoit l'une ou l'autre Nation ; que les derniers avantages ayans été remportez par les Abaquis, leurs cruels ennemis avoient esſuyé des pertes ſi conſidérables qu'il n'y avoit pas d'aparence qu'ils puſſent ſe remettre de long tems ; mais que ceux qui étoient échapez au carnage, ne reſpirans que la vengeance, attendoient ſans doute impatiemment que leurs forces fuſſent rétablies pour recommencer la Guerre.

Cette réponſe me donna occaſion de demander à mes Abaquis, comment il ſe pouvoit faire que leur Nation fût ſi peu nombreuſe, auſſi-bien que la plûpart de celles qui habitent cette vaſte partie du Continent de l'Amérique. C'étoit une remarque que j'avois déja faite pluſieurs fois avec étonnement; car j'avois peine à concevoir qu'un Peuple ſain & vigoureux, qui habitoit depuis longtems une Vallée dont l'air & les fruits étoient excélens, ſe fût ſi peu multiplié qu'on y pût compter à peine cinq ou ſix mille perſonnes. Ils me ſatisfirent par deux raiſons. L'une étoit la guerre preſque continuelle qu'ils entretenoient avec leurs Voiſins, & qui ne finiſſoit ordinairement que par l'extinction preſqu'entiére de l'une des deux Nations. Il falloit quelquefois plus d'un demi ſiécle aux vaincus pour réparer leurs pertes. J'ai apris dans la ſuite qu'il en eſt de même à peu près de tous les autres Peuples de l'Amérique. Les Abaquis me répondirent en ſecond lieu, que c'étoit une eſpéce de loi parmi

parmi eux, de ne pas s'étendre au delà des bornes de leur Vallée, parce que tous les environs étoient ſablonneux & ſtériles ; de ſorte que s'il arrivoit que leur jeuneſſe devint trop nombreuſe, & que la Nation ſe multipliât exceſſivement, ils ſe déchargeoient de tous ceux qui leur étoient incommodes, en les envoyans chercher au loin quelque nouvelle Contrée propre à former un autre habitation.

J'employai ainſi une partie du jour à tirer de ces bons Sauvages tous les éclairciſſemens qui pouvoient être utiles à l'emploi que j'avois accepté. Je les interreſſai même particuliérement au ſoutien de mes entrepriſes, en leur promettant de les conſulter ſouvent comme j'avois fait ce jour-là, & de leur marquer dans toutes les occaſions mon eſtime & ma confiance. Je diſtinguai ſur-tout Moou & le vieil Iglou. Ce fut à eux que je donnai le ſoin de régler la cérémonie du lendemain. Iglou avoit le ſens fort droit, & j'avois remarqué pluſieurs fois qu'il étoit capable de réflexion, ce qui n'eſt pas ordinaire parmi les Sauvages. D'ailleurs, l'attachement que ſon Fils avoit pour moi, & la priére qu'il lui avoit faite en partant de veiller à mes intérêts, le rendoit extrêmement zèlé pour mon ſervice. Je réſolus de le tenir ſans ceſſe auprès de moi, & de lui laiſſer, comme à une eſpéce de premier Miniſtre, le ſoin de quantité de choſes que je ne pourrois point exécuter moi-même. Pour Moou, qui étoit d'un caractére moins paiſible & moins

moins judicieux, je me propoſai de l'employer d'une autre maniére, qui ſeroit conforme à ſes inclinations. Je lui devois quelque diſtinction, non ſeulement pour le bon office qu'il m'avoit rendu, mais encore parce qu'il étoit aſſez conſidéré & aſſez entreprenant pour ſe faire craindre ſi je l'euſſe négligé, & pour me rendre des ſervices conſidérables ſi je pouvois lui faire prendre un certain attachement pour ma perſonne.

Ayant paſſé le reſte du tems à méditer ſeul ſur l'ordre que je voulois établir dans la Nation, je me rendis le lendemain au lieu de l'Aſſemblée, qui étoit une vaſte Prairie à quelque diſtance de l'habitation. J'étois accompagné des principaux Sauvages. J'admirai en allant, l'inclination qu'ont tous les hommes à flâter ce qu'ils regardent comme ſupérieur à eux. Ce n'étoit point à des vuës d'intérêt ou d'ambition que je devois attribuer l'empreſſement des Sauvages à s'aprocher de moi, & les efforts qu'ils faiſoient pour me plaire. Ne connoiſſant point les honneurs & les richeſſes, ils n'en avoient ni l'eſpérance ni le deſir. C'étoit donc dans ces Barbares un mouvement naturel, cauſé par cette ſeule idée, qu'ils alloient me voir élevé au-deſſus d'eux, & dans un degré de Grandeur qu'ils commençoient à craindre & à reſpecter, quoiqu'il fût leur ouvrage. Je m'attache avec complaiſance à cette réfléxion, parce que je trouve dans ce penchant des hommes à la ſoumiſſion & à la dépendance, un caractére marqué de la puiſſance

d'un Souverain Etre, qui les a faits tels qu'ils ſont, & qui les avertit par-là, non-ſeulement qu'ils ont un Auteur & un Maître, mais encore que c'eſt vers lui qu'ils doivent diriger leurs premiers reſpects & leurs principales adorations.

L'Aſſemblée des Sauvages qui m'attendoit avec impatience, éleva des cris juſqu'au Ciel en me voyant paroître Moou & le vieil Iglou avoient mis de l'ordre dans les rangs. Ils m'avoient préparé une place où je pouvois être aperçu de tout le monde. J'avois conſenti en partant de chez moi de me laiſſer couvrir la tête de plumes. Je portois l'Arc ſur l'épaule, le carquois au côté; & comme je devois être vû pour la premiére fois d'un grand nombre d'Abaquis, & d'autres petits Peuples qui ne faiſoient, comme j'ai dit, qu'un même Corps avec eux, & qui étoient venus auſſi de leurs Habitations pour la cérémonie du Serment, je m'efforçai de prendre un air propre à leur inſpirer l'opinion que je voulois qu'ils euſſent de moi. Les cris ceſſérent auſſi-tôt que j'eus fait entendre par quelques ſignes que j'avois deſſein de parler. Ma Harangue étoit méditée, & dans le goût qu'il falloit pour leur plaire. J'expoſai la propoſition qu'on m'avoit faite de me charger du ſoin de les gouverner. Je fis valoir la difficulté que j'avois euë à y conſentir, & les inſtances preſſantes par leſquelles on m'y avoit déterminé. Ce n'étoit point répugnance, leur dis-je, qui m'avoit rendu ſi difficile à vaincre; je ſouhaitois

haitois ſincérement leur bien : je voulois les rendre heureux, paiſibles, les faire craindre & reſpecter des Rouintons leurs Ennemis ; mais j'apréhendois qu'étans accoutumez à ne dépendre de perſonne, ils ne ſe portaſſent point volontiers à l'obéïſſance : je ne pouvois me réſoudre à accepter l'autorité qu'ils m'offroient, s'ils ne juroient par le Soleil d'exécuter mes volontez ; & je craignois de les expoſer à des punitions cruelles, s'ils devenoient parjures. Je raportai là-deſſus tous les exemples fabuleux qu'on m'avoit apris des terribles effets de la colére du Soleil. J'en ajoutai d'autres avec des circonſtances capables de les effrayer ; & je donnai toute la force qu'il me fut poſſible au ton de ma voix, à mes geſtes & à mes regards. Mon principal deſſein étoit de leur faire regarder le ſerment qu'ils alloient faire comme une cérémonie redoutable. Je n'avois point d'autre lien pour m'aſſurer d'eux ; & j'étois perſuadé, par ce qu'on m'avoit dit la veille, que c'étoit le ſeul moyen de les rendre capables de diſcipline. Je conclus donc en leur demandant s'ils étoient diſpoſez à jurer de m'obéïr, c'eſt-à dire, à s'expoſer aux plus affreux châtimens, s'il leur arrivoit de manquer de reſpect pour mes ordres.

Je m'étois exprimé avec tant de force ſur l'article des punitions qu'ils avoient à craindre, que j'apréhendai en finiſſant mon diſcours que l'impreſſion n'en fût trop vive, & qu'elle ne refroidît un peu leur ardeur. Toute l'Aſſemblée demeura quelque

tems en ſilence, comme ſi elle eût été ſuſpenduë entre le deſir & la frayeur. Cependant ayant renouvelé ma demande d'un ton beaucoup plus doux, ils reprirent courage, & ils me témoignérent par leurs cris qu'ils brûloient d'envie de me voir leur Chef & leur Gouverneur.

Je fis ſigne alors à Iglou & aux Principaux de commencer la cérémonie. Je m'attendois de leur voir dreſſer quelque Autel, & accompagner leur ſerment de quelques pratiques idolâtres & ſuperſtitieuſes; mais je remarquai, avec joye, que rien n'étoit plus ſimple que le culte qu'ils rendoient au Soleil. Ils n'avoient ni Prêtres, ni apareil de Religion. Tout conſiſtoit à le reconnoître pour leur Divinité, & chacun étoit libre de l'honorer à ſa maniére, ſans s'aſſujettir à aucune méthode, & ſans s'aſſembler même jamais pour cela. Je compris qu'ils n'auroient par conſéquent nulle formule particuliére de ſerment; & pour mettre quelque uniformité dans ce qu'ils alloient faire, je dictai en peu de mots à Iglou ce que je ſouhaitois de leur entendre prononcer l'un après l'autre. Les principaux s'aprochérent de moi, & répétoient docilement les mêmes paroles après Iglou. Tous les autres vinrent tour à tour ſans bruit & ſans confuſion. J'admirai leur modeſtie, & je ne pus l'expliquer que comme une marque de leur reſpect & de leur vénération pour le Soleil. La cérémonie dura pendant la plus grande partie du jour, avec le même ordre & le même

me ſilence. Je jugeai plus avantageuſement que jamais du caractére d'un Peuple ſi religieux, & je ne doutai point que je ne puſſe réuſſir à le civiliſer & à le gouverner heureuſement.

Ce qui me perſuada encore plus que leur retenuë pendant la cérémonie venoit d'un fond réel de religion, fut le bruit qui ſuccéda à leur ſilence auſſi-tôt qu'elle fut achevée. Il me ſeroit difficile d'exprimer leurs tranſports & les marques de leur joye. Je ne pus trouver un moment pour recommencer à leur parler comme je me l'étois propoſé. Je fus reconduit à l'Habitation avec tant de tumulte & des témoignages ſi extraordinaires d'affection, que le premier uſage que je fus obligé de faire de mon autorité, fut pour les faire finir. Je me renfermai dans ma Cabane avec ma famille, à qui la longueur de mon abſence avoit cauſé de l'inquiétude, & j'exigeai de mes nouveaux Sujets qu'ils me laiſſaſſent prendre un peu de repos.

Youngſter me conſeilla, pour achever d'établir mon pouvoir, de choiſir avec la direction d'Iglou, un certain nombre de Sauvages ſûrs & fidèles, qui me ſerviſſent comme de Garde, & qui fuſſent employez à faire exécuter mes volontez. Je n'aprouvai point ce conſeil. Je n'ai eu que deux buts, lui dis-je, en acceptant le Gouvernement. Le premier, eſt de me rendre utile à Mylord, & s'il eſt poſſible, aux affaires du Roi. Je ne vois point que des Gardes puſſent me rendre ce premier but plus facile. L'autre, eſt

de m'employer, autant que le premier me le permettra, à civiliser ces pauvres Sauvages, à les tirer des ténèbres de l'Idolâtrie, & à leur faire goûter quelque idée de Morale & de Discipline ; je n'aperçois point encore comment des Gardes pouvoient servir à ce projet. En un mot, dis-je à Youngster, je ne prétens point ici à l'Empire, & bien moins encore à la Tyrannie. Si le Ciel me condamne à demeurer plus long-tems que je ne le souhaite avec les Abaquis, ce ne sera point par ma fierté & ma rigueur que je leur ferai sentir mon autorité. Je m'efforcerai au contraire de contribuer à leur bonheur & à leur repos. Mais si j'ai besoin de votre conseil sur quelque chose, ajoutai-je, c'est sur les moyens de rendre incessamment service à Mylord, & de nous assurer en premier lieu de ce qu'il est devenu. Prenons là-dessus de justes mesures avant que de rien exiger des Sauvages.

Nous raisonnâmes long-tems sur cette importante matiére. Madame Riding & mon Epouse, qui étoient de notre entretien, me communiquérent aussi leurs pensées. Youngster s'offroit à entreprendre le voyage de la Caroline ; mais il ignoroit absolument le chemin, il n'y avoit point d'aparence qu'il le pût trouver sans guide. Je m'étois déja informé avec soin, s'il y avoit quelqu'un dans l'Habitation qui en fût mieux instruit. Les Abaquis ne s'éloignoient guéres de leur Vallée, & les longs voyages de mon Esclave Iglou étoient regardez comme une

chose

chose sans exemple parmi eux. Il sembloit donc qu'il n'y eût qu'un miracle du Ciel qui pût nous faire sortir d'embarras. J'avois quelque connoissance de l'Astronomie, & j'en pouvois tirer quelque secours pour reconnoître notre situation à l'égard de la Caroline; mais la pratique de ces régles est toujours difficile & incertaine. Les proportions d'éloignement entre les Corps célestes & les cercles & les lignes qui répondent sur la Terre, ne peuvent être connuës que d'une maniére fort générale; & dans des lieux aussi vastes & aussi deserts que les Campagnes de l'Amérique, la moindre erreur ne pouvoit manquer de causer un égarement considérable. Cependant, ne voyant point de voye plus sure, je résolus enfin de prendre cinq ou six Sauvages des plus vigoureux & des plus hardis, de les flâter par toutes les aparences qui pouvoient les animer, & de les envoyer vers la Mer, au risque de tout ce qui pouvoit leur arriver. Voici quel étoit mon raisonnement. Quoiqu'il ne fût point naturel d'espérer qu'ils allassent directement à la Caroline, il pouvoit arriver qu'un heureux hazard les y conduisît. Mais en suposant qu'ils s'écartassent autant que je le pouvois craindre, je ne concevois pas qu'en avançans toujours vers la Mer suivant les directions que je voulois leur donner, ils pussent manquer du moins d'arriver, ou dans la Virginie s'ils s'écartoient trop à gauche, ou dans la Presqu'Isle de Tegestes, s'ils prenoient trop sur la droite. Or dans l'une ou

l'autre de ces deux contrées, ils devoient trouver infailliblement quelque Colonie de l'Europe. J'avois dessein de leur confier une lettre, écrite en trois Langues différentes, c'est à-dire, en Anglois, en François & en Espagnol, ces trois Nations étans les seules qui ayent des Etablissemens sur cette Côte d'immense étenduë. Ma lettre devoit contenir une priére honnête par laquelle j'interressois ceux à qui elle seroit presentée, à traiter favorablement mes Envoyez, & à m'instruire par un mot de réponse de ce qu'ils pourroient avoir apris touchant la personne de Mylord, & le succès de son entreprise. Ce plan me parut d'autant plus possible, qu'il ne me sembloit pas que depuis la Vallée des Abaquis jusqu'à la Mer, il dût y avoir beaucoup plus de cent lieuës. J'en jugeois par l'espace que j'avois traversé depuis Ryswey jusqu'à Powhatan, & depuis cette derniére Ville jusqu'au lieu où nous étions.

Youngster, qui avoit un extrême attachement pour Mylord, insistoit à vouloir accompagner les six Sauvages : mais ne voyant point qu'il pût servir à faire réussir plus heureusement leur commission, & pressentant qu'il naîtroit des occasions où son secours seroit nécessaire à Fanny, j'exigeai absolument qu'il demeurât auprès d'elle. Aussi-tôt que je fus fixé à cette résolution, je fis apeler Iglou, à qui j'ordonnai de me choisir six de ses plus braves & de ses plus intelligens Abaquis. Il ne tarda point à me les amener.

amener. J'employai toute mon adreſſe pour échauffer leur zèle & leur courage Ils s'eſtimérent ſi honorez de ma confiance, qu'ils me parurent diſpoſez à tout entreprendre. Je commençai dès ce jour-là à leur donner des inſtructions néceſſaires pour leur route; & comme je me défiois de leur pénétration, je les retins encore deux ou trois jours pour leur renouveler pluſieurs fois mes leçons. Ils partirent enfin avec ma lettre, & tout ce qu'ils purent porter de proviſions. Leur départ ſoulagea notre inquiétude, & nous tâchâmes, par nos ardentes priéres, d'interreſſer le Ciel à benir leur voyage.

La vie que nous menâmes enſuite chez les Abaquis n'auroit point été ſans agrémens, ſi nous euſſions été en état de les goûter. Mais mon Epouſe, toujours livrée à une triſteſſe ſecrette, ne paroiſſoit ſenſible à rien de tout ce qui pouvoit ſervir à la diminuer. Je ne pouvois être tranquile, en la voyant ſi abbatuë. Je l'ai déja dit, je ne me défiois point de ſon amour. Son cœur étoit plein de moi. Il n'y a point d'artifice qui puiſſe tromper un Epoux tendre & paſſionné. J'étois ſans ceſſe auprès d'elle, & la moindre froideur auroit-elle pû échaper à un amour auſſi vigilant que le mien? Non, elle m'adoroit; & c'étoit le ſujet de mon deſeſpoir, qu'avec tant de tendreſſe elle parût encore deſirer quelque choſe dont la privation l'affligeoit mortellement. L'inutilité de tant d'efforts que j'avois faits pour tirer d'elle l'aveu de ſes peines, me portoit bien à croire

qu'il y entroit un peu de tempérament, ou peut-être un peu trop de ſenſibilité pour notre malheureuſe fortune : mais je ne pouvois néanmoins m'empêcher d'apercevoir fort ſouvent des marques qui me faiſoient entendre autre choſe. Si je lui faiſois un reproche tendre de ſa mélancolie, ſi je m'efforçois de la diſſiper par des proteſtations d'amour & par un redoublement de careſſes, j'avois preſque toujours le chagrin de lui voir répandre quelques larmes. Elle paroiſſoit d'abord s'attendrir en me regardant, & ſes yeux demeuroient enſuite attachez ſur moi avec un air de curioſité & d'inquiétude, comme ſi elle eût cherché à découvrir dans les miens quelque choſe qu'elle ſouhaitoit & qu'elle n'apercevoit point. La crainte de lui déplaire m'empêchoit de l'interroger d'une maniére trop preſſante : mais ſa peine n'en paſſoit pas moins juſqu'au fond de mon cœur ; & j'étois d'autant plus à plaindre, que n'en connoiſſant point la cauſe, ni même la nature, je ne pouvois donner d'explication ni de bornes à la mienne.

J'eſpérai que les ſoins que j'allois prendre pour le Gouvernement des Sauvages, & auſquels je la priai de joindre les ſiens, pourroient contribuer à la mettre dans une ſituation plus tranquile. Je me charge, lui dis-je, de régler tout ce qui a raport aux Hommes ; & votre occupation, avec Madame Riding, ſera de mettre l'ordre qui vous paroîtra le plus convenable parmi leurs Femmes.

mes. Elle consentit à s'occuper de cet emploi. Je lui en laissai effectivement la disposition absoluë; & je fis avertir toute la Nation par un Cri public, que c'étoit à elle que toutes les Femmes devoient obéir, comme à leur Maîtresse & à leur Gouvernante.

Pour moi, je crus devoir commencer l'exécution du plan que j'avois formé, par l'établissement de la sureté publique. Cet article n'étoit pas moins important pour nous que pour les Abaquis. J'avois une terrible idée des Rouintons, sur le recit qu'on me faisoit tous les jours de leur cruauté. Ces Sauvages inhumains n'étoient éloignez de nous que de dix lieuës. L'envie de nous attaquer pouvoit les prendre à tous momens. Je pensai d'abord à nous mettre du moins en état de ne pas apréhender leurs surprises. Je fis creuser, autour de l'Habitation, un fossé de quinze pieds de profondeur. J'obligeai tous les Sauvages d'y travailler, sans en excepter même les Femmes: & je mis la main moi-même au travail, pour les exciter. Cet ouvrage, auquel environ six mille personnes s'employoient continuellement, fut achevé en moins de quinze jours. Nous nous trouvâmes ainsi environnez d'eau de toutes parts. Je ne laissai pas même de chemin de communication; mais je fis placer d'espace en espace des Ponts mobiles, & je chargeai quelques Sauvages du soin de les retirer tous les jours à l'entrée de la nuit. Toute la Nation parut extrêmement satisfaite de cette invention. Rien ne marque mieux la stupidité

des Sauvages de l'Amérique, que de voir qu'ils manquent d'induſtrie, même pour leur conſervation, quoique la Nature ſeule dût ſuffire pour leur en inſpirer. Ils ne l'emportent guéres en cela ſur les Bêtes : c'eſt à-dire, que toute leur méthode dans la Guerre conſiſte à ſe jetter impétueuſement les uns ſur les autres & à ſe battre avec furie, juſqu'à ce que le plus maltraité ou le plus fatigué ſoit contraint de céder & de prendre la fuite.

Avant que de rien entreprendre pour le bien des Abaquis, j'avois médité long-tems ſur le changement extérieur qu'il me ſembloit d'abord à propos de mettre dans leur forme de vie, & dans leur maniére de ſe vêtir. C'eſt quelque choſe de ſi choquant pour un Européen, que de les voir nuds, hommes & femmes, preſque ſans aucun égard pour la pudeur, que j'avois réſolu, ſans délibérer, de les obliger à ſe couvrir le corps ; & j'y voyois peu de difficulté, non-ſeulement parce qu'ils étoient pourvus d'une multitude incroyable de peaux de Tigres, de Léopards, & d'autres animaux qu'ils tuoient à la chaſſe ; mais parce qu'ils étoient accoutumez à s'en revêtir pendant l'Hyver, & qu'il n'étoit queſtion que de leur conſerver cet uſage pendant l'Eté. Cependant, lorſque je vins à réfléchir plus particuliérement ſur ce deſſein, je fus porté par d'autres raiſons à changer de ſentiment. Le motif de la pudeur, qui étoit le ſeul que j'euſſe de ſouhaiter qu'ils fuſſent couverts, ne me

me parut pas aussi fort que les inconvéniens inévitables qui suivroient bien tôt de l'établissement des habits. A le bien prendre, la honte d'ètre nud n'est point un sentiment naturel ; c'est un préjugé de l'éducation, & un simple effet de l'habitude. J'en avois une preuve certaine & presente dans mes Sauvages mêmes, qui ne rougissoient point de leur nudité, & qui regardoient cet usage comme une chose indifférente. Pourquoi leur faire perdre cette innocente simplicité, dans laquelle ils étoient accoutumez de vivre ? Au contraire, il me parut qu'ils suivoient bien plutôt en cela l'inspiration droite de la Nature. Elle les avertissoit par la rigueur du froid, qu'il étoit nécessaire qu'ils se couvrissent en Hyver : & la chaleur leur faisoit regarder leurs vêtemens en Eté comme des choses superfluës & incommodes. Si je les oblige, disois-je, à se vètir dans toutes les saisons, ils sentiront bien-tôt que c'est par une autre vûë que celle de satisfaire aux besoins naturels ; ils regarderont leurs habits comme des ornemens ; ils se piqueront peu-à-peu de propreté & de goût dans leur parure ; ils en viendront aux recherches curieuses, aux affectations, aux modes, & à tous les effets ridicules de la vanité & de l'amour propre, dont on voit tant de misérables exemples en Europe. Je veux qu'ils ne reçoivent de moi que ce qui peut leur être utile, & je croirois leur rendre un fort mauvais office en les faisant sortir d'une grossiéreté innocente pour leur ouvrir le chemin qui conduit au luxe & à la molesse.

Je

Je fis à peu près le même raisonnement sur ce qui concernoit leur façon de se loger & de se nourrir. Leurs viandes étoient grossiéres & mal aprêtées. C'étoit la chair insipide de tous les animaux qu'ils tuoient dans leurs Forêts. Ils n'y mettoient nulle distinction. Leurs Campagnes ne manquoient point pourtant d'Oiseaux de toute espéce, ni leur Riviére & leurs Etangs de Poissons délicats : mais il leur étoit bien plus facile de tuer avec leurs fléches un Buffle ou une Chévre sauvage, qu'une Perdrix ou un Faisan ; & la Nature leur aprenoit à prendre toujours les voyes les plus simples & les plus faciles. Ils étoient d'ailleurs d'une constitution robuste, & rien n'étoit si rare parmi eux que les maladies de foiblesse & de langueur. Ainsi je crus encore que ce seroit les traiter en ennemis, que d'introduire parmi eux le pernicieux usage de nos sausses & de nos ragoûts. Si c'est un malheur pour les hommes que les organes s'altérent, & qu'ils ayent besoin du secours continuel des alimens pour les réparer, les plus heureux sans doute sont ceux qui se le procurent à moins de frais & d'embarras.

Pour leurs maisons, elles étoient commodes, sans être belles ni réguliéres. On y étoit à l'abri des injures de l'air, & le corps trouvoit à s'y reposer librement dans toutes les postures que demandent ses besoins. Que faut il de plus à des hommes qui ne s'attendent point à faire un séjour éternel sur la terre ? Quelle nécessité de construire des

maisons

maiſons qui durent plus long-tems que nous ? N'eſt-ce pas un mal que notre infirmité nous oblige à vivre cachez preſque continuellement ſous un toît, & qu'elle nous prive ainſi de la vuë du Ciel, qui eſt le plus beau ſpectacle de la Nature : cependant, nous ne ſçaurions nous diſpenſer de nous faire à nous-mêmes ces eſpéces de priſons. Mais la raiſon ne demande point que nous y mettions des ornemens capables de nous y attacher

Le ſeul changement que je réſolus donc de faire parmi les Sauvages, regardoit la Religion & le fond des mœurs. Le premier de ces deux articles n'étoit point une entrepriſe à tenter tout-d'un-coup. On ſçait avec quelle force les hommes ſont entraînez par les préjugez de la Religion qu'ils ont reçuë en naiſſant. Je voulois ménager les occaſions, & faire naître quelques événemens qui puſſent rendre les Abaquis capables de recevoir des impreſſions fortes & durables. Ma penſée ſe dévelopera mieux dans la ſuite par les effets. En attendant ces heureuſes conjonctures, je m'apliquai tout à la fois à régler la Police extérieure, & à établir dans l'intérieur des familles ces principes d'ordre & de ſubordination, qui ſont le plus ferme lien de la ſociété.

Quoique les Abaquis ne fuſſent point dans le même degré de groſſiéreté & d'ignorance que pluſieurs autres Peuples de l'Amérique, & qu'il leur reſtât du moins quelques ſentimens d'humanité & quelque connoiſſance de la Loi naturelle, j'avois remarqué dans un

un grand nombre de leurs uſages des ſingularitez ſi barbares, qu'elles m'avoient inſpiré autant d'horreur que de compaſſion. Ils avoient coutume, par exemple, lorſqu'il leur naiſſoit un Enfant, d'examiner avec ſoin s'il aportoit quelque ſigne d'une mauvaiſe conſtitution, ou s'il avoit quelque membre contrefait & mal diſpoſé. Ceux qui avoient ainſi quelque défaut naturel, étoient ſacrifiez ſans miſéricorde. Outre cette abominable pratique qui faiſoit périr un nombre infini d'innocens, ils avoient encore celle d'obſerver, cinq ou ſix jours après la naiſſance, s'il ne paroiſſoit pas ſur le viſage de ceux-mêmes qui étoient aſſez ſains pour avoir échapé à la rigueur de la premiére Loi, quelques marques qui fuſſent d'un mauvais préſage pour l'avenir. Ils en diſtinguoient d'heureuſes & de malheureuſes, & ils ôtoient encore la vie impitoyablement à ceux qui ne les avoient point telles qu'ils ſouhaitoient. Il n'étoit point étonnant, qu'avec cette coutume & les deux raiſons que j'ai déja apportées, la Nation fût ſi peu nombreuſe. Je n'épargnai rien pour leur faire concevoir l'inhumanité de cette conduite, & lorſque je crus avoir fait quelque impreſſion ſur eux par mes diſcours, j'ordonnai par un cri public, que tous les Enfans fuſſent élevez deſormais ſans diſtinction.

Les familles étoient ſéparées, & à la réſerve d'un fort petit nombre qui ſe joignoient quelquefois enſemble par des raiſons particuliéres, chacune avoit ſon logement à

part,

part, & se procuroit par son propre travail les choses nécessaires à la vie. Mais malgré cette union, ils connoissoient peu les relations du sang, & les devoirs mutuels de la Parenté. Le Fils n'étoit obligé à aucun respect pour son Pere, & le Pere n'en exigeoit point de ses Enfans. A peine un jeune Abaqui avoit-il atteint l'âge où l'on commence à pouvoir se passer du secours d'autrui, qu'il ne dépendoit plus de personne, & qu'il se trouvoit en égalité non seulement avec les Vieillards, mais avec ceux-mêmes de qui il tenoit la naissance. Ils n'avoient même aucuns noms particuliers pour exprimer la qualité de Pere. La plûpart suivoient cet usage dans toute son étenduë, & ne marquoient pas plus d'attention pour leurs Parens que pour les autres. Il s'en trouvoit néanmoins quelques-uns, dans lesquels la Nature étoit assez forte pour conserver ses droits. Tel étoit Iglou & toute sa famille. Je n'ai jamais vû d'exemple de tant d'amitié & d'une si parfaite union entre des proches. Il ne me fut pas difficile de reconnoître peu-à-peu ceux qui leur ressembloient, & je me fis une étude de me les attacher particuliérement, étant persuadé qu'il n'y en avoit point dont j'eusse plus de zèle & de fidélité à espérer, que de ceux qui étoient capables de ces sentimens naturels. Mais ce qui me parut surprenant, fut de voir régner dans les familles une concorde admirable, malgré l'indépendance où ils étoient les uns à l'égard des autres. Les querelles & les divisions étoient

étoient presqu'inoüies parmi eux. J'attribuai cette tranquilité à deux causes : au caractére naturel de la Nation qui étoit doux & ennemi de la violence ; & à la crainte commune qu'ils avoient des Roüintons qui les tenoient sans cesse en allarme, & ausquels il leur eût été difficile de résister, s'ils se fussent divisez.

Cependant, pour établir leur paix & leur union sur des fondemens plus solides, je leur expliquai les devoirs de la Nature, qui assujettit jusqu'à un certain point les Enfans à l'autorité paternelle. Je leur fis comprendre, que s'ils étoient obligez de s'aimer les uns les autres, parce qu'ils étoient Citoyens d'un même lieu, & unis par les mêmes intérêts, ils devoient quelque chose de plus particulier à ceux qui les touchoient encore de plus près par le bienfait de la naissance & de l'éducation : qu'en changeans de demeure, ils pouvoient perdre les relations de la société, mais que rien n'étoit capable de rompre les liens du sang : qu'en croissans même & en avançans en âge, ils n'acquéroient point de droits qui pussent diminuer ceux de leurs Peres, puisque la force & la santé portoient toujours sur la vie qu'ils avoient reçuë d'eux, comme sur leur principe : qu'ils ne devoient rien trouver de gênant dans un devoir dont l'exécution ne s'exigeoit jamais avec dureté & avec rigueur ; que le tems viendroit d'ailleurs où les Enfans auroient leur tour, & qu'après avoir respecté leurs Peres, & leur avoir rendu leur obéïssance, ils

auroient aussi des Enfans dont ils se feroient obéïr & respecter.

D'un autre côté, j'instruisis les Peres des bornes raisonnables que devoit avoir leur autorité, & de la maniére tendre & compatissante dont ils devoient l'exercer : que quelque droit que la Nature, & les Réglemens que j'allois établir leur accordassent sur leurs Enfans, ce n'étoit point pour leur propre satisfaction qu'ils devoient en user; que c'étoit pour le bien de ces mêmes Enfans, & pour l'avantage général de la Nation : que leur qualité de Peres leur imposoit à eux-mêmes des obligations, que je tiendrois la main à leur faire observer : qu'une attention continuelle, des soins sans ménagement, de la sagesse, de la bonté & de la patience, étoient les devoirs paternels : comme du respect, de l'attachement, & de la soumission étoient ceux des Enfans. Je ne me contentai point de leur expliquer ces maximes en public ; je visitai chaque famille pour les leur répéter en particulier dans leurs maisons, & je ne commençai à les faire exécuter qu'après leur avoir fait confesser que leur vie en seroit plus douce, leur union plus assurée, & la forme extérieure de leur société plus riante & plus agréable.

Lorsqu'ils furent ainsi disposez à ce grand changement que je regardois comme la partie la plus essentielle de mon dessein, j'établis l'ordre qui me parut le plus facile à observer, & le plus propre à subsister long-tems. Dans chaque famille, je réglai que le

le plus âgé feroit confidéré comme le Chef, à moins qu'il ne fût incapable de tenir ce rang pour quelque raifon confidérable, dont le jugement apartiendroit à un Tribunal fupérieur. L'ordre de la naiffance devoit régler de même tous les autres rangs. Je ne jugeai point à propos d'exclure les Femmes des droits que j'accordois aux Hommes. La Nature leur y donne les mêmes prétentions qu'à nous ; & fi le principal fondement de l'autorité des Peres fur leurs Enfans eft le bienfait de la naiffance & de l'éducation, il femble qu'une Mere y devroit avoir la meilleure part, elle à qui ces deux faveurs coûtent fi cher. J'ordonnai donc par une Loi irrévocable, que le pouvoir & l'autorité fuivroient l'âge, fans diftinction de Sexe.

Mais cet ordre ne regardant que l'intérieur des familles, je formai auffi-tôt un Corps, ou un Confeil, dont je bornai les Membres au nombre de vingt, & je le compofai de ceux qui m'avoient paru les plus raifonnables & les plus modérez dans toute la Nation. Quoique je n'en excluffe point les Femmes, j'y mis néanmoins certaines exceptions qui me femblérent néceffaires. Comme le but de cet Etabliffement étoit d'en faire un Souverain Tribunal auquel je voulois laiffer toute mon autorité lorfque je quitterois la Nation, je m'attachai extrêmement à prendre toutes les mefures qui pouvoient le rendre refpectable. La premiére régle que j'établis pour le choix des Membres,

fut

fut celle de l'âge. Les Hommes n'y devoient point être admis s'ils n'avoient atteint quarante ans, & les Femmes si elles n'étoient au-dessus de cinquante. Cette inégalité que je mettois entre les Femmes & les Hommes, n'étoit point injurieuse pour leur Sexe. Elle étoit fondée sur la même raison qui a porté la plûpart des Législateurs à réserver au nôtre la connoissance & le maniement des affaires publiques, c'est-à-dire, sur les incommoditez de la grossesse ausquelles la Nature assujettit les Femmes jusqu'à un certain âge, & sur les soins qu'elles sont obligées de prendre pour la nourriture & l'éducation des Enfans. Mais comme elles sont délivrées de cet embarras à cinquante ans, & que je ne voyois point d'autre raison qui les rendît moins capables que nous à cet âge des soins du Gouvernement, je voulus qu'elles y prissent autant de part que les Hommes. Je sçai que les mauvais plaisans & les ennemis de cet aimable Sexe rejettent sur d'autres causes l'usage presque généralement établi d'éloigner les Femmes des affaires; ils l'attribuent à leur foiblesse & à leur ignorance. Mais j'avois un exemple chez les Abaquis, qui détruit cette injuste accusation. Les Femmes y vivans sans contrainte, & n'y recevans point une autre éducation que celle des Hommes, y étoient aussi vigoureuses & aussi prudentes que les Maris; preuve assez forte, que si elles le sont moins dans la plûpart des autres Païs du Monde, c'est par un effet de l'injustice & de la tyrannie

nie des Hommes, qui les attachent contre l'ordre de la Nature à des occupations qui les amoliſſent, & qui uſurpent ainſi ſur elles une autorité qu'elles devroient partager avec eux.

Outre l'âge, il falloit pour être admis dans le Conſeil, avoir mené une vie ſage & exempte de reproche. Quoique les Abaquis euſſent été juſqu'alors ſans Loix, & à parler proprement, ſans Religion, ils ſçavoient fort bien faire un juſte diſcernement entre les Vertus & les Vices. La douceur, la fidélité dans les promeſſes, la tempérance même, étoient en eſtime parmi eux, & ne le cédoient qu'à la hardieſſe & à la valeur, qui étoit le ſouverain degré de diſtinction. C'étoit par les premiéres de ces qualitez que le vieil Iglou s'étoit fait conſidérer, & Moou par les ſecondes. Je réglai, qu'un Membre du Conſeil devoit poſſéder du moins les premiéres. Lorſqu'une place viendroit à vaquer dans le Conſeil, chaque famille devoit choiſir dans ſon ſein une perſonne de l'un ou l'autre Sexe qu'elle jugeoit propre à la remplir, & c'étoit au Conſeil même que je laiſſois à décider enſuite qui mériteroit la préférence.

Au reſte, cet établiſſement avoit deux objets. Le premier étoit la connoiſſance & le gouvernement général des affaires & des intérêts de la Nation. Les Conſeillers devoient s'aſſembler à des jours réglez, & traiter enſemble de tout ce qui concernoit le bien public. C'étoit une peine que j'étois diſ-

poſé

poſé ſans doute à leur épargner pendant tout le tems que j'avois à vivre avec eux; mais je voulois les mettre peu-à-peu dans une habitude d'ordre & de police, qui pût ſe ſoutenir lorſqu'ils m'auroient perdu. Il falloit à ce Peuple bon, mais groſſier, quelque choſe de ſimple; & en même-tems de ſi viſiblement utile, qu'il ſentît lui-même la différence avantageuſe de l'état où je le voulois mettre, d'avec celui où je l'avois trouvé.

Le ſecond emploi des Conſeillers devoit être l'inſpection particuliére des familles. Je diviſai toute la Nation en vingt parties, qui répondoient au nombre des Membres du Conſeil. Chaque Conſeiller devoit avoir ſa demeure dans le Quartier qui lui ſeroit aſſigné, s'informer exactement de tout ce qui pouvoit arriver de contraire à l'ordre, & faire ſon raport au Conſeil, à qui il apartiendroit d'en juger après une délibération commune. On s'imaginera peut-être, que c'étoit donner trop d'occupation à un ſeul Tribunal, compoſé ſeulement de vingt perſonnes, que de lui attribuer ainſi l'adminiſtration de toutes les affaires publiques & particuliéres : mais on doit faire attention que des Sauvages, nuds, ſans ambition & ſans avarice, n'avoient pas des intérêts bien difficiles à démêler; & qu'à la réſerve de quelques querelles que le hazard pouvoit faire naître, il ne devoit guéres arriver d'occaſion où la ſageſſe & la pénétration du

du Confeil euffent beaucoup à s'exercer. Pour ce qui regardoit les Loix, je ne crus point devoir en établir un grand nombre. Celles de la Nature fuffifoient, & leur plus importante partie fe trouvoit déja comprife dans l'ordre que je mettois dans les familles. Vivez dans l'union ; ayez les uns pour les autres les mêmes égards de douceur & de patience, que chacun fouhaite qu'on ait pour lui-même : telle fut la feule Loi politique que je tâchai de faire goûter aux Abaquis, & dont je m'efforçai de leur faire comprendre la néceffité. Je ne laiffai pas d'établir des punitions pour certains crimes, des récompenfes & des diftinctions pour les actions extraordinaires de vertu, d'abolir quelques coutumes fuperftitieufes de leurs Affemblées ; & fur-tout de faire quelques Réglemens utiles touchant la proye qu'ils raportoient de leurs Chaffes, qui étoit prefque la feule chofe qui donnât quelquefois lieu parmi eux aux querelles & aux divifions.

Trois jours m'ayans fuffi pour ces divers établiffemens, & la docilité des Sauvages femblant me répondre deformais du fuccès de toutes mes entreprifes, je formai un autre deffein, dont l'exécution auroit peut-être été d'abord plus difficile. Je compris que fi la fubordination que j'avois établie dans les familles me coûtoit quelque peine à foutenir & à confirmer, l'obftacle viendroit bien moins des Anciens qui trouvoient leur compte

compte dans l'obéïſſance de leurs Enfans, que de la jeuneſſe qui eſt naturellement ennemie de la dépendance, ſur-tout dans une Nation barbare & accoutumée à une exceſſive liberté. Je réſolus donc d'employer les jeunes Abaquis à quelque exercice qui pût ſervir tout à la fois à les tenir occupez, & à leur faire prendre inſenſiblement l'habitude du joug. J'avois un prétexte fort naturel, dans la crainte qu'ils avoient des Rouintons leurs ennemis. Je leur fis entendre que ces terribles voiſins m'épouventoient peu, & qu'il me feroit facile d'arrêter leur furie, & de les détruire même entiérement; mais qu'il falloit qu'ils apriſſent de moi auparavant l'art d'attaquer & de ſe défendre; qu'avec les inſtructions que je leur donnerois ſur cette matiére, ils alloient devenir invincibles: que c'étoit le plus important ſecret que j'euſſe aporté de l'Europe: enfin, qu'il étoit néceſſaire que leur jeuneſſe renonçât pour quelque tems à la chaſſe, & qu'elle s'occupât entiérement de la pratique de mes leçons. J'avois beſoin de toutes ces précautions pour retenir douze ou quinze cens jeunes & fiers Abaquis dans l'habitation, & pour les préparer à la contrainte des exercices militaires.

Ils acceptérent néanmoins ma propoſition de bonne grace. Je les diviſai auſſi-tôt en pluſieurs bandes, à l'imitation de nos Compagnies & de nos Régimens. Je nommai des Chefs généraux & ſubalternes, dont Moou fut le principal. C'étoit la récompenſe que

je lui destinois pour le service important qu'il m'avoit rendu. Ce Sauvage étoit brave & résolu, mais vif & turbulent. J'eus regret dans la suite de me trouver forcé par sa mauvaise conduite, à le traiter autrement que mon inclination ne me l'eût fait desirer.

L'entreprise de former les Abaquis à la guerre surpassoit sans doute mes forces, car je n'avois jamais fait mon étude du métier des armes. Mais outre qu'il n'y a point de science dont un homme de bon sens ne puisse trouver les principes en soi-même avec un peu de réfléxion, je comptois sur Youngster qui avoit servi en Anglerre avec honneur, & sur lequel j'avois dessein de me reposer de cette partie de mon Gouvernement. Il s'y prit d'une maniére admirable, & qui réussit au delà de mon attente. Son air étoit imposant, & son humeur sévére. En peu de mois il établit une discipline si exacte parmi les jeunes Abaquis, que je fus supris de leur trouver tout à la fois tant d'adresse & d'obéïssance. Je ne remarquai qu'une chose à condamner dans sa méthode; il maltraitoit quelquefois trop sévérement ceux qui manquoient au devoir. Je lui en fis des reproches, & je le fis convenir que c'est une pratique absolument mauvaise dans un Officier, que de traiter ses Soldats avec une hauteur qui éteint leur fierté & leur courage. Il faut les former à l'obéïssance, sans les accoutumer à l'esclavage. Au reste, il y a peu d'exercice dans la Guerre dont il ne les eût rendus capables.

Il

Il avoit même inventé plusieurs sortes d'armes, dont les coups étoient bien plus redoutables que ceux de leurs fléches & de leurs massuës. Au défaut de fer, il avoit trouvé le moyen de leur composer des sabres d'un bois pesant qu'il faisoit durcir au feu, & qu'il rendit si affilés par le moyen de quelques pierres tranchantes, qu'il n'y avoit point d'acier plus propre à faire de larges & profondes blessures, sur-tout parmi des Sauvages qui ont le corps nud & sans défense. Il leur avoit formé des Piques armées d'os, des Poignards qu'ils portoient à côté de leur Carquois, & d'autres instrumens meurtriers qui étoient peut-être autant de presens pernicieux qu'il faisoit aux Sauvages, mais dont l'invention étoit justifiée par une fin aussi juste que celle de se défendre de la cruauté des Rouintons. Avec cela, la Garde se faisoit exactement auprès de ma demeure, & dans plusieurs autres endroits de l'habitation. Youngster se donnoit lui-même chaque nuit la peine de visiter tous les Postes, pour accoutumer ses Eléves à la vigilance, il ne laissoit point de petite faute sans punition : de sorte que non-seulement nous étions en assurance contre les surprises de nos Ennemis, mais en état même de les braver, si je n'eusse cru qu'il étoit de la justice de les laisser en paix, tant qu'ils voudroient eux-mêmes y demeurer.

Il s'étoit passé deux mois entiers depuis le départ de mes six Envoyez. Je ne sçavois qu'augurer de leur lenteur ; & nos inquiétu-

des pour Mylord croiſſoient au point de ne pas nous laiſſer un moment de repos. Un jour que nous étions à nous entretenir triſtement, le vieil Iglou vint m'annoncer avec un tranſport de joye qui lui venoit de l'eſpérance de m'en cauſer beaucoup, que les ſix Abaquis arrivoient à l'heure même dans l'habitation ; & qu'ils avoient avec eux un Etranger, vêtu à l'Européenne. Mon impatience ne me permit point de les attendre. J'allai au-devant d'eux. Effectivement, ils étoient accompagnez d'un Anglois ; mais ſon viſage m'étant inconnu, je craignis de m'être trop flâté en me promettant d'heureuſes nouvelles. Il fallut écouter d'abord les Abaquis, qui me racontérent tumultueuſement les embarras & les fatigues qu'ils avoient eſſuyez dans leur voyage, & avec combien de peines ils étoient enfin arrivez dans la Virginie. Ils avoient erré long-tems ſans être aſſurez de leur route ; tirans ſur la gauche, au lieu d'aller droit à la Caroline, ils avoient ſuivi le pied des Monts Apalaches, par cette ſeule raiſon que le chemin leur avoit paru commode ; de ſorte qu'en s'éclairciſſans peu-à-peu par la rencontre de quelqu'autres Sauvages, ils avoient découvert heureuſement les environs de Powhatan qui ſont fort cultivez, d'où il leur avoit été facile de gagner cette Ville. Ils n'avoient rien de plus interreſſant à me dire, n'ayans pû rien comprendre au langage qu'ils y avoient entendu ; mais ils ajoutérent que l'Etranger qu'ils avoient avec eux pourroit m'inſtruire davantage.

Cet Anglois me fit conprendre en effet, qu'il avoit des choses d'importance à me communiquer, & qu'il étoit venu exprès de Powhatan dans ce dessein. Je me hâtai de le conduire chez moi; & là, en presence de mon Epouse & de Madame Riding, qui attendoient aussi impatiemment que moi qu'il ouvrît la bouche, il tira d'abord une Lettre, qu'il me pria de lire avant que de s'expliquer davantage. J'en reconnus aussi tôt le caractére. Elle étoit de Madame Lallin. La rougeur me monta sur le champ au visage. J'aurois souhaité de pouvoir cacher cette Lettre aux yeux de mon Epouse, & je demeurai un moment incertain si je l'ouvrirois en sa presence.

Pour déveloper ce mystére, je dois avertir ici, que j'avois gardé le silence jusqu'alors sur le voyage & sur le malheur de Madame Lallin. Avec quelque innocence que je me fusse conduit à l'égard de cette Dame, j'avois cru que puisque son mauvais sort nous avoit séparez, & qu'il y avoit peu d'aparence que nous puissions jamais nous rejoindre, il étoit inutile que je fisse connoître à Mylord & à sa Fille la résolution qu'elle avoit prise de m'accompagner. On peut se souvenir qu'avant notre départ même de Roüen, j'avois eu quelque inquiétude sur l'effet que sa presence pourroit produire dans l'esprit de Fanny. La reconnoissance & la pitié m'avoient fait passer néanmoins sur cette considération; mais la suite des choses ayant tourné si malheureuse-

ment pour elle, si je ne m'étois pas cru obligé de faire à mon Epouse un recit dont je n'avois rien d'avantageux à attendre, quoique je fusse assez assuré de son cœur pour ne me pas défier qu'elle pût jamais s'imaginer quelque chose de plus que la vérité. Cependant, je concevois bien que venant non-seulement à découvrir indirectement, & en quelque sorte malgré moi, le voyage de cette Dame & les relations que j'avois euës avec elle, mais à trouver peut être dans sa Lettre quelques expressions tendres qui marqueroient la douleur que lui avoit causé notre séparation, elle auroit un juste sujet, sinon de s'allarmer jusqu'à me soupçonner d'une perfidie, du moins de trouver étrange que j'eusse manqué de confiance pour elle, & que je lui eusse déguisé une avanture si extraordinaire avec tant de soin. Cette pensée, qui se presenta à mon esprit dans toute sa force, me jetta dans le dernier embarras. Il m'étoit impossible néanmoins de prendre un autre parti que celui d'ouvrir ma Lettre. Il fallut m'y déterminer; & le seul secours que je tirai d'un moment de réflexion, fut de réünir toutes mes forces pour conserver du moins un air libre & une contenance tranquile.

Mais toute mon adresse & mes efforts étoient bien inutiles. Le coup de ma ruïne étoit porté. Pourquoi tenir plus long-tems mon Lecteur suspendu? Ma triste Epouse étoit déja trop malheureusement instruite de l'arrivée de Madame Lallin en Amérique, &

& cette mélancolie profonde dont elle s'obstinoit à me cacher la cause, n'en avoit point d'autre que les soupçons de la jalousie. Fatale passion! Mon Esclave Iglou l'avoit fait naître par un zèle inconsidéré à raconter tout ce qu'il avoit apris de mes avantures, soit de moi-même qui m'étois quelquefois trop ouvert dans les plaintes qui m'étoient échapées en sa presence, soit par d'autres informations qui ne sont jamais venuës à ma connoissance. La curiosité avoit porté mon Epouse à l'interroger. Moins elle avoit trouvé de clarté dans ses réponses, plus elle croyoit avoir de justes sujets de s'allarmer. Mon silence sur tout ce qui concernoit Madame Lallin avoit achevé de confirmer ses doutes, c'est-à-dire, de lui percer le cœur. Elle se croyoit trahie; ou du moins, si elle pouvoit se persuader que les marques presentes de mon amour étoient sincéres, elle ne les regardoit que comme le retour d'un homme qui l'avoit abandonnée quelque tems, & qui revenoit à elle, parce qu'il n'avoit pû conserver ce qu'il lui avoit préféré. Cependant, sa douceur, son respect pour la volonté de son Pere, & son inclination même, plus forte que son ressentiment, l'avoient fait consentir à recevoir ma main; mais elle portoit le trait au fond du cœur, & mes plus tendres caresses ne pouvoient l'en arracher. Madame Riding, à qui elle s'étoit ouverte en confidence, tâchoit en vain de la guérir par ses consolations & de lui rendre le repos. C'étoit par son conseil qu'elle

me déguisoit le sujet de ses peines, car Fanny n'étoit pas capable d'elle-même de soutenir long-tems une si violente dissimulation ; son cœur ne forma jamais de sentiment qui ne fût droit & sincére. D'ailleurs, l'intention de Madame Riding ne sçauroit être condamnée. Elle craignoit que des explications de cette nature ne missent du refroidissement entre nous, & que le reméde par conséquent ne fût beaucoup plus dangereux que le mal. Voilà le triste nœud des infortunes de ma malheureuse Epouse, & des miennes. On la verra obstinée à se taire pendant une longue suite d'années, m'aimer avec une passion sans borne, & devorer continuellement ses plus mortelles peines ; & moi, toujours sûr de mon innocence & de ma fidélité, agir inconsidérément dans cette supposition, & me rendre coupable non-seulement de mes propres malheurs, mais encore du crime des autres, en donnant lieu sans le vouloir aux événemens les plus tragiques & les plus sanglans. Justice éternelle ! qui éntreprendra d'expliquer tes desseins : Tu m'as accoutumé à en ressentir les plus tristes effets, sans oser les aprofondir, & sans en murmurer.

J'ai peut-être satisfait trop-tôt la curiosité de mes Lecteurs. Pour rendre mon Histoire plus interressante, & lui donner les graces d'un Roman, j'aurois dû remettre à la fin de mon Ouvrage l'éclaircissement que je me suis hâté de donner en cet endroit. Mais suis-je capable de chercher à plaire, & ai-je promis

promis autre chose dans ces Mémoires que de la sincérité & de la douleur ? Il m'en eût trop coûté, de laisser l'innocence de ma chére Epouse & ma propre constance exposées un moment au doute & aux soupçons. Qu'on se souvienne seulement, que dans les événemens que j'ai à raconter, mon sort m'étoit plus obscur qu'il ne l'est maintenant à mes Lecteurs, & que la source principale de mes peines est de n'avoir pas eu plutôt les mêmes lumiéres.

J'affectai donc toute la liberté d'esprit dont j'étois capable en ouvrant la Lettre de Madame Lallin ; & pour prévenir plus parfaitement les soupçons de mon Epouse, je lui dis avant de commencer à la lire, que j'en connoissois l'écriture, & que pour lui en faciliter l'intelligence, je voulois lui aprendre que cette Dame étoit partie de Roüen avec moi pour faire le voyage de l'Amérique. Nous avons été jusqu'à present, ajoutai-je, si occupez de nos propres peines & de nos avantures, que ce n'étoit point le tems de vous amuser par le recit des infortunes d'autrui. Mais c'est une relation que je vous promets quand vous jugerez à propos de l'entendre. Je lus alors du ton ordinaire la Lettre de Madame Lallin. Elle me marquoit une joye extrême d'avoir apris si heureusement que j'étois en Amérique, & que j'avois échapé à la malignité du Capitaine Will. Elle s'étoit sauvée elle-même de ses mains par adresse ; & dans l'espérance de trouver Mylord à Powhatan, ou

dans quelqu'autre endroit de la Virginie, elle s'y étoit renduë de la Jamaïque où elle avoit abandonné ſon Raviſſeur. Le hazard ayant conduit mes ſix Sauvages à Powhatan, ils y avoient preſenté ma Lettre au premier Anglois qu'ils avoient rencontré. Le nom de Mylord avoit excité la curioſité de tous les Habitans, de ſorte que ma Lettre ayant couru par toute la Ville, elle étoit tombée à la fin dans ſes mains. C'étoit elle qui avoit engagé, par un groſſe récompenſe, un Anglois de Powhatan à ſuivre mes Sauvages à leur retour. Elle m'aſſuroit que ſi elle n'eût conſulté que ſes deſirs, elle les eût accompagné elle-même; mais que cette entrepriſe lui étant impoſſible, elle me conjuroit de lui faire ſçavoir promptement de mes nouvelles, & par quel moyen nous pourrions nous rejoindre. Pour ce qui regardoit Mylord, elle me marquoit le deſeſpoir que lui cauſoit, comme à moi, l'incertitude de ſon ſort. On n'en avoit rien apris à Powhatan depuis ſa fuite. Mais elle croyoit pouvoir m'aſſurer, diſoit-elle, qu'il n'avoit rien à craindre deſormais du Capitaine Will, qui s'étoit rebuté de ſes inutiles recherches, & qui ſe diſpoſoit à faire voile vers l'Europe. Enfin elle me demandoit des nouvelles de Fanny & de Madame Riding, & elle paroiſſoit s'intereſſer fort ſincérement à leur infortune.

Tel étoit le ſens de cette Lettre, dont ſa vuë m'avoit cauſé tant de fayeur. Toutes les expreſſions y étant ſages & meſurées, je me remis mieux que jamais de mon inquiétu-

de,

de, & je ne fis pas difficulté de raconter en peu de mots aux deux Dames le motif & les principales circonſtances du voyage de Madame Lallin. Elles m'écoutérent aſſez tranquilement. Madame Riding rompit cet entretien, pour le faire tomber ſur les affaires de Mylord. Je n'inſiſtai point davantage, & n'apercevant nulle émotion ſur le viſage & dans les yeux de Fanny, je demeurai fort tranquile ſur ce qui venoit d'arriver. Je fus très-ſatisfait auſſi de l'article de la Lettre, qui concernoit Mylord. Le départ de John Will diminua beaucoup ma crainte. Je crus pouvoir me flâter avec raiſon que ce Seigneur étoit à la Caroline, qu'il y avoit été reçu ſans opoſition, & qu'il attendoit pour nous donner de ſes nouvelles, qu'il eût mis de l'ordre & de la tranquilité dans cette grande Province. Il eſt vrai qu'il s'étoit écoulé déja bien du tems depuis ſon départ; mais, quelque ingénieuſe que la tendreſſe ſoit à ſe tourmenter, je ne voyois rien qui pût m'allarmer avec fondement. L'eſcorte nombreuſe, dont il étoit accompagné, me raſſuroit contre la crainte des autres Nations Sauvages qu'il pouvoit avoir rencontrées; & en ſupoſant même que ce malheur lui fût arrivé en chemin, j'avois lieu de me perſuader qu'il s'en étoit délivré heureuſement, parce qu'il ne me ſembloit pas poſſible que tous ſes compagnons euſſent péri, & qu'il n'en fût pas revenu quelqu'un pour nous annoncer cette nouvelle. J'obtins ſur moi par ces faux raiſonnemens de ne pas

me livrer trop à l'inquiétude, & je me fis ainsi une cruelle illusion sur les deux coups les plus funestes qui m'ayent jamais été portez par la fortune. Il failoit répondre à Madame Lallin. Je le fis sans mystére & sans difficulté. Mon Epouse me vit écrire ma lettre. Je marquai simplement à cette Dame, que j'étois ravi du bonheur qu'elle avoit eu de se mettre en liberté. Je lui conseillai de demeurer à Powhatan, jusqu'à ce que l'occasion se presentât de nous rejoindre. Je lui apris mon mariage; & je la priai pour notre intérêt commun, de ne rien épargner pour découvrir ce que Mylord étoit devenu. Les six Sauvages ayans consenti de retourner à la Virginie avec l'Anglois qu'ils avoient amené, je leur fis promettre de revenir par la Caroline, & je demandai en grace à Madame Lallin de leur donner des Guides, & toutes les commoditez nécessaires pour le succès de leur voyage.

Je goûtai plus de repos après leur départ, que je n'avois fait depuis long-tems. Je ne pouvois manquer d'être bien tôt informé avec certitude de ce qui étoit arrivé à Mylord; & Fanny faisant plus d'efforts que jamais sur elle même, parvint à me déguiser entiérement le trouble continuel de sa jalousie. Elle suivoit aparemment le conseil de Madame Riding. Il y avoit déja quelque-tems que sa grossesse s'étoit déclarée. Les Abaquis en témoignérent une joye extrême. Ils avoient dans ces occasions certaines cérémonies superstitieuses qu'ils pratiquoient

à l'égard de leurs Femmes, & qu'ils me proposérent par raport à la mienne. Je rejettai leurs offres, & je profitai de cette circonstance, comme j'avois déja fait de plusieurs autres, pour dissiper peu-à-peu leur aveuglement. Ils m'écoutoient avec admiration, lorsque je leur parlois d'une autre Divinité que le Soleil, plus ancienne & plus puissante que lui, dont il étoit lui-même l'ouvrage & dont il recevoit continuellement sa chaleur & sa lumiére. Mais comme ils n'étoient point capables d'être convaincus par la force d'un raisonnement, je ne m'étois jamais aperçu que mes discours eussent fait sur eux l'impression que je desirois; & j'attendois toujours, pour entreprendre de changer leur Religion, qu'il survînt quelque événement extraordinaire que je pusse faire tourner adroitement au succès de ce dessein. Il s'en presenta un, dont je tirai tout le fruit que j'espérois. Peut-être trouvera-t'on quelque chose d'irrégulier ou du moins de trop inhumain dans les moyens que j'employai; mais je crois ma conduite justifiée par mes intentions, sur-tout à l'égard d'un Peuple grossier qui ne pouvoit être ébranlé d'une autre maniére.

Moou avoit, comme j'ai dit, d'excélentes qualitez. Il avoit le corps bien fait & vigoureux, il étoit sobre, adroit, entreprenant, généreux, & d'une intrépidité qui le faisoit regarder avec raison comme le plus brave de tous les Abaquis. Mais son humeur vive & brusque le rendoit difficile à ména-

ger,

ger, & je m'étois étonné plusieurs fois qu'Youngster, qui étoit un autre caractére impérieux & violent, eût vécu si long-tems en bonne intelligence avec lui. Ils eurent enfin un gros différend sur quelque point de la discipline militaire, & étans tous deux trop emportez pour s'arrêter à certaines bornes, ils se ménagerent si peu qu'ils devinrent ennemis irréconciliables. Je fus instruit aussitôt de ce démêlé. Youngster m'en expliqua naturellement la cause, & quoiqu'il eût manqué peut-être d'un peu de prudence, il étoit clair par son recit que Moou étoit le seul coupable. Il le sentit sans doute lui-même; car lui ayant fait donner ordre de me venir rendre compte de sa conduite, il refusa de se rendre chez moi, & il demeura renfermé pendant quelques jours dans sa Cabane, sans se laisser voir même de ses meilleurs Amis. Son obstination me causa de l'embarras. Je ne pouvois fermer les yeux sans danger sur un refus qui blessoit mon autorité; & j'apréhendois d'un autre côté en le prenant sur un ton absolu, de révolter contre moi la plus grande partie de la jeunesse, qui lui étoit entiérement dévouée. Je me servis d'abord d'Iglou & de quelques autres Sauvages des plus modérez, pour le porter doucement à rentrer dans le devoir. Leurs efforts furent inutiles. Cet esprit violent & vindicatif ne pouvoit digérer l'insulte qu'Youngster lui avoit fait en le maltraitant de plusieurs coups. Il s'emportoit ouvertement en menaces & en projets de vengean-

ce,

ce, non-ſeulement contre lui, mais contre moi-même & contre toute ma famille. Le mal commença à me paroître ſi ſérieux, que je me crus obligé d'y aporter un prompt remède. Je m'y déterminai bien plus encore, lorſque j'apris du vieil Iglou que toutes les nuits Moou recevoit la viſite de quantité de jeunes gens qui étoient dans ſes intérêts, & que ſuivant les aparences, ils concertoient enſemble les moyens de ſatisfaire leur reſſentiment. Le ſoir du même jour qu'il m'annonça cette nouvelle, un jeune Abaquis s'introduiſit chez moi dans l'obſcurité, & m'ayant pris en particulier, il me fit un recit qui m'effraya. Il avoit ſçu d'un autre les deſſeins de Moou. C'étoit de s'attrouper la nuit avec ceux qu'il avoit engagez dans ſa querelle, de fondre ſur ma maiſon, & de ſe défaire de moi & de tous mes gens, en épargnant ſeulement Fanny, dont il vouloit faire ſon Epouſe; & de prendre enſuite ſur la Nation l'autorité qui ne m'avoit été accordée, diſoit-il, qu'à ſa ſollicitation.

Je remerciai vivement le jeune Sauvage. Un danger ſi preſſant demandant toute ma diligence & tous mes ſoins, je fis avertir ſecrettement tout ce qu'il y avoit d'Abaquis ſur leſquels je pouvois faire un fond aſſuré; je leur recommandai de paſſer la nuit autour de ma demeure, & de ne laiſſer aprocher perſonne ſans mes ordres. Enſuite, réfléchiſſant ſur les moyens de prévenir Moou, & ne voyant point de ſûreté à

le

le faire arrêter dans sa maison, je résolus de me délivrer de lui par la voye la plus sûre, qui étoit de le faire tuer en secret. Mon Emploi me donnoit ce droit sur la vie d'un sujet rebelle & parjure. Ce fut cette derniére réflexion qui m'en fit naître une plus étenduë, & propre à faciliter le dessein que j'avois d'amener les Abaquis à la connoissance du vrai Dieu. Je m'aplaudis aussitôt de cette pensée; & je pris pour l'exécuter, des mesures qui me réüssirent parfaitement.

J'assemblai tous les Sauvages qui se trouvérent autour de ma maison, & n'étant pas fâché d'en avoir un plus grand nombre encore pour témoins, je fis apeler tous ceux qui habitoient les Cabanes voisines. Les voyant disposez à m'écouter, je les fis souvenir du serment par lequel ils s'étoient engagez à m'obéïr, & de la punition à laquelle devoient s'attendre ceux qui auroient la témérité de le violer. Moou, leur dis je, s'est rendu coupable du plus criminel parjure : si le Soleil que vous adorez étoit un Dieu aussi puissant que vous vous l'êtes figurez jusqu'aujourd'hui, il n'auroit pas tardé si longtems à lui faire sentir sa vengeance. J'ai laissé passer exprès quelques jours, pour vous faire apercevoir que vous vous trompez malheureusement dans l'objet de votre culte, & que c'est le Dieu que j'adore qui est seul capable de se venger & de punir. Je vous annonce donc de sa part, que ceux d'entre vous qui manqueront à l'obéïssance, rece-

vront

vront de lui un horrible châtiment, & que Moou en ſera le premier exemple. Allez lui faire à lui-même cette déclaration, ajoutai-je en me tournant vers Iglou; & exhortez-le à ſe reconnoître, s'il veut éviter le ſuplice terrible qui le menace.

Je ne congédiai les Sauvages, qu'après les avoir priez pour leur propre intérêt de profiter du malheur de Moou, & d'ouvrir les yeux ſur ce qui arriveroit bien-tôt. Etant rentré enſuite chez moi avec Youngſter, je lui communiquai mon deſſein, & je le chargeai lui-même de l'exécution. Mais comme j'aurois ſouhaité d'accompagner la mort de Moou de quelque circonſtance extraordinaire, capable de cauſer de l'effroi aux Abaquis, nous cherchâmes par quel ſtratagême nous pourrions en impoſer à ce Peuple crédule & groſſier. Si j'euſſe eu de la poudre en abondance, j'aurois trouvé mille moyens de les épouventer, ſoit par le bruit, ſoit par d'autres effets qui leur étoient inconnus; mais j'en avois aporté ſi peu de Powhatan, qu'en ayant donné une partie à Mylord avec les deux piſtolets de mon Eſclave Iglou, il ne m'en reſtoit guéres plus d'une demie livre. Cependant, Youngſter crut que cela pourroit ſuffire pour le projet qu'il forma; & tout puérile qu'il étoit, il lui réüſſit heureuſement. Il prit la boëte même où je tenois ma poudre renfermée, qui étoit une corne épaiſſe, & fortifiée par trois ou quatre cercles de cuivre. Il la ferma avec beaucoup de ſoin, en preſſant

la

la poudre pour lui donner plus de force; & il laiſſa ſeulement une petite ouverture, à laquelle il fit tenir une fuſée. Il attacha enſuite à la boëte une petite corde, qui devoit ſervir à la ſoutenir. Ayant pris avec cela mes deux piſtolets qu'il avoit chargez, il ſe fit ſuivre de nos deux autres Anglois, dont le ſecours lui étoit néceſſaire. Son deſſein étoit de monter ſur le toît de la Cabane de Moou, avec l'aide des deux Anglois. L'obſcurité de la nuit l'empêchoit de craindre d'être aperçu. Il devoit s'aprocher de la cheminée, qui n'étoit qu'un large trou pratiqué dans le toît ſuivant l'uſage de la plûpart des Nations de l'Amerique; mettre le feu à la fuſée, laiſſer pendre la boëte dans la Cabane à une certaine hauteur; & comptant que l'étonnement de voir les étincelles de la fuſée attireroit auſſi-tôt Moou & ſes Compagnons au-deſſous du trou qui ſervoit de cheminée, il eſpéroit de pouvoir l'ajuſter & le tuer d'un coup de piſtolet. Le bruit du coup, la mort du Rebelle, le fracas que feroit auſſi tôt la boëte qui ne pouvoit manquer de ſe briſer en mille piéces, étoient des circonſtances qui devoient ſans doute effrayer les Sauvages; mais j'apréhendois qu'il ne prît envie à quelqu'un d'entre eux de ſortir trop promptement de la Cabane, que Youngſter ne fût aperçu ſur le toît, qui n'étoit pas fort élevé. Il s'obſtina à vouloir en courir tous les riſques. Ses deux Compagnons devoient ſe retirer auſſitôt qu'il y ſeroit monté; & il comptoit que dans

dans l'obſcurité de la nuit, il ne lui ſeroit pas difficile de ſe dérober lui-même avec adreſſe. Si je l'en euſſe voulu croire, il eût mis le feu à la Cabane en ſe retirant, pour achever de rendre la ſcène terrible. Mais je m'y opoſai abſolument, par la crainte d'une incendie générale, qu'il nous auroit peut-être été impoſſible d'arrêter.

Au moment qu'il alloit partir, le vieil Iglou vint me faire le raport de ſa commiſſion. Sa preſence me fit naître une nouvelle idée, qui ſervit encore au ſuccès de mes vûës. Lorſqu'il m'eut raconté que Moou avoit ri de mes menaces, & qu'il paroiſſoit craindre auſſi peu les châtimens du Ciel que les miens, je lui ordonnai de retourner ſur le champ pour renouveler ſes exhortations au Rebelle, & je lui dis de ſe faire accompagner de quelques Membres des plus âgez & des plus conſidérez du Conſeil. C'étoit dans le deſſein qu'ils fuſſent preſens à la mort de Moou, & qu'ils puſſent eux-mêmes en recuëillir le fruit. Je les fis partir ſans perdre de tems, & Youngſter n'en perdit pas non plus pour ſe rendre au même lieu par un chemin différent. Je ne pus réſiſter à la curioſité qui me porta à le ſuivre moi-même à quelque diſtance; & l'obſcurité m'étant favorable, je demeurai à cinquante pas de la Cabane de Moou. Je n'y fus pas longtems ſans voir paroître quelques étincelles de la fuſée, qui ſortoient par le trou du toît. La boëte creva preſqu'auſſi-tôt, avec un fracas plus grand que je ne m'y étois attendu.

Ce n'étoit pas l'intention d'Youngſter, qui s'étoit propoſé de tuer auparavant Moou; & je fus quelques momens à craindre qu'il ne lui fût impoſſible d'ajuſter ſon coup par la cheminée, ce qui auroit ruïné entiérement notre entrepriſe. Mais le bruit du coup de piſtolet qui ſe fit bien-tôt entendre, me fit juger que tout s'étoit exécuté heureuſement. Les deux Anglois paſſérent près de moi dans le même inſtant, ſans m'apercevoir; & Youngſter n'ayant point tardé à les ſuivre, j'apris de lui qu'il avoit réüſſi avec tant d'adreſſe & de bonheur, que le Ciel ſembloit avoir conduit ſa main. A peine avoit-il laiſſé deſcendre ſa boëte, que les Sauvages, frapez de l'éclat des étincelles, s'en étoient aprochez avec admiration. Ils étoient au nombre de vingt-cinq ou trente. La fuſée s'étant conſumée un peu trop promptement, il n'avoit pû reconnoître aſſez tôt Moou, pour tirer d'abord ſur lui. La boëte avoit crevé avec beaucoup de violence. Ce contre-tems n'avoit ſervi qu'à le favoriſer, en répandant l'effroi dans la troupe. Quelques-uns avoient été bleſſez dangereuſement par les éclats de la boëte, & tous s'étoient jettez à terre en pouſſans un horrible cri, excepté Moou que rien n'étoit capable d'épouventer. Ce fier Sauvage avoit levé les yeux vers l'ouverture du trou, pour chercher la cauſe d'un ſi étrange événement; de ſorte que rien n'avoit été plus facile à Youngſter que de lui caſſer la tête d'un coup de piſtolet.

Nous nous retirâmes aussi-tôt à ma maison, pour attendre l'effet de cette scène. Nous n'y étions que d'un instant, lorsque nous entendîmes un bruit épouventable qui paroissoit venir de tous les quartiers de l'Habitation. Ceux d'entre les partisans de Moou qui avoient pû fuir, s'étoient rendus chacun dans leurs Cabanes où leur effroi & leur consternation avoient rendu témoignage, autant que leurs discours, au prodige qui venoit d'arriver. Tout le monde s'empressoit de courir pour voir le cadavre de Moou, & cinq ou six jeunes Abaquis qui étoient encore à terre auprès de lui, retenus par leur frayeur autant que par leurs blessures. On ne manqua point d'être bien-tôt informé des avertissemens que j'avois fait donner aux Rebelles une heure auparavant. Il étoit si clair que leur punition ne pouvoit être qu'un effet de mes menaces, qu'il ne se trouva personne qui en eût le moindre doute. Cette opinion étant devenue générale, & se trouvant confirmée par le raport de ceux qui avoient entendu ma harangue & mes prédictions, on commença à craindre que le Dieu dont j'avois annoncé la colére, n'en fît sentir de nouvelles marques; & l'effet de cette crainte fut si étonnant, que tous les Abaquis de l'Habitation vinrent en un moment environner ma Cabane en jettans des hurlemens affreux, & en me conjurans de paroître & de leur accorder mon sécours.

Je sortis, pour les rassurer par ma presence.

Quoique la nuit ne fût point fort avancée, je me trouvai presqu'aussi éclairé qu'en plein jour. Ils avoient allumé un nombre infini de flambeaux, tels qu'ils en ont l'usage; ce sont de longs bâtons de bois sec enduits d'une espéce de résine. Les cris cessérent à ma vûë, & les voyans disposez à m'écouter, je fis aporter un banc sur lequel je montai pour me faire entendre plus facilement. Je leur parlai avec force du crime de Moou & de la justice de son châtiment. Quelque sévére qu'il eût été, je les assurai que mon Dieu étoit un bon Maître qui n'exerçoit la vengeance qu'à regret, & qui eût pardonné même au parjure Moou, s'il ne se fût point obligé à mériter d'être puni; mais que le voyant endurci dans sa révolte, & le Soleil, qu'ils avoient cru jusqu'alors si redoutable, n'ayant point assez de puissance pour le ramener au devoir, j'avois sollicité moi-même la punition terrible dont plusieurs d'entr'eux venoient d'être témoins; que ceux qui suivroient l'exemple de Moou, devoient s'attendre au même malheur. J'ajoutai, que j'avois ordre de ce même Dieu, qui sçavoit si bien punir, de leur offrir des faveurs & des bienfaits s'ils vouloient l'adorer; qu'ils connoissoient maintenant sa puissance; qu'elle s'employeroit pour leur bonheur, & pour la destruction des Roüintons leurs ennemis; qu'aimant sincérement leur Nation, comme ils en devoient juger par le zèle que j'avois marqué jusqu'alors pour leur intérêts, je n'étois point capable de

de leur rien propoſer qui ne fût pour eux d'un ſolide avantage ; que je devois néanmoins les avertir, qu'après l'offre que je leur avois faite de la protection & de l'amitié de ce grand Dieu, ils devoient s'attendre à ſa haine, s'ils ne la recevoient point avec reconnoiſſance ; & qu'en refuſant de la préférer au Soleil, ils s'attireroient infailliblement le même ſort que Moou.

J'avois parlé d'une voix ſi haute & ſi diſtincte, qu'il ne leur étoit rien échapé du ſens de mon diſcours. Ils me firent connoître par leurs cris & leurs aplaudiſſemens, qu'ils étoient prêts à ſuivre toutes mes volontez. Je leur ordonnai de ſe rendre après midi dans la prairie des Aſſemblées, où je leur expliquerois ce que la nuit ne me permettoit pas d'achever.

Ils marquérent beaucoup de joye en ſe retirant. La mienne étoit auſſi très-vive, de me voir ſi heureuſement délivré de toutes mes craintes, & à la veille de réüſſir dans un projet que j'avois toujours eu extrêmement à cœur. Je méditai ſur la forme que je devois faire prendre à leur Religion. Mon incertitude ne dura pas long-tems. Ils n'avoient que les lumiéres les plus ſimples de la Nature, & je ne les croyois pas capables d'en recevoir d'autres. J'examinai ſur ce principe ce que l'Etre infiniment juſte pouvoit exiger d'eux. Il me parut que le point eſſentiel de leurs obligations étoit de reconnoître un Dieu Tout-puiſſant, leur Créateur & leur Maître abſolu, de l'adorer ſans partage ;

tage, & d'espérer ses récompenses. Telles furent les bornes que je crus devoir donner à leur Foi. Pour le culte, je résolus de bannir les cérémonies mystérieuses, parce qu'elles dégénérent tôt ou tard en superstition; & que n'ayant pas à vivre toujours avec eux, je voulois éviter tout ce qui pouvoit les faire retourner à l'Idolâtrie. Je ne jugeai pas même à propos de leur donner des Temples. Quel usage en eussent-ils fait? Ils les eussent orné. Leurs idées se fussent bien-tôt renfermées dans l'étenduë de leurs murs, & ne se fussent point élevées plus haut que la voûte. Insensiblement ils eussent placé des Idoles, avec un redoublement d'ignorance & de ténèbres. Au lieu qu'en leur faisant envisager tout l'Univers comme un Temple magnifique que Dieu s'est fabriqué de ses propres mains, & Dieu lui-même assis au-dessus des nuës comme sur un Trône où il est prêt sans cesse à écouter nos vœux & à recevoir nos adorations, il me sembla qu'une si noble & si respectable idée seroit capable de fixer leur attention, & de s'imprimer dans leurs cerveaux grossiers, d'une maniére ineffaçable. Je m'arrêtai absolument à cette derniére méthode, & j'y ajoutai seulement deux choses, que je regardai comme deux secours nécessaires à la foiblesse d'esprit des Abaquis: l'une fut d'établir que deux fois chaque semaine, c'est-à-dire, tous les trois jours, il se feroit dans la Prairie une assemblée de Religion, à laquelle toute la Nation seroit obligée d'assister; l'autre, de composer

composer une Priére courte, mais d'un sens clair & expressif, que tout le monde aprendroit, sans exception. Et de peur qu'il n'arrivât à quelqu'un de l'oublier ou de manquer à la reciter, mon dessein étoit d'ordonner que chaque Chef de famille la prononçât tour à tour à haute voix dans les assemblées générales de la Prairie, c'est-à-dire, deux fois la semaine; & que les mêmes Chefs la fissent répéter tous les jours, chacun dans sa famille, à toutes les personnes de l'un & de l'autre sexe que j'avois soumises à leur autorité. Quelque simple que cet ordre de Religion puisse paroître à mes Lecteurs, la connoissance que j'avois du caractére des Abaquis me rendit presque sûr qu'il étoit le seul propre à subsister long-tems, sur-tout lorsque j'eus résolu d'engager les Membres du Conseil par un serment solemnel qu'ils feroient à leur réception, à y tenir la main dans leurs Quartiers respectifs, & à ne laisser jamais interrompre ni affoiblir l'usage de la Priére.

Le matin du grand jour où se devoit faire cet heureux changement, j'apris qu'un grand nombre des principaux Abaquis s'étoient assemblez dans une maison particuliére, & qu'ils y étoient depuis quelque tems à conférer ensemble, avec un air de secret qui sembloit renfermer du mystére. Comme il pouvoit rester encore quelques semences de la révolte de Moou, j'en fus allarmé. J'allois m'y transporter moi-même, lorsqu'on

qu'on m'avertit qu'ils s'étoient ſéparez, & que quelques-uns d'entr'eux venoient droit à mon logis. Je pris la précaution de me tenir ſur mes gardes. C'étoient trois des principaux Vieillards, tous trois membres du Conſeil, qui m'étoient députez de la part des autres. Etans entrez chez moi, l'un d'eux m'aprit fort reſpectueuſement le ſujet de ſa viſite. Tous les Abaquis ſentoient fort bien, me dit-il, que le Dieu que je voulois leur faire adorer étoit plus puiſſant que le Soleil; mais ils ſouhaitoient beaucoup de ſçavoir où étoit ce Dieu qui ne s'étoit jamais fait voir à eux comme le Soleil, & dans quel endroit du monde il faiſoit ſa demeure. C'étoit ſur quoi ils me prioient de les inſtruire, avant que de les obliger d'abandonner leur ancienne Divinité. Cette queſtion & les réflexions qui devoient ſans doute l'avoir fait naître, me parurent extrêmement profondes pour les Abaquis. Je leur répondis avec douceur, que j'étois charmé de leur ſageſſe & que je ſatisferois ſi pleinement à leurs difficultez, qu'il ne leur reſteroit pas le moindre ſcrupule. Et comme je les connoiſſois effectivement pour les plus raiſonnables de toute leur Nation, je leur expliquai le Syſtême de Religion que je voulois leur faire embraſſer. Ils aprouvérent tout ce qu'ils avoient entendu: mais je fus étonné de leur voir renouveler à la fin leur premiére objection Ce Dieu, me dirent-ils, ne ſe montre donc jamais? J'avouë que cette nouvelle interrogation m'embarraſſa; non par la difficulté

culté d'y répondre, mais par celle que je craignois à leur perſuader que ce qu'ils ne voyoient pas, pût exiſter réellement. Le Ciel m'inſpira néanmoins le tour qu'il falloit pour faire ſur eux une forte impreſſion. Non, leur répondis je, il ne ſe montre pas; mais il ſe fait connoître par d'autres marques. N'entendez vous pas ſouvent le Tonnerre? Ils me dirent qu'ils l'entendoient, & qu'ils le craignoient beaucoup. Hé bien, repris-je, c'eſt le grand Dieu qui remuë ainſi le Ciel, & qui fait trembler la Terre. Vous avez vû la pluye, la grêle, la neige; vous avez ſenti l'ardeur du feu, la rigueur du froid; vous voyez croître vos arbres & vos fruits, tout ce qui ſert à votre nourriture; c'eſt lui qui produit ainſi ce qui ſe paſſe continuellement à vos yeux: Et vous vous plaignez, ingrats Abaquis, de ce qu'il ne s'eſt jamais fait connoître à vous! La vérité de ma réponſe, le ton peut-être dont je la prononçai, ou plutôt la bonté infinie de Dieu qui vouloit tirer ces pauvres Sauvages de leur aveuglement, leur deſſilla ſi entiérement les yeux, qu'ils me parurent tranſportez de joye de ſe trouver tout-d'un-coup au milieu de la lumiére. Ils me proteſtérent qu'ils n'adoreroient jamais d'autre Dieu que le mien; & m'ayans quitté dans ces ſentimens, ils les répandirent plus que jamais dans l'habitation, en aprenant à tous ceux qui ſe trouvoient à leur rencontre, que rien n'étoit égal au Dieu que je leur avois annoncé, puiſque c'étoit lui

qui produiſoit les arbres, les fruits, le feu, le Tonnerre, & ce qu'il y avoit de plus admirable dans la Nature.

Ils étoient tous dans cette religieuſe diſpoſition, lorſqu'ils ſe rendirent l'après-midi à l'aſſemblée. J'y fus charmé de leur zèle, juſqu'à verſer des larmes de joye. Fanny & Madame Riding qui voulurent être témoins de ce pieux ſpectacle, en furent auſſi attendris que moi. Ils écoutérent mes diſcours avec une reſpectueuſe attention. Je leur propoſai le plan que j'avois formé; je réglai le tems & l'ordre des Aſſemblées; je leur découvris avec les plus vives expreſſions, & ſous les plus fortes images, la grandeur du Maître qu'ils alloient ſervir, ce qu'ils devoient attendre de ſa bonté s'ils le ſervoient fidélement, & de ſa colére s'ils oublioient jamais les engagemens qu'ils alloient prendre. Malgré leur groſſiéreté, je leur fis comprendre qu'indépendamment des plaiſirs & des récompenſes que je promettois après la vie à leur fidélité, la Religion qu'ils embraſſoient ſeroit d'un extrême avantage pour le bien de la Nation, & pour le ſoutien des Loix que j'y avois établies; qu'après l'obligation d'honorer le Dieu tout-puiſſant, elle ne leur en impoſoit point d'autres que celles que je leur avois déja preſcrites; c'eſt à-dire, de s'aimer les uns les autres, & de contribuer de tout leur pouvoir au bien public & particulier. Je les exhortai ſur-tout à la reconnoiſſance pour les faveurs continuelles qu'ils recevoient du Souverain Etre, c'eſt lui, leur

leur dis je, qui vous a donné la naiſſance, qui vous conſerve, qui vous fournit libéralement tout ce qui vous plaît & qui vous eſt utile. Ne ſentez-vous pas qu'il faut aimer celui qui vous comble ainſi de ſes bienfaits? O bons Abaquis! la Nature vous a donné un cœur: aprenez à en faire uſage; & ſi vous êtes ſenſibles à quelque choſe, ſoyez-le aux faveurs que vous éprouvez continuellement.

Ce bon Peuple étoit dans un ſilence, qui exprimoit ſon conſentement & ſon admiration. Je remarquai que la plûpart tournoient les yeux vers le Ciel, lorſqu'ils m'entendoient prononcer le nom de Dieu, comme s'ils euſſent cherché à le voir dans le lieu où je leur avois dit qu'il faiſoit ſon ſéjour, & qu'il étoit ſur ſon Trône à les obſerver & à juger de la ſincérité de leur hommage. Enfin je renouvelai leur attention en leur parlant de la Priére que j'avois compoſée pour eux; & les ayant exhorté à me ſuivre de cœur, je la prononçai à haute voix, les yeux & les bras levez. Ils imitérent tous ma poſture. Je dois le confeſſer; un ſentiment de joye délicieuſe ſe répandit dans mon ame, en finiſſant le dernier acte de cette auguſte Cérémonie. Peut-être le Ciel ne reçut il jamais d'hommage plus ſincére & plus naturel, que celui qui lui étoit rendu dans ce moment par des cœurs ſimples où régnoit la droiture & l'innocence; & j'ai toujours regardé comme une des plus glorieuſes & des plus fortunées circonſtances de ma vie,

la part que je puis m'attribuer à ce grand changement.

Je m'occupai pendant quelques jours du ſoin de faire aprendre ma Priére à tous les Chefs de famille, afin qu'ils puſſent l'aprendre eux-mêmes à leurs Enfans. Fanny & Madame Riding ne s'épargnérent pas non plus pour rendre le même ſervice aux Femmes Sauvages. Elles s'étoient déja emploïées heureuſement à leur inſpirer des ſentimens de pudeur & de modeſtie, de l'attachement & de la fidélité pour leurs Epoux, de la tendreſſe & de l'attention pour leurs Enfans; & à leur faire perdre quelque choſe de leur rudeſſe & de leur barbarie, ſans y rien ſubſtituer néanmoins qui pût les conduire un jour à la corruption des mœurs & à la molleſſe. Nous prenions toutes nos meſures de concert & avec délibération, & le but commun de nos ſoins étoit de délivrer les Abaquis de tout ce qui les avoit ravalé juſqu'alors au-deſſous de la qualité d'hommes. Cette réflexion étoit de Fanny: A le bien prendre, me diſoit elle, tout ce qui eſt opoſé à la raiſon, ou qui s'en écarte par quelque excès, n'apartient point à l'humanité; & dans ce ſens, l'on trouveroit peut être autant de Sauvages & de Barbares en Europe, qu'en Amérique. La plûpart des Nations de l'Europe s'écartent des bornes de la raiſon, par leurs excès de molleſſe, de luxe, d'ambition, d'avarice; celles de l'Amérique, par leur groſſiéreté & leur abrutiſſement. Mais dans les unes & dans les autres, je ne reconnois point

point des hommes. Les uns ſont en quelque ſorte au-delà de leur condition naturelle, les autres ſont au-deſſous ; & les Européens & les Amériquains ſont ainſi de vrais Barbares, par raport au point dans lequel ils dévroient ſe reſſembler pour être véritablement hommes. C'eſt à ce point, ajoutoit-elle, qu'il faut élever, s'il eſt poſſible, nos pauvres Abaquis ; & notre étude doit être de le faire par des moyens qui puiſſent les y fixer.

Pendant que nous rendions ces importans ſervices à nos Sauvages, & que l'Emploi que j'avois accepté me les faiſoit regarder comme un devoir, nous ne perdions point de vuë nos propres intérêts. Nos vœux les plus ardens étoient toujours pour la conſervation de Mylord Axminſter, pour le ſuccès de ſes entrepriſes, & pour le bonheur de le rejoindre. Notre inquiétude ſur ſon ſort ramenoit là tous nos entretiens. La groſſeſſe de mon Epouſe étoit ſi avancée, que de quelque maniére que les événemens puſſent tourner, il ne falloit pas penſer à quitter les Abaquis avant qu'elle fût délivrée. Quelques ſemaines ſe paſſérent encore. Enfin, le moment des couches de Fanny arriva. Elle mit au monde une Fille, qui reſſembloit, me dit-on, à ſon malheureux Pere. Triſte objet de la plus cruelle ſentence du ſort ! Hélas ! ſous quels affreux auſpices étois-tu née ! Je la pris dans mes bras ; & le cœur plein de tous les ſentimens paternels, le premier ſouhait que je fis pour elle, fut d'être plus heureuſe

que ſon Pere & ſa Mere. Mes vœux ne furent point écoutez.

Mon Epouſe ſe rétablit promptement de ſes douleurs. Tous ſes ſoins ſe tournérent ſur ſa Fille. On ſçait ce que c'eſt que la tendreſſe d'une jeune Mere. Je remarquai qu'il en rejailliſſoit quelque choſe juſques ſur ſon humeur. Elle en devint moins mélancolique. Ses yeux me parurent moins rêveurs ; & ſoit que ce cher gage de notre amour eût redoublé ſon affection pour moi & diſſipé ſes ſoupçons, ſoit que la ſeule joïe d'être Mere produisît ce changement, je m'aperçus que ſes careſſes étoient plus vives & plus ouvertes qu'elles n'avoient jamais été. Les miennes ne pouvoient guéres redoubler, car je n'étois point capable d'inégalité dans mes attentions pour Fanny : cependant, ſa tranquilité mit dans mon cœur quelque choſe que je n'y avois point encore ſenti. J'en marquai ſecrettement ma joye à Madame Riding, qui y prit part, ſans s'expliquer davantage.

Je continuai pendant quelque tems à gouverner paiſiblement les Abaquis. Quelques-uns de leurs Chaſſeurs ayans rencontré un jour un gros de Rouintons au milieu d'une forêt, l'antipathie des deux Nations ne leur permit point de ſe ſéparer ſans en venir aux mains. Les Abaquis furent maltraitez. Ils ne s'échapérent qu'avec perte d'une partie de leurs gens ; & parmi le reſte, il y en eut peu qui revinrent ſans bleſſures. Ce

malheur

malheur ranima toute la haine de la Nation contre ces cruels voiſins. La Jeuneſſe ſurtout, que les leçons continuelles d'Youngſter entretenoient dans une humeur guerriére, & qui ſouhaitoit paſſionnément de faire l'eſſai de ſes nouvelles armes, me ſollicita vivement de lui laiſſer tirer vengeance de l'inſulte que les Abaquis venoient de recevoir. Je balançai ſi je devois leur accorder cette permiſſion. La guerre m'a toujours fait horreur. C'eſt la honte de la raiſon & de l'humanité. Excepté le cas d'une juſte défenſe, qui doit faire gémir, même après la Victoire, une Bataille eſt le dernier attentat où l'extravagance & la fureur puiſſent ſe porter; & dans les principes de ma Morale, un Héros guerrier n'eſt qu'un monſtre infâme. Avec ces ſentimens, je ne devois pas me rendre facilement aux inſtances de mes Sauvages. Cependant, la même raiſon qui m'avoit porté à leur faire prendre une teinture de diſcipline militaire ſous la direction d'Youngſter, me fit penſer que ce ſeroit un extrême avantage pour eux, d'humilier les Rouintons avant mon départ, & d'ôter une fois pour toujours à cette barbare Nation l'envie & le pouvoir même de les inquiéter. Je réſolus de prendre moi-même la conduite de cette Guerre pour contenir les Abaquis dans la modération. Je me flâtai auſſi que ſi les Rouintons n'étoient pas abſolument intraitables, il ne me ſeroit pas impoſſible de les gagner peu-à-peu, & de les engager peut-être à ſe réconcilier ſi bien

avec les Abaquis, qu'ils renonçaſſent de part & d'autre à leur haine, & qu'ils s'uniſſent pour ne compoſer qu'une même Nation.

M'étant donc expliqué avec Youngſter ſur les meſures qui convenoient à ce deſſein, je déclarai publiquement que je croyois la Guerre juſte & néceſſaire; & que pour donner aux Abaquis un nouveau témoignage de mon affection, je leur promettois de me mettre à leur tête. Les cris de joye retentirent juſqu'au Ciel. On ne penſa plus qu'aux préparatifs. J'en laiſſai le ſoin à Youngſter; & je m'occupai pendant quelques jours à raſſurer Fanny & Madame Riding, à qui cette réſolution cauſoit de mortelles allarmes. Leur crainte eût été juſte, s'il y eût eu pour moi beaucoup de riſques à courir. Il eſt certain que je n'euſſe pu, ſans une extrême folie, les expoſer à tout ce qu'elles pouvoient apréhender de fâcheux, ſi ma mort, ou quelqu'autre accident, les eût privé de ma preſence & de mon ſecours. Mais j'étois ſûr que les Rouintons ne tiendroient pas un moment devant moi. Leur petit nombre, qui ne pouvoit s'être réparé depuis les pertes récentes qu'ils avoient eſſuyées, & l'opinion qu'ils avoient de moi ſur les bruits qui s'en étoient répandus certainement juſqu'à eux, me faiſoient regarder cette expédition comme une partie de chaſſe de quatre jours. D'ailleurs, je me propoſois bien moins de les réduire par les armes, que de les gagner par la douceur & par l'offre de mes bienfaits. Je fis donc comprendre aux

deux Dames, qu'elles ne devoient point s'allarmer le moins du monde, & qu'il n'y avoit rien à craindre pour moi, non plus que pour elles, qui étoient aussi sûrement dans l'habitation, que dans la meilleure Ville de l'Europe.

En effet, étant parti deux jours après, à la tête d'un Corps d'Abaquis, composé de leur plus belle Jeunesse, je me rendis en moins de douze heures auprès de la principale habitation des Rouintons. Quoiqu'ils s'attendissent bien que leurs Voisins marqueroient quelque ressentiment de leur derniére perte, je ne m'aperçus point qu'ils fussent sur leurs gardes avec cette vigilance que la crainte inspire. Mais tel est, comme je l'ai déja fait observer, le génie de la plûpart de ces misérables Peuples. Ils ne connoissent ni régles, ni défense, ni précautions de sagesse. Ils en viennent aux mains, & s'égorgent brutalement, sur les moindres démêlez; le plus foible fuit, & le vainqueur se retire, jusqu'à ce que l'occasion se presente de renouveler le combat. Il m'eût été facile de fondre sur l'habitation, & d'exterminer les Rouintons jusqu'au dernier. Mon dessein étoit tout différent. Ayant fait arrêter mes Compagnons, je députai Youngster, qui s'offrit hardiment pour ce dangereux message, avec trois Abaquis qui connoissoient les lieux; & je leur donnai ordre de proposer la paix à nos Ennemis, à trois conditions.

La 1. qu'ils se hâtassent de ramasser leurs

armes, & de les aporter hors de l'habitation, pour les brûler en notre presence.

La 2. Qu'ils abandonnassent aussi-tôt leur Canton, pour venir former un nouvel établissement dans la Vallée des Abaquis, où je leur promettois qu'on leur fourniroit toutes sortes de secours & de commoditez.

La 3. Qu'ils y fussent soumis à mon Gouvernement.

S'ils refusoient d'accepter mon amitié à ces trois conditions, je ne leur laissois que le choix, de fuïr du Canton pour n'y revenir jamais, ou d'être tous massacrez sans exception & sans quartier.

Je chargeai Youngster de leur faire cette déclaration d'un air fier; mais de prendre ensuite des maniéres douces & humaines pour les exciter à la confiance, & d'exhorter même quelques-uns des principaux d'entr'eux à me venir trouver sans armes, pour recevoir des marques de la bonté que je leur promettois.

On voit que pour agir avec cette confiance & cet air d'empire, je devois être tout-à-fait sûr du succès de ma conduite. J'avois du moins cette espéce de sûreté, qui porte sur la parfaite connoissance du caractére de ceux avec lesquels on doit traiter. J'avois avec moi quinze cens hommes bien armez; j'étois certain, par des informations assurées, que le nombre des Rouintons réünis ne passoit pas huit cens, en y comprenant leurs Enfans, & leurs Femmes; & je sçavois que la coutume générale des Sauvages est de fuïr

sans

ſans combat, lorſqu'ils ſe ſentent inférieurs en nombre. Je n'apréhendois qu'une choſe; c'étoit que les Roüintons ne conçuſſent trop de frayeur lorſqu'ils me ſçauroient ſi proche d'eux, & que ſe défians de mes propoſitions, ils ne priſſent auſſi-tôt le parti de ſe ſauver avec la facilité que des Sauvages nuds ont toujours à le faire. Mes Députez ſe preſentérent hardiment à l'entrée de l'Habitation, & pour prévenir toute inſulte, leur premier ſoin fut de faire connoître qu'ils étoient ſoutenus par un Corps de quinze cens hommes. Cette nouvelle, & la déclaration qu'ils firent auſſi tôt du ſujet de leur arrivée, ſe répandirent en un inſtant parmi les Barbares, & produiſirent une partie de l'effet que j'avois prévu, c'eſt-à-dire, que la plûpart ne conſultans que leur crainte, ſe ſauvérent promptement dans les forêts voiſines. Cependant, pluſieurs de ceux qui s'étoient amaſſez d'abord autour d'Youngſter, & auſquels il s'étoit adreſſé, ne voyans rien qui dût les effrayer, demeurérent tranquiles à l'écouter. Il les flâta par ſes diſcours & ſes promeſſes, & il n'épargna rien pour leur faire ſentir l'avantage de ſes offres. Il crut les avoir ébranlé; mais comme ils étoient en petit nombre, & qu'il étoit à ſouhaiter que les fuyards puſſent être engagez à revenir dans l'Habitation, il s'imagina que le ſeul moyen étoit de quitter ceux qui l'avoient écouté, en les priant de faire comprendre aux autres qu'ils devoient être

ſans

ſans crainte ; & que rien n'étoit plus avantageux pour leur Nation, que de s'unir par une bonne Paix avec les Abaquis. Il leur laiſſa le reſte du jour & la nuit ſuivante pour délibérer, & il leur promit de retourner à eux le lendemain avec la même douceur & les mêmes intentions. Ce fut inutilement qu'il s'efforça de m'en amener quelques-uns : perſonne n'eût la hardieſſe de le ſuivre.

Je fus ravi de voir Youngſter qui revenoit tranquilement, & j'en augurai bien de ſa négociation. Son raport augmenta mes eſpérances. Je loüai ſa conduite, & je pris le parti d'attendre juſqu'au lendemain. Nous n'étions point éloignez de l'Habitation ; mais une petite Colline, au pied de laquelle j'avois aſſis mon Camp, nous en cachoit la vûë. J'avois choiſi cette ſituation pour ne pas effrayer trop nos Ennemis par une aproche bruſque & précipitée. Youngſter mit un ordre admirable dans notre petite Armée, avec toutes les précautions qui pouvoient nous empêcher de craindre la ſurpriſe. Le reſte du jour s'écoula ſans le moindre mouvement de la part des Roüintons.

La nuit étant devenuë fort ſombre, on vint m'avertir lorſque je commençois à prendre un peu de repos, qu'on voyoit des tourbillons de fumée épaiſſe s'élever au ſommet de la Colline, avec un éclat de lumiére qui ne pouvoit ſignifier qu'un grand incendie. J'allai m'éclaircir par mes propres yeux. Il me fut aiſé de juger que c'étoit l'Habita-

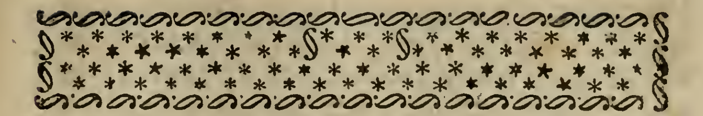
tion des Roüintons qui étoit en feu, & je ne doutai pas un moment que cette cruelle Nation ne l'y eût mis volontairement. Je donnai ordre que personne ne s'écartât jusqu'au jour, apréhendant quelque aûtre effet du desespoir de ces misérables. J'envoyai le matin Youngster à la découverte, avec une partie de mes gens. Son raport fut tel, à peu près, que je me l'étois imaginé. Les Roüintons, soit par défiance de mes promesses, soit par un pur effet d'inhumanité & de barbarie, avoient mieux aimé abandonner le Païs, que de se soumettre. Ils avoient mis le feu en partans, non-seulement à leur grande Habitation, mais à plusieurs petits Hameaux répandus aux environs. Leurs Cabanes, qui étoient de bois sec, étoient déja entiérement consumées; & ce qui marquoit mieux leur caractére féroce & cruel, ils avoient égorgé leurs Vieillards & leurs Malades. Youngster trouva encore leurs cadavres qui avoient échapé aux flâmes.

Je m'affligeai de cette nouvelle par un sentiment d'humanité. Mais un trait de cette barbarie me faisant assez connoître que je m'étois flâté vainement de pouvoir civiliser un Peuple si brutal, je regardai comme un bonheur pour les Abaquis d'être entiérement délivrez de ces dangereux Voisins. Tel fut le succès de cette expédition, qui ne devoit pas allarmer beaucoup, comme on le voit, Madame Riding & mon Epouse, puisque mes Sauvages n'eurent pas même

l'occasion

l'occasion d'y tirer un coup de fléche. Je ne me serois pas tant étendu sur un événement si leger, s'il n'eût produit peu de tems après des effets si terribles, que mon sang se glace encore de l'engagement où je me suis mis de les raconter.





HISTOIRE DE Mr CLEVELAND.

LIVRE SIXIE'ME.

LA tranquilité & le bon ordre me parurent si bien établis parmi les Abaquis, que sans penser à multiplier leurs Loix & leurs obligations, je me bornai à les contenir dans l'observation exacte de celles qu'ils avoient déja. C'étoit le seul moyen d'assurer le fruit de mes travaux, qui eût été fort incertain après mon départ, si je n'eusse pris soin de lier ainsi ces bons Sauvages par les chaînes de l'habitude. Quelques mois se passérent donc encore à répéter nos exercices ordinaires, & à attendre le retour des Sauvages que j'avois fait partir pour la Virginie avec l'envoyé de Madame Lallin. Je remettois après leur retour, à prendre une

une résolution qui pût nous conduire à quelque chose de raisonnable & d'assuré, espérant toujours de tirer de leur raport quelque lumiéres capables de me déterminer. Je ne pouvois juger exactement de la longueur de leur voyage, ni du tems qu'ils avoient besoin d'y employer. C'étoit le principal sujet de mon embarras. Il m'étoit venu plus d'une fois à l'esprit, sur-tout depuis les couches de mon Epouse, de partir avec elle & le reste de ma famille, pour tenter moi-même de trouver le chemin de la Caroline. Ce n'est pas que je ne m'attendisse à de grandes difficultez de la part des Abaquis, qui nous étoient trop affectionnez pour consentir volontiers à notre départ : mais j'eusse réüssi peut-être à les tromper en leur faisant entendre que nous ne les abondonnions point sans retour. Nous eussions pris une Escorte, ce qui eût encore aidé à leur persuader que notre dessein n'étoit pas de les quitter absolument ; & nous n'eussions point eu de peine à nous en défaire, si le Ciel eût beni notre route, & nous eût fait tomber dans quelque Habitation Angloise ou Espagnole.

Quelque dangereux que fût ce plan, il n'y en avoit point d'autre à choisir, en supposant que nous ne reçussions point de nouvelles de Mylord. Je m'y arrêtai à la fin, comme un malade fait à un reméde amer & douloureux qu'il craint presque autant que ses maux. Je le communiquai même à mon Epouse & à Madame Riding, qui ne balancérent

balancérent point à l'aprouver, & qui se disposérent hardiment à en courir tous les risques. Nous n'étions plus retenus que par la foible espérance que nos Sauvages pourroient arriver au moment que nous y penserions le moins. Elle ne fut pas trompée. On nous les annonça un jour. Mon émotion fut si grande à cette nouvelle, que j'eus peine à me soutenir. Ce fut bien pis, lorsque je vis mon Epouse tomber évanoüie de surprise & de saisissement.

Si l'on se figure en effet quelle devoit être notre inquiétude & notre ennui après quinze mois de séjour dans une habitation de Sauvages, plus d'un an qui s'étoit écoulé sans que nous eussions entendu parler de Mylord, on concevra que le plus leger espoir ne pouvoit manquer de nous causer une agitation extraordinaire. Mais si ce n'étoit pas la joye, c'étoit du moins une incertitude de sentimens, qui nous avoit mis d'abord dans cette violente situation Il fallut bien tôt éprouver d'autres mouvemens, dont la nature étoit moins équivoque; ce fut ceux de la plus mortelle crainte, & par conséquent de la tristesse la plus profonde & la plus accablante.

Les Sauvages s'étoient rendus d'abord à Powhatan. Ils y avoient vû Madame Lallin, qui leur avoit facilité autant qu'elle avoit pû les moyens de gagner la Caroline. Avec le secours d'un Virginien qui sçavoit la Langue Angloise, ils avoient suivi les Côtes de la Mer, en s'informant dans tous les lieux

habitez

habitez ſi l'on avoit vû Mylord Axminſter, ou ſi l'on avoit quelque connoiſſance de ſon ſort, ils n'avoient rien apris de ce qu'ils cherchoient. Deſeſpérans de réüſſir mieux par de plus longues recherches, ils avoient repris leur route vers notre Vallée, au travers de mille périls, & dans une incertitude continuelle du chemin. Enfin le hazard, ou plutôt la Providence qui ne vouloit plus nous laiſſer ignorer nos malheurs & qui nous en préparoit encore de plus terribles, avoit permis qu'ils euſſent rencontré dans de vaſtes Deſerts un de leurs Compatriotes, un de ces braves Abaquis qui avoient ſervi d'eſcorte à Mylord. Ils le ramenôient avec eux, & ce fut par lui-même que nous nous fîmes raconter auſſi-tôt la funeſte avanture de Mylord & de ſes Compagnons.

Ce malheureux Seigneur n'avoit pas été éloigné de cinq ou ſix journées de la Vallée des Abaquis, qu'il avoit été attaqué par un nombre de Sauvages à peu près égal au ſien. Il les avoit mis en fuite, avec peu de perte. Ces Barbares, qui étoient des Habitans vagabonds du grand Deſert de *Drexara*, & qui paſſent pour les plus cruels de l'Amérique, n'avoient pas été découragez par leur défaite. La vûë de Mylord qui étoit à cheval & vêtu, auſſi-bien que les Anglois de ſa ſuite, les avoit animez à retourner à la charge, dans l'eſpoir du butin. Ils s'étoient attroupez ſeulement en beaucoup plus grand nombre, & coupans le chemin aux Abaquis à quelque diſtance du lieu du premier combat, ils avoient

avoient fondu ſur eux avec tant d'impétuoſité & une grêle ſi terrible de fléches, qu'ils en avoient couché par terre une grande partie. Le reſte effrayé de ſe voir envelopé de toutes parts en un moment, & ſe trouvant même hors d'état de recourir à la fuite, avoit rendu les armes pour ſe conſerver la vie. Ils étoient demeurez priſonniers avec Mylord & ſes Anglois. Les vainqueurs avoient partagé cette riche proye, & s'étoient diviſez eux-mêmes pour prendre différentes routes. La plûpart des Sauvages du Deſert de *Drexara* ſont Antropophages, du moins à l'égard de leurs priſonniers. Ils n'habitent proprement aucun lieu. Ils ſont ſans ceſſe errans, à la chaſſe des Bêtes & des Hommes, qu'ils regardent comme leur plus friand gibier. La ſeule raiſon qui leur fait donner le nom de Sauvages de *Drexara*, eſt que cherchans les Montagnes & les Bois comme les lieux les plus propres à la chaſſe, ils aiment ce grand Deſert, qui eſt rempli de bêtes féroces, parce qu'il eſt couvert de forêts d'une très-grande étenduë.

J'étois tremblant & conſterné en écoutant cette premiére partie de la relation du Sauvage, & je n'oſois le preſſer de m'aprendre ce que j'avois le plus d'envie de ſçavoir. Un début ſi terrible me faiſoit attendre le ſort le plus affreux pour l'infortuné Vicomte. Fanny étoit de ſon côté dans une agitation capable d'inſpirer la pitié. Nous continuâmes de prêter notre attention, ſans oſer ouvrir la bouche

che pour proférer un ſeul mot. Heureuſement, nous dit le Sauvage, je ſuis tombé en partage avec Mylord & vingt de nos Compagnons, à une Bande des moins cruelles & des moins avides de chair humaine. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent mangé d'abord ſix d'entre nous, pour raſſaſier leur premiére ardeur; mais ils ſont accoutumez d'aller chaque année ſur le bord d'une grande Riviére, où ils trouvent des hommes blancs, & vêtus d'habits, auſquels ils donnent leurs Priſonniers, pour recevoir d'eux quelque choſe qu'ils aiment beaucoup. Nous avons été conſervez pour cela au nombre de ſeize, & l'on nous a fait faire un long voyage pour arriver à la Riviére; mais les hommes blancs n'y ſont pas venus cette année. Nous avons été reconduits vers le Deſert de *Drexara*, pour attendre l'année prochaine. Cependant, ajouta le Sauvage, je ſuis ſûr que tous mes Compagnons ne verront point ce tems-là; car de ſeize que nous étions, il y en a déja quatre qui ont été mangez depuis notre retour de la Riviére. Il nous raconta enſuite de quelle maniére il s'étoit ſauvé, & par quel bonheur il avoit rencontré ſes Compatriotes, après avoir erré deux mois dans des Païs qui lui étoient inconnus.

J'ai ſçu depuis, que ces Hommes blancs avec leſquels les Sauvages faiſoient une eſpéce de commerce de leurs Priſonniers, étoient les Eſpagnols de *Penſacola*, qui remontent en certains tems la grande Riviére du S. Eſprit, & qui achetent des Eſclaves

pour

pour quelques verres d'eau-de-vie, ou pour quelques denrées de nulle valeur.

J'ordonnai à l'Abaquis de fe retirer après fon recit; & l'état où j'étois ne m'empèchant point de faire réfléxion fur celui où je voyois mon Epoufe, je fis en un inftant ce que non-feulement je n'avois jamais fait, mais dont je ne m'étois point encore cru capable. Je renfermai dans mon cœur la plus vive, & la plus preffante de toutes les douleurs; & moi, qui me fentois prêt à fuccomber fous ma peine, & à tomber fans force, j'en trouvai affez pour affecter de la conftance, pour prendre une contenance tranquille, & pour entreprendre en un mot de confoler ma chere Epoufe C'eft ici que j'apréhende de n'être plaint deformais de perfonne. Un perfonnage tel que j'ai été capable de le foutenir, & que je vais le reprefenter paroîtra fi étrange, & peut-être fi contraire aux idées communes, que fi l'on me fait la grace de le croire poffible, on s'imaginera fans doute qu'il mérite moins de pitié que d'admiration. Il faut avoir éprouvé les douleurs qu'un autre fent, ou fentir du moins qu'on peut les éprouver, pour être capable de s'y interreffer par la compaffion; & non-feulement il ne fe trouvera perfonne, qui ait fenti des maux tels que les miens, mais à peine fe trouvera-t'il quelqu'un qui les puiffe comprendre.

La réfolution que je pris donc en ce moment, de me rendre maître de tous les témoignages extérieurs de ma peine, devint une

une régle que j'ai ſuivie depuis avec une incroyable conſtance. Je ne prévoyois point à quoi je m'engageois. La conſidération de mon Epouſe, dont je voulois ſoutenir le courage par mon exemple, m'engagea à former intérieurement cette eſpéce de vœu, qui renfermoit peut-être trop de témérité. J'ai eu néanmoins la force de l'exécuter: Mais qu'il m'en a couté! & que le ſouvenir même que j'en conſerve, eſt encore rempli d'amertume? Chere Fanny, dis-je à mon Epouſe, il faut benir le Ciel de ce qu'il permet du moins que nous ſoyons informez du malheur de Mylord. Le ſecours de la Providence ne ſçauroit manquer à l'innocence & à la vertu. Vous voyez qu'il l'a déja éprouvé en tombant heureuſement dans la Bande la plus humaine des Sauvages. Il recévra la même protection juſqu'à la fin. Peut-être a-t'il déja été livré aux Hommes blancs dont l'Abaquis nous a parlé. Ce ne peut être que des Anglois, ou des François, ou des Eſpagnols; & quelque Nation que ce ſoit de l'Europe, il eſt ſans danger, s'il eſt hors des mains des Sauvages. Oui, me répondit-elle en ne raiſonnant que trop juſte ſur le ſujet de nos craintes; oüi, s'il eſt hors de mains des Sauvages: mais quelle aparence qu'il ſoit délivré de ces Bêtes cruelles? Il n'y a que deux mois, ſuivant le raport de l'Abaquis, qu'ils ſont revenus de leur grande Riviére, ils n'y doivent retourner que l'année prochaine; & qui ſçait s'ils épargneront ſi long-tems la vie de mon

cher Pere? Elle fondoit en larmes en parlant ainsi; & sa tendresse lui representant vivement tout ce qu'elle avoit à craindre, elle paroissoit aussi effrayée que si elle eût vû Mylord prêt d'être dévoré par les Sauvages. Je lui dis pour la rassurer, que ces Barbares étant accoutumez à faire commerce de leurs Prisonniers, il n'y avoit nulle raison de craindre qu'ils ne suivissent point leur usage ordinaire; que je préviendrois d'ailleurs tous les effets de leur cruauté, mon dessein étant de me mettre incessamment à la tête de deux mille Abaquis, & de me servir des lumiéres que je pourrois tirer de celui qui avoit été compagnon de Mylord, pour prendre le chemin du Desert de Drexara; que le Ciel seroit mon guide dans une entreprise où sa bonté & sa justice étoient interressées; enfin que j'espérois de trouver Mylord, ce qui étoit le seul point difficile, & que rien ne me seroit si aisé que de le délivrer.

Fanny avoit trop de solidité d'esprit pour se laisser flâter par de fausses espérances. Elle sentit aussi parfaitement que moi toutes les difficultez de mon dessein, & voici le parti qu'elle prit sur le champ. Je suis persuadée, me dit-elle, que vous n'abandonnerez point mon Pere, & que vous exécuterez ce que vous venez de me promettre; mais je vois les périls & l'incertitude d'une telle entreprise. Vous ne pouvez point me laisser ici derriére vous, au risque de tout ce qui peut m'arriver pendant votre absence, & presque certaine en vous quittant, de ne

vous revoir jamais. Il n'y a donc pour moi nul autre parti à prendre, que celui de partir avec vous. Nous retrouverons mon Pere, ou nous périrons tous ensemble en le cherchans. Quelque étrange que fut cette proposition, je ne pouvois raisonnablement la combattre Cependant, je lui fis apercevoir plusieurs raisons qui la rendoient presque impossible. Nous n'avions point de voitures pour elle, sa Fille, & Madame Riding, & pour leurs deux Femmes. Cette seule difficulté étoit insurmontable. Elle me répondit qu'elle la sentoit, & qu'elle n'en étoit point effrayée; qu'elles iroient à pied comme moi, aussi souvent que leur foiblesse le pourroit permettre; que si elles se trouvoient trop fatiguées, il seroit aisé de leur composer des espéces de brancards que je ferois porter par nos Abaquis; que si j'en prenois deux mille avec nous, ils pourroient se succéder tour à-tour, & nous rendre ce service sans beaucoup de peine & d'embarras. Pour les provisions de vivres, qui formoient une autre difficulté, elle ne put être arrêtée par la crainte d'en manquer, & elle se résolut à faire comme moi son principal fond sur la prodigieuse quantité de Bêtes fauves qu'on trouve de tous côtez en Amérique, & que nos Sauvages ne manqueroient pas de tuer continuellement.

Nous partirons, lui dis-je en l'embrassant, chére Fanny, nous partirons. J'admire votre courage, & je veux me persuader que c'est pour lui donner un heureux succès, que le Ciel vous l'inspire. Je ne tardai point

à

à communiquer notre résolution aux Abaquis. Je ne leur en parlai que comme d'une expédition que je voulois entreprendre pour venger leurs Compagnons & pour délivrer Mylord. Toute la Nation s'offrit avec ardeur ; mais faisant beaucoup moins de cas du nombre que du courage & du bon ordre, je déclarai que je ne voulois être accompagné que de ceux qui avoient été disciplinez par Youngster. C'étoit un Corps d'environ deux mille hommes, qui paroissoient tous résolus & vigoureux. Ceux que nous laissâmes dans l'Habitation, marquérent du chagrin de voir partir avec moi mon Epouse & toute ma famille ; mais ils n'eurent pas néanmoins le moindre soupçon qu'ils alloient nous perdre pour toujours. Dans toute autre circonstance, nous n'eussions peut-être pas quitté sans quelque regret ce bon Peuple, dans lequel nous n'avions trouvé pendant un si long séjour, que de la docilité, de la soumission & tous les témoignages d'un sincére attachement. Le souvenir de leurs bienfaits n'est jamais sorti de ma mémoire, & j'ai prié le Ciel pendant toute ma vie d'affermir parmi eux la connoissance & l'amour du bien que je me suis efforcé de leur inspirer.

Quoique j'eusse borné le nombre de ceux qui devoient être de notre expédition, je ne pus refuser la satisfaction de me suivre à quelques particuliers qui m'avoient été les plus affectionnez. J'eus regret de ne pouvoir l'accorder au vieil Iglou, qui, consultant

moins ſon âge & ſes forces, que ſon zèle, auroit entrepris de me ſuivre au bout du monde. Mais je conſentis que Rem, ſa Fille, accompagnât mon Epouſe; ſans parler de ſon attachement qui méritoit cette récompenſe, je crus qu'il y auroit mille occaſions où ſes ſervices pourroient être utiles à Fanny & à ma Fille. Enfin nous partîmes, après nous être mis ſous la protection du Ciel, & l'avoir ſollicité mille fois par les plus ardentes effuſions de notre cœur.

Ciel! quel départ & quelle entrepriſe! Je ſçavois à peine de quel côté tourner nos premiers pas. Je concevois ſeulement qu'étant dans la Floride au-delà des Monts Apalaches, j'avois au Midy le Golfe du Méxique, & à l'Orient les Côtes de la Mer du Nord. Il me paroiſſoit aſſez vraiſemblable que les Hommes blancs, dont le Sauvage m'avoit parlé, n'étoient autres que les Eſpagnols, qui devoient remonter quelque grande Riviére depuis le Golfe du Méxique; car je n'en connoiſſois point vers la Mer du Nord juſqu'à la pointe de Tegeſte, qui fût de la grandeur de celle que le Sauvage m'avoit repreſentée. Pour le Deſert de *Drexara*, je l'apelle de ce nom, en traduiſant littéralement celui que le priſonnier Abaquis lui donnoit, je n'en avois jamais entendu parler: l'unique connoiſſance que je puſſe en avoir, je la tirois de la comparaiſon que je faiſois de ſon recit, avec l'opinion où j'étois que les Hommes blancs étoient des Eſpagnols; & j'en concluois, que ce Deſert devoit

devoit être, par raport à nous, au Midy, ou un peu plus ſur la droite en tirant à l'Occident. A la vérité, cela s'accordoit mal avec la route des trois Sauvages que j'avois envoyez à la Caroline, & avec la rencontre qu'ils avoient faite du priſonnier; mais je ſçavois de leur propre aveu, qu'ils n'avoient point tenu de route certaine, & je jugeois par la longueur de leur marche, qu'ils s'étoient prodigieuſement égarez. Telles étoient les lumiéres, ou plutôt les profondes obſcuritez qui ſervoient de guides à notre malheureux voyage. Il faut néanmoins que je le confeſſe, pour ne pas donner une idée trop affreuſe de mon embarras; j'avois un autre eſpoir, ſans lequel il y auroit eu une extrême folie à me précipiter ainſi dans un Labyrinthe inexplicable. Je comptois ſur les éclairciſſemens que je pourrois tirer des diverſes Nations qui ſe trouveroient ſur notre route, & je n'apréhendois point leur rencontre, parce que j'étois aſſez bien eſcorté pour ne rien craindre de leur barbarie.

Nous marchâmes les huit premiers jours avec beaucoup de facilité. Quoique la chaleur fût aſſez grande, le zèle de mes Abaquis ſe ſoutenoit merveilleuſement. Ils portoient ſans répugnance les quatre brancards des Femmes; comme ils ſe ſuccédoient au moindre ſigne de laſſitude, il ne me parut point qu'ils fuſſent fatiguez de cet exercice. Je les animois d'ailleurs en marchant à leur tête; & ſentant le beſoin que j'avois de leur ſecours, je prenois un

air de confiance & de résolution, capable de leur en inspirer. Cependant, soit qu'ils ne fussent point aussi endurcis à la fatigue que les Sauvages vagabonds qui sont accoutumez à marcher continuellement, soit que la chaleur & le changement d'air pussent contribuer à les affoiblir, il y en eut un grand nombre qui se trouvérent attaquez tout-d'un-coup d'une maladie dangereuse. Ce fâcheux accident nous contraignit d'arrêter. Je choisis pour prendre quelques jours de repos, une prairie agréable, au long d'une Riviére, dont les bords étoient couverts d'arbres assez touffus pour nous défendre de l'ardeur du Soleil. Cette précaution n'empêcha point qu'il ne me mourût en deux jours trente de mes plus braves Sauvages. Je ne tardai point à m'apercevoir par les progrès du mal, qu'il étoit contagieux. Je perdis quinze hommes le jour d'après, & l'on venoit m'avertir à tous momens qu'il y en avoit quantité d'autres qui étoient menacez du même sort. En moins de sept jours il s'en trouva huit cens de malades, & environ deux cens emportez par la force du mal. Plein d'une mortelle inquiétude pour le danger de mon Epouse, je la fis écarter avec ses femmes du gros de la Troupe, & je défendis sous peine de mort aux Sauvages de s'aprocher du lieu où elle étoit. Je chargeai Youngster du soin de veiller auprès d'elle, tandis que je m'occuperois à chercher quelque remède au mal de mes pauvres Abaquis. Mais le brave & fidèle Youngster fut atteint

atteint lui-même de cette funeſte maladie, & je le vis expirer deux jours après.

Le courroux du Ciel me pourſuivoit. De tant de malheureux qui expiroient à mes yeux, j'étois ſans doute le plus à plaindre, quoique la bonté de mon tempérament me ſoutînt contre l'air infecté que je reſpirois à tous momens. J'étois ſans ceſſe au milieu de mes Abaquis, à les exhorter, à les conſoler, à les interroger ſur la nature & les ſymptômes de leur mal. Je ſéparois les malades d'avec ceux qui ne l'étoient point encore; je faiſois tranſporter les morts, de peur que le danger n'augmentât par l'infection des cadavres; j'étois par tout, je prêtois la main moi-même à l'ouvrage le plus pénible, je me ménageois moins que le plus miſérable de mes Sauvages. Cependant, il me venoit ſouvent à l'eſprit, qu'un zèle ſi inconſidéré pouvoit devenir pernicieux à mon Epouſe. Je craignois, en retournant le ſoir auprès d'elle, de lui communiquer quelque choſe de l'air contagieux que j'avois reſpiré. Je pris le parti de me laver chaque jour dans la riviére, avant que de la revoir, & de me couvrir de peaux différentes de celles que je portois en viſitant les Malades. Qu'auroit-ce été, ſi le mal m'eût attaqué moi-même! Affreuſe crainte! J'en détournois mon attention, comme un criminel tâche d'éviter la penſée de ſon ſupplice. Je compoſois mon viſage en m'aprochant de Fanny, & loin de lui aprendre les progrès continuels de la maladie qui

 m'enle-

m'enlevoit tous les jours douze, quinze, & quelquefois vingt Abaquis, je la flâtois par l'efpoir d'un heureux changement. Elle feignoit de me croire, & dans le tems que je lui déguifois ainfi nos maux pour lui épargner le chagrin de les connoître, elle diffimuloit de même en affectant de les ignorer, de peur que ce n'en fût un nouveau pour moi que de l'y croire trop fenfible.

Dans ce terrible defaftre, ce fut un bonheur extrême, qu'elle, fa Fille, & fes Femmes fe confervaffent dans une fanté parfaite. Nous paffâmes trois femaines entiéres dans le même lieu, fans la moindre aparence que nos miféres puffent diminuer. Il m'étoit mort environ quatre cens Sauvages, & le mal continuant à fe répandre, j'étois menacé de les perdre tous avec le même malheur. Je réfolus de changer d'air, en plaçant mon camp fur une éminence qui ne paroiffoit éloignée que d'une journée des vaftes prairies où nous étions. Je donnai ordre aux Sauvages de fe préparer au départ. Mais je crus m'apercevoir qu'ils ne recevoient pas volontiers cette nouvelle. Quoique le lieu où je voulois les conduire fût affez proche, il s'avançoit fur notre route, & quelques uns d'entr'eux me firent connoître qu'ils s'attendoient moins à la continuer, qu'à retourner promptement vers leur Habitation. Nouveau fujet d'une extrême inquiétude. Je ceffai de les preffer, pour me donner le tems d'aprofondir leurs dif-

pofitions. Je reconnus bien-tôt que leur refus n'étoit point un mouvement qui fût né tout-d'un-coup. Ils s'étoient affemblez plufieurs fois pendant la nuit, pour délibérer fur le parti qu'ils devoient prendre ; & la difcipline s'étant beaucoup relâchée parmi eux depuis la mort d Youngfter, ils avoient murmuré contre moi, comme s'ils euffent dû m'accufer du malheur qui leur étoit arrivé. Je les trouvai donc fi aigris & fi mal difpofez à l'obéiffance, que j'apréhendai de ne pouvoir les contenir longtems dans le refpect qu'ils avoient eu pour moi jufqu'alors. Les conféquences n'en pouvoient être que très funeftes. La moindre, & celle à laquelle je devois m'attendre naturellement étoit de me voir abandonner tout-d'un coup, & de demeurer avec ma famille à la merci des Bêtes, ou d'autres Sauvages auffi cruels qu'elles. J'employai pendant quelques jours les follicitations & les inftances, auprès de ceux dont la fidélité m'étoit moins fufpecte, & je les engageai à faire eux-mêmes leurs efforts pour ramener l'efprit de leurs Compagnons. Ils y travaillérent inutilement. La vuë même de cinq ou fix cens de leurs femblables qui étoient encore atteints de la maladie, & qu'ils devoient par conféquent fe réfoudre à laiffer après eux, ne fit nulle impreffion fur les Rebelles, & n'eut pas le pouvoir de les faire confentir du moins à attendre leur rétabliffement. Il fembloit qu'après avoir déclaré le defir qu'ils avoient de retourner fur leurs

pas,

pas, ils eussent quelque chose à craindre s'ils différoient à partir. Ils étoient sourds à toutes mes raisons, ils refusoient de les entendre; semblables à un troupeau de Bêtes qui se portent impétueusement toutes ensemble vers le même lieu, lorsqu'elles y sont déterminées par quelque mouvement dont elles ne voyent pas même la cause. Enfin, je ne reconnus plus dans mes bons Abaquis, qu'une troupe de Sauvages capricieux & infléxibles.

Le mal me parut sans reméde. Le seul qui me restoit, & que je me déterminai à tenter, acheva de me perdre, en donnant occasion à ces misérables d'exécuter tout-à-fait leur résolution. Je les fis assembler autour de moi, & leur ayant reproché d'un air fier leur inconstance & leur perfidie, j'ajoutai, que j'étois assez bien instruit néanmoins que le nombre des perfides étoit petit, & qu'il y en avoit beaucoup parmi eux qui étoient disposez à me demeurer fidèles: que je voulois les connoître, & faire d'eux la distinction qu'ils méritoient, prêt à consentir que les autres s'éloignassent pour jamais de ma presence, & qu'ils retournassent sur le champ à l'Habitation. Mon espérance étoit que la honte de passer publiquement pour perfides, les retiendroit peut-être malgré eux dans le devoir. J'ordonnai en même-tems, que ceux qui vouloient m'abandonner passassent à ma gauche, & que les autres se tinssent à ma droite. J'observois leur contenance. Il se passa quelques momens, sans

que

que perſonne oſât quitter ſa place. Ils ſe regardoient les uns les autres, avec un air d'étonnement & d'incertitude. Enfin, quelques-uns des plus mutins s'étans placez bruſquement à ma gauche, ils furent ſuivis auſſi-tôt du plus grand nombre. A peine eurent-ils pris un moment pour ſe connoître, & s'aſſûrer les uns des autres, qu'ils me tournérent le dos avec un grand cri, & qu'ils prirent la fuite tous enſemble en tirans vers l'habitation. Il en reſtoit à ma droite plus de trois cens dont j'avois lieu du moins de croire la fidélité aſſurée; mais ceux-ci mêmes, voyans fuïr leurs Compagnons, & ayans demeuré quelque tems comme incertains à les regarder, me quittérent tout-d'un coup pour les ſuivre, ſans que mes priéres ni mes reproches fuſſent capables de les arrêter.

Quelle idée pourrois-je donner ici de ma douleur & de ma conſternation! ce ſont-là de ces excès qui ne peuvent ſe repreſenter. Je demeurai abſolument ſeul au milieu de la prairie. Les deux Anglois qui me reſtoient ne quittans point mon Epouſe, & le quartier des Malades étant à cinq cens pas dans un endroit couvert d'arbres, je ne me trouvai pas même accompagné d'un ſeul Sauvage de qui je puſſe eſpérer le foible ſoulagement qu'on trouve à avoir quelqu'un pour témoin de ſes peines. Ce n'étoit pas à mon Epouſe que je voulois les confier; elle les eût partagé, & les ſiennes n'étoient propres qu'à augmenter mon deſeſpoir.

poir. Il fallut les devorer dans le fond de mon cœur. Je m'aſſis ſur l'herbe, dans le lieu même où j'étois. Avec quelque rigueur que le Ciel parût s'obſtiner à ma perte, j'y levai mes yeux pour interreſſer ſa bonté & pour atteſter ſa juſtice. Je lui demandai, ſinon les conſolations qui pouvoient diminuer mes douleurs, du moins un ſecours de lumiéres qui pût diriger ma conduite, & me faire voir quelque jour à l'eſpérance, dans un état où je ne pouvois me perſuader qu'il eût réduit perſonne avant moi. O Dieu! m'écriai-je mille fois, eſt-ce le deſeſpoir qui vous honore? Si c'eſt par bonté que vous formez vos Ouvrages, comment prenez-vous plaiſir à les détruire? Que voulez-vous que je devienne? Que ferez-vous de Mylord, de ma malheureuſe Epouſe & de ma Fille? Qu'ai je donc gagné à vous invoquer, ſi vous n'écoutez jamais mes priéres? O Dieu! écoutez-moi, & prenez pitié de vos malheureuſes Créatures.

Cependant, après avoir paſſé quelque tems dans ces agitations, je recuëillis tous mes eſprits, pour tirer des circonſtances de notre miſére les foibles reſſources que je pourrois y apercevoir. Il me parut d'abord qu'il n'y avoit point à délibérer ſur le lieu vers lequel nous devions penſer à prendre notre chemin. Toute aparence d'eſpoir eût été vaine, excepté du côté des Abaquis. Lorſque j'eus reconnu entiérement la néceſſité de prendre ce parti, je me repentis amérement de n'avoir pas cédé à

l'impatience des fugitifs. Mais ce regret étant inutile, j'examinai s'il y auroit desormais de la sûreté pour nous, même parmi ces Sauvages, après le tour de perfidie dont leur Jeunesse avoit été capable. Je m'imaginois qu'ils pourroient craindre que je ne les punisse ; & la honte du crime, ou la crainte du châtiment acheve quelquefois de faire violer tous les devoirs à ceux qui ne sont encore coupables qu'à demi. Cependant, je me flâtai que ma douceur pourroit me les réconcilier, & faire renaître en eux la confiance. Il y avoit deux difficultez qui me causérent beaucoup plus de crainte & d'embarras. L'une regardoit les périls de la route. Nous allions nous trouver exposez à la rencontre & aux insultes de tous ceux qu'il plairoit au Ciel d'amener sur notre chemin : mais le danger étoit égal, de quelque côté que nous puissions tourner, & nous n'eussions pas été plus sûrs de l'éviter en nous déterminant même à ne pas changer de lieu. Il falloit donc s'en remettre à la Providence, & continuer d'implorer son secours. Le second obstacle étoit la fatigue d'une marche de dix jours, que les deux Dames & leurs Femmes ne pouvoient avoir la force de suporter. Je n'avois que Rem & mes deux Anglois : du grand nombre de Sauvages qui étoient malades, il n'y en avoit pas un de qui je pusse espérer la moindre assistance. C'étoit une nécessité que les deux Femmes-de-chambre marchassent à pied, quelque peine qu'il leur en pût couter ; & je me

me résolus à me charger moi-même de l'emploi de porter mon Epouse avec Rem, tandis que les deux Anglois rendroient le même service à Madame Riding.

Je pensai ensuite à ce qu'alloient devenir les misérables Sauvages que nous serions obligez de laisser derriére nous. La fâcheuse espéce de maladie dont ils étoient atteints, les rendoit si foibles & si languissans, qu'ils n'avoient pas la force de se soutenir sur leurs pieds. Il en périssoit tous les jours à peu près le même nombre, & ma présence ne leur étoit assurément d'aucun secours. Cependant, en mettant mon cœur à l'épreuve, je ne me sentis point capable d'abandonner tant de malheureux à l'horreur d'un tel sort. Je ne leur étois d'aucune utilité pour la guérison de leurs maux; mais je remarquois qu'ils recevoient de la consolation de mes visites, & qu'ils en avoient de la reconnoissance en expirans. C'en fut assez pour me faire prendre la résolution d'attendre à partir jusqu'à ce que la maladie les eût emporté tous, & de continuer à leur rendre tous les bons offices qui étoient en mon pouvoir. Je considérois d'ailleurs, qu'ils n'avoient entrepris le voyage que par zèle pour mon service & par obéïssance à mes ordres. Je crus leur devoir par reconnoissance, ce que je me sentois porté à leur accorder par tendresse de cœur & par humanité. La faim n'étoit pas un mal que nous dussions apréhender. Nos perfides Deserteurs, qui n'avoient point eu d'autre occupation que la chasse

pendant

pendant plus de trois ſemaines, nous avoient laiſſé une quantité immenſe de gibier qu'ils avoient fait ſécher au Soleil, ſuivant leur uſage; & nous trouvions à chaque pas dans la prairie des œufs de diverſes ſortes d'oiſeaux, dont nous faiſions notre mets le plus délicat.

Ce plan étoit le plus raiſonnable que la prudence pût m'inſpirer dans une conjoncture ſi difficile. C'étoit même le ſeul auquel je puſſe m'arrêter. Mais l'aſcendant de ma mauvaiſe fortune devoit l'emporter ſur tous mes projets, pour les détruire, ou pour les faire tourner à ma perte.

Fin du Tome troiſiéme.

